

TROISIÈME MILLE

GEORGES FERRÉ

BAGNARDS
COLONS &
CANAQUES

190
Lo

GEORGES
FERRÉ

BAGNARDS
COLONS
ET
CANAQUES

PRIN
12 francs

"La Vie
d'aujourd'hui"
— 25 —

ÉDITIONS
DE LA
NOUVELLE
REVUE
CRITIQUE
—
PARIS

513.0162

Océan
PACIFIQUE



NOUVELLE
CALÉDONIE



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE
COLLECTION LA VIE D'AUJOURD'HUI

927

60-

BAGNARDS
COLONS
et CANAQUES

DU MÊME AUTEUR

Chronique des Temps d'après guerre. Préface de
Henri Béraud (Taillandier).

La Vie de Foch (édité par *Le Matin*). Épuisé.

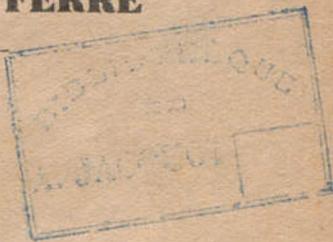
Le Sahara sur quatre roues (N. R. C.).

En préparation :

Les Rescapés, roman,

Tourments du Pacifique, contes.

F1E20



GEORGES FERRÉ

BAGNARDS

COLONS

et CANAQUES



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT VOLUME,
LE VINGT-CINQUIÈME DE LA COLLECTION
« LA VIE D'AUJOURD'HUI », QUARANTE
EXEMPLAIRES SUR ALFA, NUMÉROTÉS DE
1 A 40 ET CONSTITUANT SEULS AUTHEN-
TIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE DU
PRÉSENT VOLUME.

AU BAGNE



LA MORT DU BAGNE

Ce matin-là, tandis que le soleil tout blanc apparaissait au-dessus de la brousse verticale de l'île Aoré, l'*Espérance* mouillait trois maillons dans le Canal du Segond, devant Luganville, à Espiritu Santo.

Nous retournions en France, mais pour les bateaux comme pour les gens, il est difficile de se décider à quitter ce Pacifique le bien nommé où l'on est enclin à regarder s'écouler la vie comme un flot sans rides, à laisser la lumière vous noircir la peau et vous éclairer une âme nouvelle.

Nous étions partis depuis trois jours et les Nouvelles-Hébrides nous retenaient encore dans leurs baies accueillantes au bout desquelles les caps s'ouvrent comme des bras.

Sur le pont de fer, dans une chaleur de grill, les casques blancs moutonnaient. En bas de l'échelle, les canots à moteur, les lougres, les goélettes s'aggloméraient en grappes drues d'où partaient en salves les cris des canaques et les imprécations des Tonkinois.

Dans le bar, les colons venus des plantations les plus lointaines buvaient du whisky en quête des nouvelles de Nouméa et de Port Vila, les deux capitales dont on rêve, parmi les cocotiers, les soirs d'ennui et de tristesse.

Il faut être venu dans ces îles où les planteurs, séparés les uns des autres par des lieues de brousse compacte, contemplant pendant des mois la mer vide, pour savoir ce que c'est qu'un bateau. C'est un peu de la France qui passe. C'est un petit morceau de Paris, de Marseille ou de Dunkerque. C'est une heure d'un confort inconnu dans le bled, une banquette souple, des boiseries luisantes, de la glace dans son verre et, le soir, de l'électricité partout ! Cela compte. Un bateau, pour les broussards, c'est encore une chose attendrissante entre toutes : c'est « le bateau que je prendrai quand je retournerai sur les boulevards ».

Tout en buvant leur whisky, à petits coups,

les colons déjà choisissent leur place. Ils font des pas sur le pont « comme s'ils y étaient pour deux mois ». Il en est qui louent une cabine jusqu'au départ pour dormir au moins une nuit à bord. La sirène balaye brutalement leur illusion. Et de longs adieux partent des embarcations qui s'éloignent.

Ce matin-là, assis sur l'écoutille centrale, il y avait un homme qui ne parlait pas, qui ne buvait pas, qui regardait la côte avec des yeux avides. Un vieil homme. La face amaigrie, les cheveux rasés, il était vêtu d'un pantalon bleu et d'une chemise de flanelle qui semblait échappée d'un paquetage réglementaire. Il avait des gestes bizarres. Tantôt il se mettait le poing sur la hanche et redressait son torse étroit, tantôt il faisait claquer son pouce sur son médium et levait le menton d'un air de défi. Je le regardai et, au bout d'un instant, je compris. Cet homme s'efforçait manifestement de retrouver des habitudes perdues. Il essayait des attitudes oubliées. Il tentait de confirmer par un maintien nouveau un nouvel état moral, et peut-être, un nouvel état social. Il se recomposait une personnalité.

Le commandant passait.

— Vous avez là, dis-je, un passager comme on n'en voit pas tous les jours.

— Il doit bien y avoir quarante ans qu'il n'a pas pris un bateau et le bateau qui l'a amené n'est pas un bon souvenir pour lui...

— Il vient de Calédonie, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est un « libéré » qui s'en retourne en France.

— Il y en a donc qui s'en retournent ?

Je pouvais, mieux que personne, poser la question. Moi aussi je venais de Calédonie où j'avais assisté à l'agonie d'un bagne. L'agonie d'un bagne n'est faite que de l'agonie des bagnards. Tout tombe en ruine avec eux. Tout s'apaise comme leur conscience de vieillards, la sévérité des chefs, la rigidité des règlements, la dureté des punitions. Leur couche elle-même s'amollit, leurs couvertures sont moins rudes, leur cuisine est moins spartiate. Les chaînes sont depuis longtemps tombées. Les portes des pénitenciers demeurent ouvertes. Le soleil entre partout.

Alors, les libérés ne s'en vont plus. Pourquoi faire ? Le jour de leur libération, ils vont faire un tour dans la ville. Ils respirent l'air de la liberté. Ils lui trouvent un goût de cendre froide

et de néant. Ils reviennent. On les accepte. Ils auront toujours une gamelle à manger et un lit pour dormir. Ils s'asseyent sur une pierre et c'est fini. Le bagne les a pris un jour qu'ils étaient jeunes et qu'ils avaient cru qu'on peut ne pas compter avec les hommes. Ils y ont vécu trente, quarante ou cinquante ans. Ils n'ont plus de parents, plus d'amis et plus d'argent. Et puis ils ont une vieille idée — la seule peut-être — qui est restée vivace au fond d'eux-mêmes, l'idée de leur faute. Autrefois ils y pensaient moins. L'idée est revenue avec l'âge. Elle les gêne. Elle les gêne quand ils se promènent parmi les honnêtes gens. Entre les murs décrépits du pénitencier, elle est à sa place. Instinctivement, ils ne tiennent pas à déranger l'ordre établi jadis par un juge en robe rouge qui a lu leur sort dans un livre de lois. Ils restent.

Pourtant, depuis la minute où on leur a ravi la liberté, les bagnards ont vécu toute une vie. De quoi cette vie est elle faite ? Pendant des années, ils se sont tus. Maintenant que leur dos s'est courbé, que leurs jambes les portent à peine, ont-ils quelque chose à dire ?

Pour le savoir, n'est-ce pas, le mieux était d'aller le leur demander. Et c'est pourquoi un

matin d'avril, j'avais quitté Marseille pour la « Nouvelle ».

Cinquante-quatre jours après ce départ entre Sydney et Nouméa le *Saint-Vincent de Paul*, petit cargo de deux milles tonnes, chargé à ras des cales n'avancait plus.

La mer était grosse. Les ponts disparaissaient sous les paquets d'eau. Depuis deux jours nous devions arriver le lendemain...

Le capitaine entra dans la salle à manger en coup de vent, chercha un équilibre sur ses jambes en compas, jeta sa casquette sur la table, s'épongea le front tout perlé d'embrun et rugit :

— Ces animaux-là ont trouvé de l'opium en Australie. Ils sont tous abrutis. Ils dorment dans le poste, ils dorment dans les machines, ils dorment partout. Si ça continue nous n'arriverons pas.

« Ces animaux-là », c'étaient les Javanais de l'équipage.

— Alors, capitaine ?

— Alors, en attendant qu'ils soient réveillés, causons. Il paraît que vous allez en Nouvelle-Calédonie voir les forçats ?

— Je l'avoue.

— Vous n'en trouverez plus. Ils sont tous morts.

— Mais pourtant...

— Ils sont tous morts, je vous dis.

Le capitaine s'assit et se pencha vers moi, confidentiel.

— Ecoutez bien. Je suis Calédonien. Il faut, vous entendez, il faut que le bagne, en Calédonie, soit mort.

Je commençai à percer l'intention du capitaine. Il continua.

— Assez de ces histoires. Il y a eu, autrefois, chez nous, le bagne. Entendu. Mais il y a aujourd'hui, en Calédonie, quinze mille Français, des colons, des artisans, des ouvriers qui sont d'honnêtes gens. Il ne faut pas qu'un injuste souvenir pèse éternellement sur eux. Certains écrits leur ont fait beaucoup de mal. Puisque vous venez chez nous, dites la vérité.

J'allais promettre, quand le capitaine me poussa du coude et ajouta d'un air goguenard :

— Du reste, les forçats sont tous venus de chez vous, si je ne me trompe...

Deux jours après, nous entrions dans la rade

de Nouméa. Le capitaine m'appela sur la passerelle.

— Regardez : à gauche l'île Nou : les bagnards. A droite, l'îlot Brun : les relégués. Au fond, là-bas, presque l'île Ducos : les déportés politiques. Et là, en face, Nouméa : des Calédoniens.

« Vous avez compris ? Ne confondez pas. On compte sur vous. »

VERS L'ILE NOU...

Depuis trois jours Nouméa recevait l'eau du ciel sur les toits en tôle de ses maisons de bois. Tout ruisselait. La vie était maussade. Les cocotiers, d'un balancement de leurs feuilles, vous envoyaient dans la figure un baptême tiède et cinglant. Les passants abritaient leur casque blanc sous d'affreux parapluies noirs. Ils étaient rares et prudents. Seuls, les Canaques et les Javanais qui vont toujours pieds nus s'ébattaient dans les flaques d'eau.

Depuis trois jours, j'attendais le moment favorable pour aller « de l'autre côté ».

« L'autre côté », c'est l'autre côté de la baie, c'est une terre bossue qui masque l'horizon à un petit mille des quais, c'est une île verdoyante où l'on songe qu'il ferait bon aller se promener le dimanche avec un panier à provisions. C'est l'île Nou, c'est le bagne.

En Calédonie, quand on dit de quelqu'un : « Il vient de l'autre côté », cela suffit, le signalement est complet, l'homme est photographié pour l'éternité dans un élégant costume de droguet gris avec un numéro noir sur fond bleu à la manche. Il y en a quelques-uns comme cela. On les cite. Il est bon de les citer pour qu'ils se distinguent des autres, ceux qui viennent de France, de Tahiti ou de Madagascar et qui, bien souvent, n'ont jamais eu l'idée d'aller voir à l'île Nou ce qui s'y passe.

Je compris très vite qu'une telle idée passait à Nouméa, pour originale absolument.

Je m'étais inquiété, à l'hôtel, d'une pétrollette, d'une barque ou à la rigueur d'un radeau pour aller faire, à l'île Nou, mon office.

— Que ferez-vous là-bas, me répondit-on, sinon vous embourber jusqu'aux chevilles, passer la journée sans manger et revenir fourbu ?

J'invoquai des motifs respectables et l'on se tut. On se tut même plus que je ne l'aurais souhaité. Personne n'avait entendu parler des derniers hôtes de la fameuse île. Quelqu'un me répondit même sur un ton sans réplique.

— L'île Nou ? Aujourd'hui, cela s'appelle Nouville.

Nouville ! Ce nom coquet de plage à la mode marquait bien la fin d'une époque. Cinquante années de célébrité tragique s'effaçaient derrière cette trouvaille et là encore je surpris le souci constant des Calédoniens : balayer un mauvais souvenir, refaire à leur pays une réputation, détromper ceux qui parlent encore de la « Nouvelle » avec cette nuance d'ironique mépris qui leur fait mal.

Non, bonnes gens, la Calédonie n'est plus le baigne. Une centaine de vieux brigands vivent leurs derniers jours dans une île dont les Calédoniens eux-mêmes ont oublié le nom. La « Nouvelle » aujourd'hui, c'est Nouville...

* * *

Comme j'avais pu trouver une barque, je m'embarquai.

— Pousse !

Mes quatre canaques habillés en matelots s'accrochèrent aux rames et le canot décosta.

Un lac au clapotis léger, une brise chargée d'un parfum de corail et le soleil revenu. L'idéal pour un pêcheur. J'allais voir ceux qui avaient pêché.

Pendant les jours de pluie qui suivirent mon arrivée j'avais tenté déjà de m'immiscer dans la vie du bagne. J'y étais entré par la porte de l'Administration. L'Intendant militaire, directeur de la Pénitenciaire habitait, comme il sied, un vaste immeuble construit par les forçats. Les seuls immeubles de Nouméa qui n'aient pas l'air de caisses d'emballage ou de touques à essence, qui sont faits de belle et bonne pierre ont été édifiés par les forçats. Et l'on reste rêveur à l'idée que les quinze ou vingt mille détenus qui passèrent dans le pays le temps d'une sinistre villégiature auraient pu faire de Nouméa une vraie ville...

Donc le directeur de la Pénitenciaire m'avait reçu fort gracieusement. Il avait mis à ma disposition dans son propre cabinet, un joli bureau d'acajou fabriqué par un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, déporté après la Commune, puis il m'avait conduit dans une haute pièce. Elle était tapissée de registres gris qui portaient au dos des lettres noires. Nous étions passés ensuite dans une pièce plus haute encore qui était, celle-là, tapissée de dossiers gonflés de papiers et de poussière. Une singulière odeur de moisi s'en dégageait, l'odeur même qui devait

attirer les rats dans ce palais de la paperasse, car presque tous les dossiers étaient rongés sur les bords. L'odeur dont je parle avait du reste attiré d'autres rats que ceux qui rongent le papier, ainsi que vous allez pouvoir en juger.

Légalement inquiet à l'idée de me colleter avec ces puissantes archives où l'histoire du bagne calédonien apparaissait lourde comme un remords et touffue comme une brousse, j'avais rappelé à moi mes classiques et demandé :

— Pourrais-je compulsier le dossier d'Henry Rochefort ? Il me semble que le directeur de la *Lanterne* fut envoyé par ici après avoir eu des difficultés avec Monsieur Thiers...

— Hélas ! Monsieur, ce dossier existe bien, mais il est vide... et je ne l'ai jamais connu que comme cela...

— Peut-être serons-nous plus heureux avec celui de Louise Michel, l'institutrice, la vierge noire de l'anarchie ?

— J'en suis confus mais il n'en reste que la couverture...

— Et Marie Cailleux ?

— Elle a subi le même sort.

— Voyons, peut-être que le pharmacien Dauval aura été épargné ?

— Nullement, nullement.

— On vous a pillé, Monsieur l'Intendant...

— C'est pour faire de l'histoire, Monsieur le Journaliste.

Alors, j'avais pris, au hasard, un registre de déportés. Sur les feuillets jaunis s'inscrivaient des noms qui évoquaient toute la période héroïque du bagne de la « Nouvelle ».

Je lus celui d'un « capitaine aux enfants perdus de la Commune », celui d'un « ex-commandant au 1^{er} bataillon des vengeurs de Paris », tous deux condamnés pour avoir « exercé un commandement dans des bandes armées et dans un mouvement insurrectionnel, porté des armes apparentes, étant revêtus d'un uniforme militaire »...

Il y en avait bien d'autres. Et il y avait aussi Victor Henry de Rochefort-Lusay, homme de lettres, « condamné à Versailles le 21 septembre 1871 par le 3^e Conseil de guerre de Versailles, pour avoir provoqué par des écrits rendus publics à un attentat ayant pour but d'exciter à la guerre... »

A vingt-trois mille kilomètres de Paris, dans cette salle de l'Intendance de Nouméa, si paisible, tous les drames de la Commune étaient

vivants, résumés en quelques phrases brèves par un scribe machinal : la capitale blessée, l'Hôtel de Ville en ruines, les Tuileries fumantes, le crépitement des exécutions, les patrouilles de hussards bousculant tout un peuple en désarroi...

Et quelques pages plus loin, en manière d'apaisement et de conclusion, j'avais lu, toujours au chapitre Rochefort :

« 1874. N'a pas répondu à l'appel du 20 mars. Présumé évadé de ce jour... »

Je m'évadai, moi aussi, de ces souvenirs récents. J'oubliai ces vieux livres d'où s'échappait encore la rumeur des drames passés.

Mes quatre canaques avaient fait merveille et « Nouville » était à trois brasses de la barque. Les fantômes avaient parlé dans les oubliettes de l'Intendance. C'était le tour des vivants. Nous accostâmes.

Alors je vis devant moi une ville en ruine. On eut dit qu'un tremblement de terre avait passé par là. Le silence et pas une âme...

Nouville, cela ?

Le bagne est bien mort...

Les derniers bagnards agonisent auprès d'un cadavre...

A NOUVILLE

Je me hisse sur le warf avec des précautions infinies car les pierres en sont descellées et croulantes. J'arrive sur une sorte de terre-plein pelé comme un champ de foot-ball aux environs des buts. Et soudain je ne sais plus où diriger mes pas.

Devant moi, des bâtiments épais rampent sur le sol. A droite, ils descendent vers la mer en grand désordre mais s'arrêtent net au ras de la plage et ne laissent tomber dans l'eau que quelques pierres verdies. Plus haut, ils rongent la colline et poussent des pans de murailles dans les ronces qui les engloutissent lentement. La plupart de ces constructions n'ont plus de toit. A l'intérieur des cours, la brousse s'enfle et gran-

dit. Entre les blocs de cette maçonnerie rouge et blanche, pétrie de sang et d'ossements qui, de la Guyane à l'île Nou en passant par Poulocondor, caractérise infailliblement l'architecture pénitentiaire, des lianes jaillissent comme une poignée de couleuvres. Sur un fronton émacié, on lit encore une date : 1864. Et l'on trouve la signification de ces lieux étranges dans les fenêtres agrandies par la ruine comme des yeux crevés, mais défendues encore par trois barreaux tordus : l'âge et le temps ont eu raison du bain et de sa loi.

Un chemin s'offre à moi, bordé de vieux arbres et désert comme un mail de province. Puis un autre qui serpente entre deux murailles aveugles. A travers le guichet d'une porte bardée de fer, on aperçoit des préaux, des puits, des chaînes rivées aux murs. Là, les fenêtres ont des ceillères qui les obligent à regarder vers le ciel. Autour d'un cottage décrépi on distingue vaguement le dessin d'un jardin anglais. Des sentiers encaissés contournent inlassablement les bâtisses foudroyées comme pour les inscrire dans un labyrinthe indéchiffrable. Partout la pierre vous assaille. On la sent pleine de souvenirs lugubres. Cette ville morte abrita tous les

malheurs des hommes. Elle a recueilli les épaves de mille drames obscurs. Elle a vécu au rythme des désespoirs et des révoltes. Pourtant elle se tait car il y a longtemps que le vent du large a étouffé la voix brisée du châtiment.

Cent bagnards sont encore inscrits sur les contrôles de l'Intendance. Depuis une heure, je les cherche en vain. Je n'ai entendu ni le son d'une voix ni le martèlement d'un pas. Rien ne vit donc ici ? Au bout d'une rue surgit une église baroque qui ressemble à un manège et dont le sol est encore saupoudré de sciure. Pas de luxe pour les forçats même dans le cadre spirituel. Je tourne l'angle d'un mur. Une petite montée mène à une maison qui se penche vers la route sans doute dans l'espoir d'y découvrir, par bonheur, un passant. Cette fois, je crois que j'y suis. Dans la cour de la maison, il y a des poules et quand il y a des poules...

— Bonjour, Monsieur, soyez le bienvenu à Nouville.

Un homme, grand, mince, pieds nus s'incline légèrement et sourit en me tendant la main.

— Entrez donc. Vous excuserez la modestie de ma demeure. Mais c'est le diable pour obtenir des réparations. Cette maison appartient à

la pénitentiaire. Comme vous avez pu le voir, cette grande dame déchuë néglige ses domaines. Si vous aviez vu cela, il y a vingt ans ! C'était joli, c'était coquet, c'était vivant. Le camp central de l'île Nou que vous venez de traverser, un petit paradis, Monsieur. Des fleurs partout. De la verdure, de beaux arbres. Et le climat est si doux, ici... Ah ! Il a fallu que j'y revienne. Malgré l'abandon, malgré les ruines. J'ai fait quinze ans de Guyane. J'ai toujours regretté mon île Nou. Aussitôt que j'ai pu, j'ai repris le bateau...

Je ne savais vraiment que penser. Cet homme avait fait quinze ans de Guyane, il habitait dans les locaux de la pénitentiaire... qui était-il au juste et pourquoi aimait-il si fort « son » île Nou ?

Mon hôte de hasard comprit mes hésitations.

— Oh ! dit-il, j'ai oublié de me présenter : Potel, ancien surveillant militaire qui maintenant vit de sa retraite dans un décor qui lui est cher. N'en soyez point surpris. J'ai vingt-cinq ans de métier... Voulez-vous vous rafraîchir ?

— Mais... que je me présente à mon tour...

— Inutile. Vous êtes le journaliste signalé à dix lieues à la ronde. Dans ce pays les nouvelles se répandent assez vite. Je vous attendais...

Potel a tout prévu. Il a attelé son cheval à une antique voiture, sorte de char à baldaquin comme on en trouverait peut-être encore dans de lointaines provinces où ils font le service de la gare à l'hôtel du Cheval blanc.

— Nous allons chez les bagnards ?

— Vous en verrez dans les parages. Je vais vous faire visiter un petit coin de l'île. Vous reconstituerez facilement l'atmosphère du baigne d'autrefois. Il y a trente ans, tout cela était florissant, plein de sève et d'agrément... Où est ce temps-là !

Nous repassons par les rues mornes de Nouvelle. La voix de Potel se teinte de mélancolie.

— Ici, l'infirmerie. On y était bien. Vue sur la mer, promenades ombreuses... Sous ces arcades habitait le commandant du pénitencier... Là, le mess des célibataires. Quelles joyeuses parties de piquet nous y avons faites!... Voici les ateliers, les bureaux, les magasins, la scierie...

Le cheval trottine entre deux rangées de cocotiers.

— Mais..., les bagnards ?

— Patience, nous arrivons à l'hôpital.

Comme il sied, l'hôpital est rouge et blanc, entouré de grands arbres. Allées sablées, de la

propreté, de la tenue. Les salles grouillent de Javanais et de Chinois.

— Main-d'œuvre en fin de contrat. Ces gens attendent le *Dumont-d'Urville* qui les emmènera chez eux.

Quelques vieillards sont assis sur des lits dans une longue pièce où règne une odeur fade de linges souillés et de crasse humide.

— Forçats ?

— Libérés, malades, gâteux... On les laisse mourir tranquilles...

— Il y a un cimetière dans l'île ?

— Nous y allons.

Nous atteignons l'autre versant de l'île. Une étroite plaine broussailleuse borde la mer. Le sol est inégal, se soulève en bosses, se creuse en fondrières.

— Voilà !

— Mais où sont les tombes ?

— Partout...

Nous entrons dans cet étrange champ des morts. La terre est truffée d'ossements. On en heurte du pied. Ils font des taches blanches dans les ronces. Ceux que la société a voulu oublier trouvent ici l'oubli total, définitif. Un trou et le silence... On a creusé tant de trous qu'un jour

il n'y eut plus de place. On a tout de même continué à faire d'autres trous...

La mer bat doucement cette rive macabre. Sous un araucaria, il y a une croix où l'on peut lire un nom : Anglade Joseph-Marie, 1875. Sous un laurier-rose, il y en a un autre avec cette inscription : Jamot François, 1904. C'est tout. Tous les « autres » sont anonymes.

— Pêle-mêle, comme cela !...

— Ils ont vécu sans loi, en ennemis des hommes. Avaient-ils droit au sort commun ? Pouvaient-ils espérer quelque compassion ?

— Peut-être...

Nous remontons en voiture. Le flot sur la plage exigüe chante une timide litanie. Le vent fait tomber sur la terre les fleurs du laurier-rose et de l'araucaria. Le cimetière marin disparaît à un détour du chemin. Un village nouveau s'écrase au bas d'une côte.

— Le camp Est. Le dernier carré des forçats. Le dernier bastion du crime en Nouvelle-Calédonie. Mais tout cela est si vieux...

AU CAMP EST

Ici le bagne se survit à lui-même dans une vieillesse immobile et débonnaire. Tout frais crépis, les bâtiments ont l'air d'une caserne bien tenue, silencieuse et vide : une caserne après l'heure de la sortie. On ne serait pas surpris d'entendre sonner « au brigadier de semaine ». On s'apprête à sourire au factionnaire, comme on salue ses vingt ans enfuis...

Nulle sonnerie. Le brigadier s'avance pourtant. Mais c'est un brigadier de gendarmerie. A lui seul, il représente la garde traditionnelle. Il est le dernier survivant d'une armée de gardiens qui portèrent au-dessus de leur képi une auréole tragique. Il évoque de sombres souvenirs et des légendes cruelles. Il est en pantoufles, sans vareuse, sans cravache et sans revol-

ver. Il prononce des paroles aimables avec un délicieux accent toulousain. C'est « le » gardien du bagne. Il n'y en a plus qu'un. Et l'on ne peut s'empêcher de se dire : « Qu'est-ce qu'il fait là ? »

Il cultive son jardin. Il possède un potager qui ferait crever de jalousie plus d'un banlieusard. Il met de la bière au frais dans un seau d'eau. Il habite une agréable maison qui regarde la mer et n'a jamais songé à s'en plaindre.

Sa bière est bonne et son fauteuil moelleux.

— Vous allez « les » voir, me dit-il. Ils sont très bien traités. On peut même dire qu'ils sont heureux. C'est Mémin qui fait la cuisine. On leur fait des régimes. A leur âge... Ils ont un peu de viande, beaucoup de légumes et du café. Du café léger. Pas d'excitants. Ça ne vaut rien aux vieux estomacs. Quand ils veulent travailler on leur donne de petites besognes plus ou moins utiles et on les paie. La plupart d'entre eux ne font rien. De braves petits vieillards, un peu grincheux parfois... On les excuse. Nous serons peut-être comme cela plus tard...

— Depuis quand connaissent-ils cette douce existence ?

— Depuis... Vous allez comprendre : Nous sommes des gendarmes. Autrefois, il y avait pour garder le bagne des gens de métier. Nous avons un autre métier. Nous sommes des gendarmes. Je n'insiste pas. C'est clair.

Nous traversons une large route. Une petite maison de bois y penche une modeste terrasse. Sur la terrasse, un homme encore jeune, les yeux masqués par des verres fumés, le soleil oblique sur son casque parfait, écrit fébrilement.

— Voilà Rénier qui fait ses traductions d'anglais...

— Rénier ?

— Vous le verrez quand vous voudrez.

De grands arbres aux troncs taillés d'inscriptions canaques font sur le sol nu des ombres désordonnées. La terre battue assourdit le bruit de nos pas. La chaleur semble avoir engourdi jusqu'aux vieilles murailles qui s'étirent à droite et à gauche de paresse et d'ennui. On sent peser sur le camp Est un doux coma qui annonce une mort sans gloire.

Mais le gendarme veille et je m'aperçois qu'au-dessus des portes les inscriptions réglementaires qui évoquent tout un passé de disci-

plaine et de répression ont retrouvé un éclat neuf. « Poste de police ». « Porte-clefs ». « Locaux disciplinaires ». « Cellules »...

— A quoi bon ? dis-je au brigadier qui traîne nonchalamment ses savates à mes côtés.

— Il faut, répond cet homme de devoir, entretenir les locaux de l'administration...

Et, à l'aide d'une grosse clef, il ouvre une porte à judas grillagé.

Une vaste cour. Un jardin brûlé par le soleil. Son état révèle l'utopique intention d'y faire pousser des légumes. De vieux dos se courbent vers cette glèbe ingrate. D'autres vieux dos, tout aussi courbés, errent lentement sur un chemin qui sépare le jardin d'une série de longs bâtiments sans fenêtres, ouverts à l'un des bouts par une porte. Des écuries dans une caserne de cavalerie. Des hangars à bestiaux dans une ferme modèle. Ce qui est un modèle pour les animaux n'en est pas toujours un pour les hommes. Qu'importe...

Dans une des écuries — une allée centrale et des boxes séparés par des montants de bois — un grand type sculpte des coquillages.

— Voilà Chabaud.

— Mais... c'est un enfant !

Le fait est que Chabaud a cinquante ans. C'est le benjamin du bagne — et de très loin. L'âge moyen, ici, c'est soixante-dix.

— Bonjour, Chabaud.

Chabaud joint les talons et fait un beau salut militaire.

— Ce Monsieur, dit le gendarme, veut vous parler. Racontez-lui votre histoire.

La figure de Chabaud s'éclaire. Il démarre et, immédiatement, s'emballe.

— Monsieur, il n'y a peut-être pas ici de « pensionnaire » plus intéressant que moi. J'en ai vu de toutes les couleurs. Huit évasions. Dix ans de double-chaîne. Bataille avec les requins. Coups de pied dans le ventre de ces v... de gardiens...

— Chabaud, Chabaud, dit le gendarme d'une voix douce, il ne faut pas critiquer l'administration...

— Oh ! fait l'intéressant pensionnaire, ce n'était pas mon intention, chef... Mais si Monsieur veut — je ne sais pas quels sont ses pouvoirs — me faire emmener à l'hôpital du Marais, je lui raconterai sur place mes évasions. C'est toujours de l'hôpital que je m'évadais...

— Et vous voudriez sans doute recommencer...

Chabaud est démonté. Il ne dit plus rien et retourne à ses coquillages.

Nous entrons dans un second local. Toujours cette odeur de vieilles hardes humides et pourrissantes. Les bagnards sont allongés sur des lits ou cassés en trois sur des chaises.

— Allons, debout, là-dedans !

A la voix du gendarme, les vieux corps se déplient péniblement. On entend les barreaux des lits trembler sous des poignes défaillantes. Une armée de fantômes se dresse au garde à vous.

— Dites-leur donc de rester assis, brigadier...

— Mais... c'est la consigne !

— Pour une fois !...

— Asseyez-vous !

Ces gens sont vieux, tragiquement vieux. On sent qu'ils n'ont pas vieilli comme tout le monde. Ils portent sur leurs épaules autre chose que le poids des ans. Il n'y a dans leurs yeux éteints que du vide. Il n'y a rien en eux qui rappelle un peu de vie, un peu d'action ou de pensée. Ces gens-là ont vieilli sans avoir vécu. Leur existence s'est arrêtée au jour du jugement. Le jugement dernier, ils l'ont connu sur la terre au

temps de leur jeunesse. Dieu sait s'ils en attendent un autre...

Quand on leur parle, on comprend que leur mémoire s'est cadennassée en même temps que la porte de leur prison. Leurs souvenirs sont demeurés là-bas, en France où ils ont commis leur crime. Quelques heures de leur enfance, une jeunesse courte, faussée, obscure et puis, un jour, le geste...

Pour parler de leur crime, ils disent : « mon fait ».

— Qu'est-ce que vous avez fait, Piétri, en Corse ?

— Vous voulez savoir « mon fait » ? Je me suis vengé de mes ennemis.

Piétri, un bandit corse, a tout simplement fusillé cinq ou six personnes. Devant moi, il se dresse sur des jambes qui le portent à peine. Il essaie de faire des gestes d'autorité. Dans le fond de ses yeux morts, il retrouve une vieille flamme de haine.

— On avait insulté ma sœur... Le marquis del...

Il s'emporte et sa colère absorbe sa parole.

— Calmez-vous, Piétri, ça ne sert à rien...

Piétri se rassied.

— Revenez demain, Monsieur, je vous dirai...

Et comme je m'éloigne, il me rattrape par la manche.

— Il faut que vous sachiez ce qu'on nous fait... Tenez, tenez, le café... On nous empoisonne, Monsieur, avec de l'eau sucrée...

LES FOUS

Pendant mon séjour à Nouméa, j'ai reçu beaucoup de petits billets anonymes. Les uns tentaient de me persuader qu'il y avait pour moi le plus grand intérêt à vérifier les origines de telle ou telle famille, les autres ne me cachaient pas que j'étais un vilain monsieur qui allait fourrer son nez partout, d'autres encore me conseillaient de ne point croire un mot de ce qui était contenu dans les dossiers de l'Intendance dont les pièces avaient été habilement falsifiées, grattées ou surchargées. Un soir que j'étais allé faire le tour classique de l'anse Vata, j'ai laissé tous ces petits papiers s'envoler au vent du large.

Un seul m'avait paru mériter plus d'égards. Il était ainsi conçu :

« Monsieur,

« Je sais que vous passez votre temps à l'île Nou. Mais vous n'avez pas encore vu Wilhem. C'est lui qui demande à vous voir. Il en a beaucoup à vous raconter. Mais il faut agir en prudence. Vous pourrez voir Wilhem mardi à minuit. Il est gardien du charbon, derrière la maison du chef de camp, le long de la plage. Quand vous serez devant la maison, vous n'aurez qu'à crier : « C'est moi le général de Négrier ».

Le billet était signé : «... dit la Grillotte ».

Se faire passer pour le général de Négrier afin d'aller recevoir les confidences d'un bagnard, à minuit sur une plage déserte, cela sortait évidemment de l'ordinaire. Cependant...

J'attendis six heures du soir et j'allai m'asseoir au café X..., dans le fond. Ce café là est une maison en planche au coin d'une rue de Nouméa, noire comme un four. Il y traîne une humanité en savates, qui regarde en biais et bâille dans des barbes qui n'ont pas été faites depuis que le barbier du baigne ne les fait plus.

J'attendais La Gueule. La Gueule est un libéré qui, le jour, vend des bâtons d'Aloès pour repasser les rasoirs. La nuit, on ne sait pas ce qu'il fait. Il paraît qu'il dort.

La Gueule s'était sans doute couché de bonne heure ce jour-là, car il ne vint pas. Mais il vint un autre libéré qui s'appelait justement la Grillotte.

Je lui montrai le billet.

— C'est vous qui m'avez écrit cela ?

La Grillotte lut avec soin.

— Jamais !

— Alors, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ça veut dire qu'il y a un grand lâche qui s'est servi de mon surnom !

— Wilhem ?

— Wilhem n'est pas capable d'écrire deux mots de français. C'est un Allemand. A la Légion, il a fendu la tête de son adjudant d'un coup de hache. Il garde le charbon près de la plage, derrière la maison du chef de camp, c'est exact. Mais je me demande...

Deux autres libérés étaient venus s'asseoir à côté de nous dans l'espoir d'un vermouth-limonade. Les libérés parlent peu, mais ils réfléchissent quelquefois. Je regardai mes trois compagnons l'un après l'autre.

— Faut-il aller au rendez-vous ?

La Grillotte lorgna son verre par transparence, but un coup.

— Faut pas y aller...

— Non, faut pas y aller, dit le deuxième buveur.

Et le troisième ajouta gravement :

— Nous autres, on a l'expérience.

Je ne pouvais leur contester l'expérience des manigances louches, des phrases ambiguës, des trahisons et des mauvais coups... Ils avaient vécu de cela toute leur vie...

— Pouvez-vous me dire pourquoi l'on veut que j'aïlle voir Wilhem, seul et à minuit ?

— Vous le saurez peut-être en allant voir le dit Wilhem, de jour et accompagné...

Le lendemain, je repris, une fois de plus, ma barque pour l'île Nou.

— Vous vous plaisez dans le quartier, me dit le brigadier toujours en pantoufles et le col déboutonné. Ce n'est pourtant pas très curieux...

— Beaucoup plus que vous ne le croyez, répondis-je. Pourrais-je voir Wilhem ?

Nous traversâmes tout le camp. Nous longeâmes la plage rongée de plantes rampantes dans lesquelles nous nous prenions les pieds comme dans des rets. Le vent soufflait dur. Au lointain, la mer « fumait » sur les récifs. Nous arrivâmes devant une palissade ficelée de bar-

belés. Quand nous fûmes au milieu d'une petite cour sordide où traînaient des loques noirâtres et des carcasses de poulet, le gendarme appela :

— Wilhem !

On entendit une sorte de grognement. Puis un pas lourd accompagné d'un bruit de bâton sur le sol. Un homme parut, immense, carré, arc bouté sur des jambes guêtrées de pansements. Sa chemise ouverte laissait apparaître des tatouages obscènes. Il avait les yeux hagards, la bouche tordue d'un sourire sauvage. Et il s'appuyait sur une longue sagaïe à trois pointes pareille à celle dont les canaques se servent pour chasser le requin.

— Voilà Wilhem, dit le gendarme.

— Il est armé ?

— Oui. Comme il garde le charbon, on lui laisse des armes. Il a été attaqué une fois, la nuit...

— Et... il s'est défendu ?

— Soyez-en sûr... Je plains celui qui oserait approcher de sa case après la nuit tombée...

— Vraiment !...

Wilhem n'avait pas bougé. Je pénétrai dans sa case. Il y avait là toutes sortes d'ordures, un vieux poêle, des gamelles où pourrissaient des

viandes. Dans un coin, j'aperçus une solide hache. Je me rappelai que jadis, à la Légion, un adjudant avait appris à ses dépens que Wilhem savait manier la hache... Le long du mur, il y avait encore une sorte de pique faite d'un couteau effilé emmanché au bout d'un bâton...

— Le charbon est bien gardé, brigadier...

— Il le faut... mais si vous voulez parler à Wilhem...

Je me tournai vers le bagnard dont les yeux ne me quittaient pas. Sa sagaïe tremblait dans sa main.

— Vous étiez à la Légion ?

— Je suis un vieux soldat, on ne m'aura pas ! Il avait rugé comme un fauve.

— Personne ne parle de vous avoir... où avez-vous fait campagne ?

— Au Tonkin. J'en ai vu et vu et vu... C'était l'enfer, c'était la mort... pire que le bagne !

— Au Tonkin ?... Sans doute y avez-vous connu un certain général...

Wilhem se mit à trembler. Le gendarme me prit par le bras.

— Ne lui parlez pas de Négrier ! Quand on prononce ce nom devant lui, il voit rouge... C'est sa marotte...

— Tiens, tiens ! Et votre adjudant, Wilhem ? Le bagnard lâcha sa sagaïe. Il réunit les deux mains et les éleva au-dessus de sa tête.

— Comme ça !

Les deux mains s'abattirent.

— Comme ça ! sur la tête. S'il n'avait pas eu son sac, je le fendais en deux...

Nous sortîmes de la cour et nous acheminâmes vers le camp.

— Wilhem est fou ? dis-je au gendarme.

— Croyez-vous ?...

Je songai au billet reçu l'avant-veille : « Vous verrez Wilhem mardi à minuit. En arrivant devant la maison, vous n'aurez qu'à crier : « Je suis le général de Négrier ! »

Je n'ai jamais su quel était le plaisantin qui m'avait convié à cette petite fête... mais je ne lui en veux pas. Car, grâce à mes amis les libérés, je me suis abstenu d'aller voir le fou du parc au charbon danser le pilou-pilou, à minuit, avec sa hache, sa pique et sa sagaïe...

CHABAUD OU LA FATALITÉ

— Il ne faudrait pas, dit le commandant directeur de la Pénitenciaire, que la pitié vous incite à une indulgence déplacée. Les derniers bagnards de l'île Nou sont vieux, usés, malades. Le spectacle de leur décrépitude est assez navrant, j'en conviens, pour effacer le souvenir de leurs fautes. Pourtant lorsqu'on fouille un peu dans leur vie de forçat on y découvre bien des turpitudes, bien des vilénies, bien des crimes qui brisent net tout élan de commisération.

« Croyez-moi, la plupart d'entre eux sont de magnifiques bandits. L'âge seul les a calmés. S'ils sont sages et dociles, c'est qu'ils n'ont plus

la force d'être mauvais. Je vous dirai plus : ceux qui, dans un bagne qui meurt, restent les derniers, ce sont les pires...

— Pourquoi cela ?

— Nécessairement. Les règlements des pénitenciers ne sont pas si draconiens qu'on veut bien le dire. L'indulgence au bagne n'est pas un vain mot. La commission des grâces est un organisme au cœur assez tendre. Aussi peut-on mettre en fait qu'un condamné, quel qu'il soit, même un condamné à perpétuité, peut, s'il le veut bien, purger sa peine en une quinzaine d'années... Si l'on n'a rien à relever contre eux, s'ils se montrent travailleurs et font preuve d'un bon esprit, les forçats passent rapidement en deuxième catégorie, puis en première. Il est rare que la grâce n'arrive pas à point. La réhabilitation s'ensuit souvent... Concluez... Ceux qui demeurent trente, quarante ou cinquante ans dans les fers ne sont que les malfaiteurs endurcis, les maniaques du vol et de la délation, les spécialistes de l'évasion à main armée, les incorrigibles, les « incos » ainsi qu'on les appelle.

— Vous admettez tout de même, Monsieur le Directeur, qu'il puisse y avoir des cas moins définitifs. Les criminels les plus forcenés sont

des faibles... et le bain est mal fait pour exalter la vertu. Un cerveau dévié, une conscience titubante sont de piètres armes pour lutter contre la tentation, l'entraînement, la contagion et l'erreur... Peut-on nier qu'il existe dans les bagnes et dans les prisons, pour certains êtres incomplets, une emprise morale aussi malfaisante qu'impérieuse, une sorte de fatalité ?...

— Je vous attendais là. Ma réponse est toute prête. La répression est une nécessité sociale qui n'a pas à s'embarrasser pour le moment du moins, de considérations philosophiques. Mais humainement parlant, vous avez sans doute raison... Connaissez-vous Chabaud ?

— Le benjamin du bain ? Oui...

— Allez parler une heure avec lui. Vous pourrez toucher du doigt cette fatalité dont vous parlez. Chabaud a péché autant de fois qu'il s'est repenti. Pas méchant, au fond. Incapable de volonté. Victime de tous et surtout de lui-même. On le libérera dans deux mois...

Chabaud me vit revenir avec plaisir dans son chenil. Assis sur un tas de vieux chiffons, il rapiécait sa veste avec de la toile à sac.

Je m'assis à côté de lui.

— Chabaud, racontez-moi comment vous avez tué la tante de votre camarade, une nuit de mai 1898 à Béziers...

Chabaud piqua son aiguille dans le col ouvert de sa chemise et parla.

— Ce n'est pas moi qui ai tué la vieille, mais j'étais là. J'étais là parce qu'on m'avait amené. Un copain, comme vous dites. La vieille, c'était sa tante. Il m'avait dit : « Elle a de l'argent ». Nous n'avions pas besoin d'argent, mais même quand on n'en a pas besoin, si on peut en trouver...

— Vous appelez ça « trouver » ?

— Je sais bien, répondit Chabaud, que je ne suis pas venu ici pour avoir donné deux sous à un pauvre... Vous avez raison. Je sais ce que je suis. Mais vous me demandez l'histoire...

« Donc, nous décidons d'aller voler l'argent de la vieille. Le copain me dit : « Elle ne sera pas là » et il prend une échelle. En deux bonds, il est dans la chambre. J'étais en bas. Au bout de cinq minutes, on m'appelle. Je monte. Le copain me dit : « Elle est morte ». — « Elle était donc là ! » que je lui réponds. Il me fait : « Oui, elle était là. » J'ai voulu mettre les choses au point et j'ai crié : « Toi, tu m'as mis dans une

sale affaire ! » C'était une sale affaire. J'ai été condamné à mort.

— Et depuis ?...

— Depuis, la guigne m'a poursuivi...

De fait, la guigne avait poursuivi Chabaud. Il avait décidé, en arrivant au bagne, de se tenir bien. Il regrettait sa faute. Puis l'ennui vint. Un jour qu'il regardait la mer, un forçat lui dit : « Tu veux en tâter ? » Machinalement, il fit : « Oui ». — « Qu'est-ce que tu attends » demanda l'autre. Alors pour ne pas avoir l'air d'un lâche, il s'était jeté à l'eau...

Première évasion. On repince Chabaud qui attrape cinq ans de double-chaîne. La double-chaîne était une chaîne qui emprisonnait le pied gauche et la taille du condamné. « Avec ça, tu ne nageras plus, dit le gardien à Chabaud. — Qu'est-ce que tu paries ? » réplique le bagnard. Et un soir, après avoir tranché le mur de ronde avec une corde faite de fil à voile et de bandes de pansements, il plonge avec sa double chaîne. C'était lourd. Au bout d'une heure, l'évadé était à bout de forces. Il allait couler, quand une forme grise et phosphorescente se mit à tourner lentement autour de lui. Les requins !

— Eh ! bien, ce sont les requins qui m'ont

sauvé, Monsieur. Les forces me sont revenues d'un seul coup. J'ai nagé, nagé... Quand j'atteignis la rive, je restai comme mort. Au matin, on n'a eu qu'à me cueillir...

Trois ans de double-chaîne !

— Quand on s'est évadé une fois et puis une autre, il faut qu'on s'évade encore. C'est comme une maladie, comme une fièvre...

Chabaud s'évada encore sept ou huit fois. Vingt ans de double-chaîne, au total...

À part cela, il se repentait ferme. Il reçut même des félicitations pour s'être présenté volontairement au lazaret où l'on soignait des Javanais atteints de maladies contagieuses. Un jour, le surveillant Bartholi fit un faux pas sur la falaise et tomba. Chabaud se précipita et le retint au moment où il glissait dans le vide.

Puis, il s'évada encore trois fois... La double chaîne venait d'être supprimée. On le mit en cellule pour trois ans. Que faire dans une cellule pendant trois ans ? Il écrivit. Il écrivit au gouverneur :

« Je subis actuellement trois années de cellule pour avoir commis le crime de m'être « absenté » de l'île Nou. Et « simplement ». C'est-à-dire

que je n'ai commis en mon absence aucun vol, aucun crime... que celui de m'être « absenté ». Est-il admissible, M. le gouverneur, que moi, le condamné Chabaud, qui n'ai fait « simplement » que « m'absenter » de l'île Nou, je sois plus sévèrement puni que le condamné Languet qui cribla de coups de couteaux son co-détenu ? Que le condamné Pradelle qui ouvrit le ventre de son camarade Desmarquette ?... »

Dix fois, Chabaud protesta. Il n'avait fait « simplement » que « s'absenter », que diable ! On le laissa en cellule. Au bout de trois ans, dégoûté, il s'évada...

Cette fois, il alla plus loin. Il avait dans sa poche, on ne sait par quel sortilège, un billet de passage au nom de Mac Kensie. Coiffé d'un canotier et nanti d'une valise, il monta sur le *Ville de la Ciotat* qui le débarqua à Sydney. Joyeusement, il se mit à travailler au port. Il s'appelait Elie Robert. Sur les quais de Sydney, ce ne sont pas les relations qui manquent. Elie Robert se fit un camarade d'un certain Nicols qui était borgne et lui volait tout son argent à la passe anglaise. Elie s'en aperçut et, pour réparer ses torts, Nicols lui donna une bicyclette.

Comme par hasard, c'était une bicyclette volée. Elie Robert fut condamné à six mois de travaux forcés, ses tatouages le firent reconnaître, on le réexpédia à l'île Nou où il redevint Chabaud.

Il rentre en cellule. Il en sort l'âme pavée de bonnes intentions. Sa conduite est si parfaite qu'on envoie à Paris une demande de grâce en sa faveur.

— Voilà bien ma guigne, continue Chabaud. C'est à ce moment que je tombai sur Lespès.

Lespès était le littérateur du bagne. Il faisait, en prose, des portraits. Les modèles étaient les surveillants militaires.

« Originaire de Marseille ou de Cavaillon, écrivait-il de l'un d'eux, de marche effeminee, sans éducation, sans instruction, long, assez fort d'apparence, ce type serait passable si l'observateur pénétrant n'y voyait un front bas, des yeux fuyants, un nez pointu, la tête penchée en avant, donnant au tout ce je ne sais quoi caractéristique de la dépravation ravalée plus bas que l'abjection... »

Lespès, ainsi qu'on le voit, était un psychologue. Il fabriquait aussi de faux papiers. Il confectionna pour Chabaud une lettre de notaire timbrée d'un faux cachet dans laquelle on an-

nonçait à l'heureux bagnard qu'il avait hérité de 40.000 francs. Naïf, Chabaud produisit sa lettre et retourna en cellule. Il en sortit ulcéré et s'évada...

On le reprit. Il écrivit au gouverneur :

« Evadé de l'île Nou le 28 novembre, ce fut donc un mois et un jour que dura ma disparition du bagne. Ce temps, à quoi fut-il employé ? Ce temps fut employé comme mercenaire à travailler au centre (*sic*) de la terre, à quatorze mètres de profondeur, en chaff, par dix-huit mètres de galerie... »

Le gouverneur ne répondit pas, Chabaud supplia.

« Pour affaires absolument personnelles et questions de famille, je supplie, M. le gouverneur de m'accorder un entretien. »

Pas de réponse. Chabaud menaça :

« Si M. le gouverneur ne me fait pas appeler je traverserai la rade et me rendrai à son palais... »

Pas de réponse, Chabaud larmoya :

« Il y a de quoi désespérer de voir jamais s'améliorer ma situation... »

Alors, il sombre dans le désordre. Il joue aux cartes avec les indigènes, va boire chez les lépreux, fabrique des couteaux et des limes. Il

se bat, vole des clefs d'appartement. Il refuse sa soupe, travaille de la camelote, joue à des jeux d'argent à huit heures du soir ! Un homme à la dérive, un homme perdu !...

— Je me suis repris, conclut Chabaud. L'âge est venu. J'ai été déjà trois fois sur le point d'être libéré. Mais maintenant que vous connaissez ma vie, direz-vous que j'ai eu de la chance ?

— Et si c'était à recommencer, Chabaud ?

— Ah ! Je vous jure bien... Mais pourquoi dites-vous ça, puisque c'est impossible ? Si on savait...

— Un conseil : n'allez pas vous évader de nouveau, on vous libère dans deux mois...

Chabaud ouvrit la bouche, balbutia, sourit et proféra doucement, très doucement, un horrible juron qui exprimait sa joie...



LA FIN D'UN VIVEUR

Un matin, comme j'allais sortir, la femme de chambre javanaise attachée à ma personne passa par la porte entr'ouverte son visage couleur de mandarine et dit :

— Y en a Monsieur content parler toi...

Ce qui voulait dire que quelqu'un demandait à me voir.

— Qui est-ce ?

— Moi pas connaître...

Quand un Javanais a dit : « Moi pas connaître » il est inutile d'insister. Vous ne lui tireriez pas un mot de plus en lui appliquant la question de l'eau ou les brodequins.

Je descendis. Dans la cour de l'hôtel, baignée d'une furieuse lumière, un petit homme m'at-

tendait. Il avait une figure plate de Mongol aux pommettes parcourues de petites veines violâtres et terminée par une barbe grisonnante vulgairement appelée : bouc. Un canotier jaune à la main, il sourit en me voyant comme on ouvre la bouche chez le dentiste, et s'avança.

— Bonjour, mon cher confrère...

J'allais dire par habitude : « A qui ai-je l'honneur ?... » mais un secret instinct m'avertit tout soudain que l'honneur serait pour lui.

— Vous désirez ?

— Je me présente : Gatin, alias René d'Anjou, ex-journaliste au *Gil Blas*. J'ai connu Chincholles, Maizeroy, La Jeunesse et l'ancien boulevard...

— Vous me parlez des ancêtres... Sont-ce vos belles relations qui vous ont conseillé cette villégiature ?

— Hélas ! quelques peccadilles de jeunesse plutôt... Mes amis n'ont rien pu faire pour moi... C'est la faute du champagne et de la Maison dor...

— Vous avez connu l'ancien boulevard, mais vous avez oublié les maximes favorites de ceux qui le fréquentaient : « Il faut être riche pour

entrer au café Hardy et hardi pour entrer au café Riche », disaient vos aînés...

— J'étais hardi, mais je n'avais pas le sou...
Alors...

— Vous vous en êtes procuré...

— ...par des moyens qui déplurent à certains juges d'instruction. On m'a condamné à six mois de prison et à la relégation...

— Mais la relégation n'est en général que le couronnement — si j'ose dire — d'une assez longue carrière de mauvais sujet. Combien avez-vous eu de condamnations ?

— Six ou sept...

— Et vous êtes venu, naturellement, pour me raconter vos malheurs...

— Pas exactement. Je voulais vous soumettre le manuscrit d'un roman.

— Qui s'appelle ?

— Le « roman d'un raté »...

Nous cheminions lentement sur la route éclatante. Je regardai Gatin. Il était assez proprement vêtu et, ultime souvenir d'une élégance passée, il faisait tourner dans ses doigts une petite canne.

— Où me conduisez-vous ?

— A l'Hôpital où je suis scribe.

Nous fûmes bientôt dans un réduit blanchi à la chaux. Entre le lit, une table encombrée d'ustensiles les plus divers et une armoire, il y avait encore place pour une chaise. Gatin me la donna, m'offrit une cigarette et soupira.

— Quand j'ai su qu'il y avait à Nouméa un journaliste de Paris, j'ai tremblé d'émotion. Il y a près de quarante ans que personne ne m'a parlé de Paris. Cela a dû bien changer ; Aurélien Scholl est mort, sans doute ?

— Il y a longtemps...

— Et Grosclaude ?

— Il se porte encore assez bien...

— « L'Américain » existe toujours ?

— Non. Il a disparu.

— Les montagnes russes ?

— Je ne les ai même pas connues.

— On y rencontrait Dumas fils coiffé d'un magnifique chapeau haut de forme... Voyez-vous, cette vie de Paris, cette fête perpétuelle des boulevards, c'était trop pour une pauvre tête comme la mienne.

« J'avais quitté ma province, comme tant d'autres, pour conquérir Paris. A cette époque, une bonne plume pouvait y suffire. Quand j'eus mis à mal la bourse bien garnie que mes parents

m'avaient donnée, je me rendis devant certain hôtel de la rue Glück et, après trois minutes de réflexion, je gravis le splendide escalier du « Gil Blas ». Je fus reçu par le secrétaire de la Rédaction, l'aimable Jules Guérin et lui présentai tout de go une chronique de cent cinquante lignes intitulée « Sous le marronnier ». Guérin, après avoir lu ma prose, passa dans le cabinet du directeur, René d'Hubert, qui me fit entrer, m'indiqua quelques retouches, accepta ma copie et me présenta aux « jeunes » réunis dans la salle de rédaction.

« Il y avait là Louis Richard, Lucien Puech, Collarius et Jean Moreas. Le bon Guérin me servit de parrain et je fus immédiatement admis au Cénacle du Gil Blas. Le soir même, à la terrasse de l'« Américain », je reçus le baptême, à l'« heure verte ».

« Nous étions en plein boulangisme. On me dépêcha, un jour, chez Boulanger, rue Dumont-d'Urville. Le général me fit bon accueil. J'assistai au mariage du capitaine Driant. Je jouai mon rôle dans la comédie politique du temps. Je me lançai à corps perdu dans la vie mondaine. J'avais pris, au mois, une victoria de grande remise qui stationnait à ma porte. Je

portais de hautes cravates et, bien entendu, le monocle qui était de mise au « Gil Blas ». »

A l'évocation de ces souvenirs, la physionomie de Gatin se transforme soudain. Il redresse la tête. Ses yeux mobiles et fuyants s'éclairent d'un regard fanfaron. Il pose négligemment son pied droit sur son genou gauche et sa cigarette devient dans ses doigts, un jouet. Pourtant, il nous arrive, par un judas grillé, des odeurs d'hôpital et de prison...

— Bientôt, j'abandonnai le « Gil Blas ». Je jouai au grand seigneur. J'eus une garçonnière aux Champs-Élysées. A la réouverture de la vieille Bastille, un établissement qui avait connu le succès au temps de l'exposition, je fus présenté par de Bussy au comte de Campos et à la fleur des viveurs de ce coin de Paris. Un soir, on m'emmena au Bal du Gros Caillou, royaume de la fameuse Rouquine dont les refrains faisaient fureur :

Dans tout Paris, on la voit qui turbine...

« C'était l'époque où les princes russes visitaient Paris. La Russie était à la mode. Nicolas II venait de quitter la capitale. Je me fis appeler

Comte Oublotsky. Le comte Oublotsky avait, comme il sied, de grosses dettes et d'énormes besoins d'argent...

« Plusieurs de mes amis s'étaient déjà retirés, si j'ose dire, à Clairvaux où ils purgeaient diverses peines. Je connus des usuriers et des prêteurs. Je fis miroiter à leurs yeux des héritages dignes des plus hauts seigneurs de l'Ukraine. J'y récoltai treize mois de prison... Je connus, moi aussi, Clairvaux et ses élégants pensionnaires. Philippe d'Orléans venait précisément d'y faire un séjour, pour avoir soupé chez Durand, bien qu'expulsé du territoire français.

« A quelque temps de là, je fus appelé à Paris pour témoigner dans une affaire où le faux marquis B de K. avait trouvé moyen de m'impliquer. Je ne m'en tirai pas. Mon séjour à Clairvaux s'allongea de quelques mois encore. Alors, les plaintes affluèrent contre moi. Elles n'étaient que trop justifiées. L'année suivante, on m'embarquait pour la « Nouvelle ».

Gatin regardait maintenant le plancher. Deux larmes coulèrent le long de son nez aplati. Le comte Oublotsky s'effondrait. Il secoua la tête et donna du poing sur sa cuisse.

— Quand je me vois comme ça !...

Il pleurait silencieusement sur sa manche usée. Sans doute n'avait-il jamais tant pleuré sur lui-même, sur sa jeunesse gâchée, sur sa lamentable vieillesse. Ainsi se désespèrent tous ceux qui ont pris la vie pour un jeu et qui, comme tous les joueurs, sont finis par perdre la partie.

— De quoi vivez-vous, Gatin ?

— Ici, je suis nourri, logé, habillé. Pour le reste, je sculpte des coquillages et je les vends. Si vous voulez voir, j'ai là des petites choses très bien...

Je suis parti en emportant des coquillages et le manuscrit du roman. Huit jours après, Gatin vint me demander mon opinion.

— Vous tenez beaucoup à être publié ?

— Non.

— N'en parlons plus. Vos aventures sont peut-être curieuses, placées dans leur cadre ; mais, entre nous, la noce, les petites femmes, les dettes et les escroqueries qui peuvent s'ensuivre, c'est devenu, à Paris, très banal. On a fait mieux depuis la guerre...

SOUVENIRS DU CAMP BRUN

Je bavardais avec « Bismarck », devant un vermouth-limonade, à l'hôtel X... L'hôtel X... est le rendez-vous des libérés. A la fin de la journée, quand ils ont traîné leurs guenilles sur tous les bancs de la place des cocotiers, il leur prend envie de boire un apéritif. Il y a toujours parmi eux un camarade qui a gagné dix francs au marché, le matin. Ils boivent les dix francs tous en chœur.

Depuis mon arrivée à Nouméa on trouvait difficilement de la main-d'œuvre au marché : j'étais pour les libérés, une providence.

Il faisait chaud. « Bismark » enleva sa casquette. Une cicatrice profonde soulignée d'un trait de tatouage lui barrait le front en travers.

— Qui vous a fait cela, « Bismarck » ?

— Souvenir du camp Brun...

— Parlez-moi de ce camp-là...

— Jamais. J'en aurais trop à dire.

Et comme j'insistais.

— Tenez, allez voir Décugis, lui vous racontera. Il travaille à l'île Nou, sur la route.

Ce fut, en effet, sur une route du camp Est que je trouvai Décugis. Il maniait paresseusement une pioche et abattait certainement ses cinquante centimètres de fossé tous les jours.

Quand il sut pourquoi je venais, il posa son instrument et s'assit. Par l'échancrure de sa chemise, j'aperçus, sur son sein gauche une brochette de décorations bleuâtres. La Légion d'honneur n'y manquait pas.

— J'ai aussi, dit Décugis qui suivait mon regard, un cuirassier sur le ventre...

Je remarquai alors que sa main gauche n'avait plus que deux doigts, le pouce et l'auriculaire et que son pied droit était énorme, tuméfié, déformé.

— Ce sont là vos souvenirs du camp Brun ?

— Les deux plus beaux. J'en ai d'autres. J'ai fait cinq ans d'abattoir. Le camp Brun, c'était

le camp de l'abattoir. Les autres n'étaient rien à côté. Au camp de Païta, au camp de Coëtempoë, on vivait. Au camp Brun, on mourait.

— De quoi ?

— De tout. De faim, d'un coup de revolver ou d'un coup de pioche dans le dos.

« On travaillait à la route. En cinq ans, la route s'est allongée de deux kilomètres. C'est vous dire qu'on n'en faisait pas lourd. Et pourquoi aurions-nous travaillé ? Qui pouvait nous y forcer ? Nous étions des « incos ». Nous ne craignions rien.

— Voulez-vous piocher ! criaient les surveillants militaires...

— Pioche toi-même, qu'on leur répondait.

— Au pain sec !

« Tous les matins, sur cent forçats, il y en avait soixante au pain sec. Déjà on ne travaillait guère. A plus forte raison avec du pain sec dans le ventre. La chaleur nous desséchait. La route nous aveuglait. Nous nous couchions dans la poussière. Alors, les gourdins entraient en jeu.

— Debout ! debout ! tas de...

« Souvent, l'un de nous ne se levait que pour décocher un coup de pied dans l'estomac du

gardien. Ce n'était pas long. Un bras qui plongeait dans une ceinture : « Clac » ! et le copain s'effondrait, une balle au cœur... J'en ai vu dix, vingt...

« Un jour, un condamné de troisième catégorie — un quatrième-troisième — tombe avec trois balles dans la tête. Le gardien, naturellement, est acquitté. La semaine suivante, un courrier apportait la grâce du camarade supprimé. Son innocence venait d'être reconnue au cours de l'instruction d'une affaire d'infanticide.

— Et... les coups de pioche ?

— Autre histoire. Nous n'avions tous qu'une idée : échapper au camp Brun. Le plus sûr moyen d'y couper était de se faire jeter en cellule pour meurtre. Enquête, instruction, prévention, jugement : on avait le temps de vivre tranquille. L'administration qui nous nourrissait à peine pour la route nous engraisait volontiers pour la guillotine. Alors, comme nous travaillions enchaînés deux par deux, de deux compagnons de chaîne, c'était à celui qui tuerait l'autre.

« On ne se quittait pas de l'œil. On s'épiait. On calculait la trajectoire de chacun des coups

de pioche que donnait « l'autre ». On paraît quelquefois. Un duel à mort ; un duel sournois, plein de trahison. Souvent on entendait dans le camp un hurlement et un homme se tordait par terre : encore un hurluberlu qui n'avait pas fait attention. Il avait reçu la pioche entre les deux épaules...

Décugis prit la cigarette que je lui tendais, l'alluma et dit : « A votre santé ! »

— Il y avait encore, continua-t-il, un moyen de fuir le camp Brun. C'était de se faire envoyer à l'hôpital. On se coupait quelque chose, un doigt, une oreille. Ça n'a pas réussi longtemps. J'ai inauguré une série plus franche.

« J'en avais assez. Je dis à mon camarade de chaîne, tu vas me couper trois doigts.

— Avec quoi ? qu'il répond.

— Avec ça.

« Et je lui tendis un cercle de barrique. On le plaça sur ma main et il frappa avec une pierre. Au bout de quarante coups, mes trois doigts tombèrent.

Décugis avait dit cela tout simplement. Ce souvenir ne le troublait pas.

— Je restai trois mois à l'hôpital. On me renvoya au camp Brun. Je n'hésitai pas. J'at-

trapai une pierre énorme et vlân ! sur mon pied droit...

« Il y en avait aussi, ajouta Décugis, qui se faisaient crever les yeux...

Et le vieux bagnard me conta des choses que je ne puis rapporter ici.

— Valait-il pas mieux s'évader ? dis-je à Décugis.

— Pourquoi faire ? On était repris aussitôt. On risquait d'abord une décharge de tous les revolvers du camp. Et puis, il y avait la police indigène.

« Figurez-vous un tas de sauvages demi-nus, immenses, avec des muscles noueux et des casse-têtes au bout des bras. Ils savaient courir, connaissaient la brousse mieux que nous, nous tendaient des pièges canaques. Rares étaient ceux qui les évitaient.

« Quand un canaque ramenait un forçat, il touchait dix francs si l'évadé était repris dans le district du camp. S'il était repris dans un autre district, le policier noir touchait vingt-cinq francs. Vous pensez s'ils nous laissaient courir ! Ils nous suivaient à la trace et aussitôt que nous avions marché trois jours hors du district, ils nous pinçaient.

« Vous n'avez pas une autre cigarette ?
 Décugis fuma et dit encore : « A votre santé ! »
 — Etes-vous libéré ? demandai-je.
 — Oui. J'ai été gracié à la suite d'un exploit.
 — Vraiment !

— Voilà. Il y avait la peste à Nouméa. Les docteurs travaillaient ferme à un nouveau sérum. Quand on crut qu'il était au point, on demanda deux volontaires pour se faire piquer. On risquait le tout pour le tout : la peste ou la libération. Je me présentai avec Arbrette.

« On nous donna une chambre avec un lit et des draps. Le premier jour, le major nous dit : « Les enfants, voulez-vous du poulet pour votre déjeuner ? » Arbrette préférerait la langouste — un vieux souvenir pour lui, sans doute — le major dit en riant : « Vous aurez du poulet et de la langouste ». Il s'en allait, quand Arbrette qui était un malin, lui cria : « Et le pinard ? » — « Vous aurez du Bourgogne » répondit le major.

« Un festin du feu de Dieu ! Nous vécûmes comme ça pendant huit jours. On barvadait, on mangeait, on fumait. Le huitième jour, devant toutes les autorités, on nous piqua, puis on nous coucha gentiment. Le major venait nous

voir tous les jours : « Qu'est-ce que vous sentez ? disait-il ». On ne sentait rien.

« Mais la nuit, on se réveillait et je demandais à Arbrette : « Tu ne sens rien ? » — Non, et toi ? »

« Au bout de huit jours, on nous dit que nous étions sauvés.

« La libération ne vint que deux ans après.

« Avant de partir, dit encore Décugis, vous me donnerez bien une dernière cigarette, pour que je la fume à votre santé ? »

UNE ANCIENNE « TERREUR »

Depuis huit jours, je cherchais Augros, dit « La Pastèque ».

J'avais feuilleté, d'un bout à l'autre, le registre du camp Est. J'avais fouillé l'hôpital du Marais. J'avais visité les cachots de la prison civile et jusqu'aux cellules des condamnés à mort. J'avais interrogé tous les libérés.

— La Pastèque est libéré depuis peu, m'avait-on répondu. Mais où cache-t-il ses vieux os ?... Ça, personne ne le sait... Vous tenez beaucoup à le voir ?

J'y tenais beaucoup. La Pastèque était le doyen du bagne. Il avait dans les quatre-vingt-dix ans et comptait près de soixante ans de

travaux forcés. C'était un des derniers survivants du bagne de Toulon. Il avait porté le bonnet rouge orné d'une plaque de cuivre, la veste rouge sur laquelle s'étalait, du sein droit au sein gauche, le matricule 25.296, le pantalon jaune agrémenté de dix-huit boutons sur chaque couture, et les sabots. S'il était encore en bon état, il devait avoir des souvenirs...

Je mis Gatin sur sa piste. En peu de temps Gatin me le dénicha.

Je pris donc une voiture et m'en allai bien au de là des faubourgs de Nouméa, sur une colline qui surplombe la baie des citrons. Il y a là, au milieu d'un jardin léché une propriété de belle allure, toute blanche sous un toit rouge. On accède à la terrasse par un large escalier. On pousse une porte et l'on se trouve dans un grand vestibule au parquet ciré comme une salle de bal, silencieux comme un cloître et lumineux comme un atelier de sculpteur.

J'étais là depuis cinq minutes, quand de petits pas discrets résonnèrent dans le corridor tout proche. Quelqu'un parut.

— Bonjour, ma sœur...

— Ah ! Ah ! Voilà un étranger qui vient visiter les petites sœurs des pauvres. C'est très

bien cela. Voulez-vous voir quelqu'un ? Je suis la mère supérieure...

— Ma mère, avec votre permission, je voudrais parler à Augros.

— Il est bien vieux. Il ne marche presque plus. Je vais tout de même aller vous le chercher. Vous ne le fatiguerez pas et vous me le rendrez dans une heure. Je ne veux pas qu'il manque la prière... Entrez au parloir.

C'est ainsi que, dans le parloir des petites sœurs des pauvres de Nouméa, peuplé du recueillement des meubles polis et des images saintes, je fis la connaissance d'Augros, dit La Pastèque, la terreur de la Glacière.

L'ancienne terreur n'inquiéterait pas même un collégien. Sans doute valait-il mieux, jadis, ne pas le rencontrer de nuit du côté de la place d'Italie. Quiconque aujourd'hui le croiserait sur une route l'emmènerait gentiment à l'assistance publique.

Augros est devant moi. Il est grand, à peine voûté, mais ses jambes sont animées d'un tremblement perpétuel et ses mains, comme des mains d'aveugle, tâtonnent le vide à la hauteur de ses yeux. Il porte une curieuse casquette de

drap noir dont la visière démesurée lui descend jusqu'au nez.

Il s'assied. Sa casquette tombe. Les yeux d'Augros ne sont plus que deux petits trous roses au fond desquels palpite une prunelle trouble.

— Je suis comme ça maintenant, dit-il, d'une voix tranquille qui a conservé je ne sais quel accent gouailleux. Mais avant, j'étais un « costaud ». Y en avait pas comme moi pour tourner des nuits entières dans les bals de la Glacière. On me respectait. J'avais une bande. Je ne lui laissais faire que les petits coups. Avec mon « camarade d'affaires », je faisais le reste...

— Et en quoi consistait ce « reste » ?

— Les gros « gains ». Le plus gros, ce fut en 1872, chez un marchand de chevaux. Il y avait un agent au coin de la rue. Mon « camarade d'affaires » fait l'homme ivre. L'agent veut l'empoigner. Le camarade discute, bien doucement, sans brutalité, pour faire durer les choses. Pendant ce temps-là, je forçais le volet de la salle à manger, dans la cour. Je trouve douze mille francs dans un tiroir. Puis, en furetant, un rat de cave à la main, je découvre encore douze

mille francs sous la pendule. J'avance la main vers la liasse quand j'entends un coup de sifflet. C'était un coup de sifflet de police. Je connaissais la musique. Alors, en me dépêchant, je répands l'argent de la pendule aux quatre coins de la pièce. Les ramasser, ça m'aurait demandé trop de temps ...

« Quand je revis le camarade je lui demandai : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Il s'était passé que l'agent avait frappé le faux ivrogne. Au lieu de faire celui qui s'en moque, il avait tiré son couteau et, d'un coup, lui avait fendu son dolman. L'agent avait sifflé pour demander main forte.

« Ça, c'était du mauvais travail. Manque de sang-froid, imprudence. Je changeai de « camarade d'affaires ». Il aurait pu nous conduire au bagne, cet oiseau-là !

— Vous y êtes venu quand même.

— Comme toujours, pour une affaire de rien. Je venais de sortir de la Roquette. On m'indiqua un coup, rue Taitbout, au square d'Orléans. Un appartement vide. De mon métier, j'étais fumiste. Je monte avec mes outils. Je fais mon petit boulot et je descends. Je n'avais pas remarqué un maçon qui travaillait dans la cour. C'est lui qui a donné mon signalement. J'ai été arrêté

dans un bal de l'Avenue des Gobelins. J'ai été condamné à huit ans, parce que j'avais insulté la Cour ...

— Alors, vous êtes relégué depuis longtemps ?

La Pastèque se cabre sur sa chaise et met dramatiquement une main sur sa poitrine.

— Relégué ! Moi ! jamais de la vie. Je n'étais pas de ce petit gibier-là. On ne « relègue » pas les gens de mon quartier. Les relégués, voyez-vous, c'était la honte du bagne. Personne ne frayait avec eux. Ils étaient remisés, tout seuls, à l'îlot Brun. Relégué !...

— On m'a dit que vous n'étiez libre que depuis peu. Qu'avez-vous fait, après vos huit ans ?

— J'ai donné deux coups de couteau à Massé. Une belle fripouille ! Massé était condamné à mort tous les ans, à peu près. On le graciait, à condition qu'il fasse fonctionner la machine ...

— Quelle machine ?

— La machine à couper les têtes de cochons... Vous saisissez ? Massé était le bourreau du bagne. Je lui ai donné deux coups de couteau. Il est tombé en disant : « Maintenant, je suis sûr de te la couper à toi aussi ! » Il ne m'a pas eu. J'ai été grâcié.

« Alors, on m'envoya au camp Brun ... J'y

arrivai en même temps que Noël Pardon. Noël Pardon, il ne faut pas confondre, était le gouverneur du moment. Un bon bougre, il faut le dire, et qui portait bien son nom. J'avais déjà le sac de sable sur le dos et je tournais en rond avec les autres, tandis que les surveillants s'amusaient. Noël Pardon fit arrêter la comédie. Il prit mon sac, se le mit sur le dos et commença à tourner, tout comme un «inco». Quand il eut fini, il dit au directeur de la «Tentiaire» qui était là : «Celui qui a inventé ce tourniquet mériterait qu'on le pendre, entendez-vous ?»

La Pastèque rit, à ce souvenir, d'un petit rire satisfait.

— Quand vous avez eu terminé votre peine...

— Ma peine ? Elle n'est pas encore terminée. Elle ne sera jamais terminée. J'ai récolté à la «Nouvelle» cent quatre vingt dix ans de bagne. Cent quatre vingt dix ans ! J'ai encore à peu près cent trente ans à faire. Ma mort sera un défi à la justice humaine ...

— Et ... vous ne regrettez rien ?

Le forçat parut réfléchir et puis :

— Ici, je suis très bien, dit-il. Je n'ai même jamais été aussi bien ...

— Mais, vos crimes d'autrefois ?

— Mon malheur ... c'est d'avoir été trois fois dans une maison de correction. Comment voulez-vous après cela, que je me corrige ?...

— Vous connaissez Piétri ?

— Le mouchard du bagne...

— Et Mémin ?

La Pastèque fit une moue de dédain et dit simplement :

— Celui-là, c'est un pauvre petit malheureux...

Une cloche sonna dans le lointain des corridors.

— Il ne faut pas manquer la prière, Augros.

— Oh ! je ne la manquerai pas, bien sûr !

Il se leva. Ses jambes se remirent à trembler. Il n'avancait pas. Il allait tomber.

Alors, je passai mon bras sous le sien et, doucement, je conduisis jusqu'à son banc de la chapelle, cette pauvre vieille canaille...

INTELLIGENCES AVEC L'ENNEMI

Vers la fin de l'année 1919, les Calédoniens qui avaient quitté leur île lointaine pour aller se battre en France, comme de bons Français qu'ils étaient, défilèrent dans les rues de Nouméa sous des arcs de triomphe et des portiques de feuillages. La foule enthousiaste les acclamait en leur jetant des fleurs. On s'embrassait, on pleurait, comme sur les Boulevards au lendemain de l'armistice. C'était, pour toute la Calédonie, un jour de gloire et de joie.

Seuls, une dizaine de combattants manquaient au défilé. Débarqués sur des civières, ils avaient pris le chemin de l'hôpital où ils allaient continuer à soigner leurs blessures. Ils devaient y trouver un singulier compagnon.

Un gros homme barbu, aux yeux pétillants d'une stupide malice, à la lèvre humide et gouailleuse, au ventre éternellement secoué de rires importuns, jouissait, dans un lit confortable, d'une béatitude plus ou moins usurpée.

Il accueillit les blessés avec des ricanements et des sarcasmes. Comme nul n'y prêtait attention, il continua.

— Voilà ces messieurs qui s'en sont allés naïvement en France pour se faire casser la figure. Faut-il qu'ils en aient une dose ! Et pour qui, je vous le demande. Et pourquoi, ils n'en savent rien !

Les blessés se regardèrent et se dirent tout bonnement : « Quel est ce fou ? »

— A-t-on idée, continua le fou, de parcourir vingt mille kilomètres pour aller tout simplement risquer sa peau quand on est si bien chez soi !

— Complètement fou, se dirent les blessés.

Au bout de quelques jours, l'homme qui n'arrêtait pas de discourir sur le mode ironique qui lui était habituel, eut une parole un peu plus malheureuse que les autres.

— Vous, pauvres soldats français, commençait-il...

— Ah ! ça, dit son voisin de lit qui avait encore quelques éclats d'obus dans les jambes, qu'est-ce que tu es donc, toi, le gros père ?

— Je ne suis pas un de ces jobards...

— Eh ! bien, moi, s'écria un autre blessé, du fond de la salle, j'en ai assez. Si tu ne te tais pas, tu auras affaire à ma béquille.

— Aller en France pour y gagner une béquille ! ricana le hideux bavard en se tapant sur la cuisse...

Cette fois, il n'en dit pas plus. Un blessé l'avait saisi par la barbe et le tirait hors de son lit. Un autre lui tâtaït les côtes avec sa canne. Un troisième le bourrait de coups de poing. Au bruit de la lutte, l'infirmier accourut.

— Ne le tuez pas ! Du calme ! Du calme ! Que va dire le major ?

Quand il fut mis au courant de l'affaire et qu'on eut envoyé promener le vilain Monsieur qui en était la cause, le major dit aux blessés :

— Si vous l'aviez tué, mes amis, vous n'auriez pas fait une très mauvaise action...

Depuis ce temps là, Rénier, condamné à la déportation pour espionnage et intelligences avec l'ennemi, en Espagne, se tient coi et surveille son langage...

Je suis allé voir Rénier à l'île Nou. Il y jouit d'une liberté relative. Depuis la correction qu'on lui infligea, il a fait couper sa barbe. Tous les huit jours, on lui donne un laisser-passer et, coiffé d'un casque immaculé, une canne à la main, il va se promener à Nouméa.

— A qui ai-je l'honneur ? m'a dit Rénier. Je lui expliquai qui j'étais.

— S'occuperait-on de moi à Paris, par hasard ?

— A peine... Il paraît que vous n'avez laissé de souvenirs que parmi les survivants du « Bonnet-Rouge » !

— Calomnie ! Monsieur, calomnie ! Je n'ai vu Almercyda que deux fois...

— C'était trop sans doute...

Le ventre de Rénier s'anima de légers soubresauts et sa gorge égrena un rire gras-souillet.

— On vous a trompé, Monsieur, comme on a trompé les juges du Conseil de Guerre...

— ... Car vous êtes, naturellement, blanc comme neige ?

— Vous parlez comme tous les Français. Mais je ne suis pas Français, moi, Monsieur. Tout au plus Anglo-saxon...

— Cette nationalité originale est spécifiée sur vos papiers ?

Rénier, cette fois, se tient le ventre à deux mains.

— Vous dites des naïvetés, hé ! hé ! des naïvetés. Je suis d'origine politique française mais ethniquement...

— Ah ! oui, ethniquement... Et pourquoi donc étiez-vous sur le carnet B ?

Rénier pouffa de rire, souffla, crachota, bafouilla. Je quittai cet homme jovial. Le lendemain, il m'envoyait dix-huit pages de sa prose...

Depuis quatorze ans qu'il est à l'île Nou, Rénier a écrit, à peu près, la matière de dix volumes. Sa plume n'arrête pas de courir sur de longues feuilles de papier écolier. Il proteste, menace, implore. Il écrit à tout le monde et partout, à des avocats, à des psychiatres, au roi d'Espagne — quand il y en avait un — au roi d'Angleterre, au Commonwealth australien. Il discute, ergote, cite des articles du Code, des principes de droit international. A bout d'arguments il cherche à se faire passer pour fou :

« Je déclare, écrit-il, qu'il est exact que je

ressens violemment la fracture du crâne dont j'ai été victime il y a vingt-trois ans... »

Il a des élégances de style qui seraient impertinentes si elles n'étaient ridicules à force d'être déplacées. Ecrivant au gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, il termine carrément sa lettre par ces mots : « Je profite de cette occasion pour saluer respectueusement en la personne de votre Excellence, le représentant de son Excellence le chef de l'Etat et du pouvoir exécutif français ».

Il cultive le genre grandiloquent, a du penchant pour les titres officiels et les nobles qualités. En France, il se fait appeler marquis d'Auvillars. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir sur son casier judiciaire, douze condamnations dont une à cinq ans de travaux publics.

Condamné en Calédonie pour menaces d'assassinat, il se pourvoit en appel et trouve ainsi le moyen d'aller faire à Saïgon un petit voyage qui coûte au gouvernement 25.000 francs. Comme, à Sydney, on refuse de le laisser débarquer, il rédige une protestation pour la presse australienne. Il y déclare qu'on attente à sa liberté « sous la souveraineté privée de S. M. le roi d'Angleterre, régnant sous le titre de Duc

de Normandie dans les Iles de la Manche, dites Anglo-normandes... »

Cette dernière phrase contient une subtilité dont il joue sans cesse pour le repos de sa conscience : « Je suis Normand, donc je suis Anglais. Donc... »

Rénier a des idées tout à fait scientifiques sur les races et les nationalités. Il écrit : « ... Le 8 juin, l'agent Manuêlo Sylvestre, d'origine politique espagnole et sémito-latine ethnique... »

Quand son imagination fléchit, il revient à sa marotte : « J'ai été arrêté au Cap Cerbère étant porteur d'un passeport diplomatique délivré par l'ambassade de France à Madrid. Mon arrestation constitue donc une violation du Droit international. Je proteste auprès de l'agent fiscal général de Madrid... »

Pourquoi proteste-t-il ? Parce qu'il se prétend innocent du fait d'intelligences avec l'ennemi pour lequel il a été condamné. En réalité, ancien barman à la journée, interprète sans brevets, publiciste marron, Rénier était, au moment de la guerre, courrier pour l'agence de voyages Paris-Berlin. Il habitait Cologne, Bruxelles ou Paris. En 1914, il est refoulé en Espagne,

passé au Portugal, est expulsé de nouveau et s'établit à Madrid.

Il n'a aucune intelligence avec l'ennemi, mais... s'abouche avec un Allemand nommé Lebsfeld et écrit pour lui des articles tendant à empêcher l'Espagne d'entrer dans le conflit. Lebsfeld ne lui payant pas sa prose, il s'adresse au prince von Ratibor, ambassadeur d'Allemagne à Madrid. Von Ratibor l'envoie promener. Alors, comme il sait que Lebsfeld, ingénieur-chimiste, invente en laboratoire des gaz toxiques pour la guerre, il le dénonce à un agent du Foreign Office moyennant 5.000 pesetas...

Il fréquente les milieux louches qui vivent sans cesse autour des ambassades, dans l'espoir d'une mission mal payée. Il quête quelques pesetas à tous les dispensateurs des fonds de la caisse noire. Il offre ses services à tous les pavillons. Un publiciste allemand, de Carlowitz, l'emploie à des besognes mal définies, puis un agent de Walter Rathenau lui offre la direction d'un journal... C'est alors qu'il fait explicitement des offres de service à l'ambassade d'Allemagne dans une lettre qui est saisie. On conseille amicalement à Rénier de filer en Suisse. Il part et en gare de Cerbère, est cueilli

par des Messieurs corrects qui l'envoient à la Santé.

Pendant la guerre, cela valait douze balles. Rénier n'a été jugé qu'en 1919...

Comme nous passions, un soir, le gardien du camp Est et moi, devant la maison de Rénier, mon compagnon s'avança jusqu'à la terrasse où l'ancien courrier pour agences de voyage écrivait, comme toujours.

— Dites donc, Rénier, je vous préviens honnêtement. Si vous continuez à tenir à tout venant des propos antifrançais, quand vous allez à Nouméa, il vous arrivera malheur, mon garçon. Rappelez-vous l'hôpital !... »

Rénier rentra chez lui et ferma la porte.

LES ÉVADÉS DES ILES BELEP

Chabaud — toujours Chabaud — m'accrocha au passage.

— Monsieur le journaliste !

— Merci, Chabaud, merci. J'ai maintenant assez de coquillages pour en distribuer à tous mes amis...

— Ce n'est pas cela !... J'ai une belle évasion à vous raconter.

— Vous l'avez inventée cette nuit ?

— Oh ! Monsieur le journaliste. Cette fois j'ai des documents.

Je pénétrai chez Chabaud. D'une vieille ceinture, il sortit un portefeuille en cuir boucané. Du portefeuille, il sortit un sachet en peau de niaouli et du sachet trois feuillets sales.

— Une lettre du Canaque. Le Canaque est mort, il y a vingt ans. C'était mon ami. Avant de mourir, il m'a donné ça, dans la salle des morts de l'hôpital du Marais : le récit de son évasion à l'île Bélep...

Et voici ce que racontait le Canaque...

« On en parla longtemps en Nouvelle-Calédonie. Ce fut une histoire atroce. Pendant dix-neuf mois, six condamnés luttèrent contre la mort sur un flot perdu du Pacifique. On ne les sauva que pour les plonger de nouveau dans les oubliettes du bagne. Pourtant, ils avaient souffert. Le châtiment qu'ils avaient voulu fuir s'était fait, pour les poursuivre, démon. Un démon pire que ceux des vieux âges. Il soufflait des tempêtes et des malheurs. Il avait pour lui la mer, les vents et le soleil. Les hommes n'ont pas inventé de pires tortures.

« Baptiste, Pascal, Christophe, Landry, Joseph et moi, le Canaque, nous nous étions retrouvés un soir, aux environs de Koumac. Nous étions six évadés.

— D'où viens-tu ?

— Du camp Sleath.

— Et toi ?

— Du camp Sheler.

« D'autres venaient du camp de Païta, un seul, du camp Brun. Il avait un œil crevé. Il s'était enfui, avant qu'on lui creve l'autre.

« A Koumac, nous étions sauvés. On nous donnerait du travail à la mine, jusqu'au jour où quelque contremaître, lassé de nous payer, nous dénoncerait à la « Tentiaire » pour faire des économies...

« Nous avions une idée. Au bout de six mois, il nous manquait quinze livres pour acheter un bateau. Les libérés firent une quête. Les quinze livres tombèrent. Le bateau fut acheté avec une voile, des bidons pour l'eau douce, des rames et du biscuit.

« Le 9 août — le 9 août, si nous avions su, nous nous serions fait déchirer par les requins et les loches — nous prîmes la mer. Les libérés, sur la plage, nous saluèrent de « vivats » sincères. Quand nous fûmes décostés, des mines et des coups de dynamite partirent de terre en notre honneur.

« Le vent soufflait grand frais. Nous crûmes que c'était aussi en notre honneur. Nous allions vers l'Australie où des convicts nous accueilleraient.

« Nous avions emporté du rhum, du rhum

blanc de la Martinique. Quand les montagnes de la chaîne centrale disparurent dans la fumée des récifs, nous fêtâmes le départ à grandes lampées de rhum. Trois jours après, nous dépassâmes les Bélep dont le profil biscornu et les plages désertes furent des sujets de plaisanteries.

— Tu nous vois là-dessus !

— J'aime mieux l'île Nou, Tournevire et Massé.

« Tournevire était un gardien carnassier. Massé, c'était le bourreau...

« Pourtant, le quatrième jour, le démon se mit à souffler du vent en tornades furieuses. L'embarcation se cabrait. La voile fut arrachée et, au bout de six heures de lutte, nous lâsâmes les avirons dans les vagues.

« Les récifs de Bélep se rapprochaient de seconde en seconde. Derrière eux, la mer faisait comme une muraille d'eau verte. La barque hésitait, filait comme une flèche, virait de bord : un bouchon.

« Seize heures après, nous n'avions plus qu'un espoir : les récifs. La quille racla les premiers coraux. La barque sauta et rebondit. Baptiste était descendu dans la cale pour ne

pas voir. La coque vola en éclats comme sous un coup de bélier. Baptiste passa par le trou. Nous ne le revîmes plus...

« Nous étions sur les récifs avec de l'eau jusqu'au ventre. La carcasse trouée de la barque gémissait à chaque coup de lame. Les vivres avaient disparu.

« A trois milles de là, il y avait un îlot. Nous partîmes. Les coraux déchiraient nos chaussures. Les vagues nous renversaient sur le fond hérissé de cailloux et de coquillages tranchants. Nous trébuchions dans les roches pour éviter de marcher sur les bénétières béants qui se referment sur vos pieds comme des pièges à loup. Au bout d'une longue journée, nous touchâmes une plage de sable gris. L'île était minuscule. Des pêcheurs de biches de mer y avaient construit une sorte de gourbi que le vent emportait par morceaux. Nous trouvâmes aussi deux caisses à eau percées et deux marmites fendues. Comme il y avait au fond du gourbi un peu de charbon, Pascal raccommoda les marmites avec un ciment fait de charbon et de graisse de goéland.

« Quand nous fûmes capables de marcher — nos pieds étaient couverts de plaies et les plaies

de corail ça ne se guérit pas vite — nous explorâmes l'île. La joie au cœur, nous découvrîmes un long sapin qui était venu là, on ne savait comment. Nous savions qu'en fouillant le sable nous allions y trouver des cercles de barriques. Dans toutes les îles du monde, sur les plages les plus désertes, le sable renferme des restes de barriques cerclées de métal. Nous en trouvâmes. On se mit à creuser une pirogue dans le sapin avec les morceaux de fer.

« Il nous fallait une voile. Un épais nuage de goélands tournoyait sans cesse autour de l'île. Les oiseaux se posaient partout. On n'avait qu'à étendre la main pour les prendre. On en prit tant qu'on put. Il y en eut bientôt cinq cents. Cinq cents peaux de goélands cousues avec du fil d'écorce de bourao nous firent une voile sauvage et magique !

« Une pirogue et une voile, ça a toujours été, pour un bagnard, la liberté. Quand nous eûmes gréé la pirogue, nous devînmes d'autres hommes. Mais nous n'étions toujours, hélas ! que des hommes... La pirogue ne tenait pas la mer. Il fallut en fabriquer une deuxième que nous attachâmes à l'autre avec du bourao. Et nous attendîmes que la pluie voulût bien remplir

nos marmites. Nous ne pouvions nous embarquer sans eau. Il y avait vingt-deux jours qu'il n'avait pas plu...

« Un jour, la mer nous ramena le corps de Baptiste. Nous lui fîmes une belle tombe et nous priâmes dessus pendant fort longtemps... Le lendemain, il se mit à pleuvoir. Landry affirma que c'était grâce à nos prières, et pourtant Landry ne croyait à rien...

« Nous avions de la viande de tortue séchée et de la tortue fraîche, des œufs de mouettes et des noix de coco. Nous avions de l'eau. On partit le 11 janvier, la mer nous poussa sur une île où il y avait encore un gourbi. Dans la terre du gourbi, nous trouvâmes des morceaux de verre épais. Le soleil aidant, nous réussîmes à faire flamber du bois sec. Nous dansâmes autour du feu comme de simples canaques : il y avait six mois que nous ne mangions que des tortues, des goélands et des œufs crus...

« Avec six caisses à eau, nous fîmes une maison. Avec d'autres caisses nous recouvrîmes la pirogue d'une doublure de tôle. Puis nous reprîmes la mer avec six cents litres d'eau.

« Nous n'avions plus d'espoir. Nous voyions avec effroi s'éloigner les îlots. Qu'allions-nous

devenir, en pleine mer ? Quand le dernier flot fut dépassé, Joseph et Christophe voulurent revenir. Nous n'eûmes pas la force de leur résister. Nous revînmes à notre premier flot après avoir, sur la pirogue, fabriqué une seconde voile avec quatre cents peaux de goélants... Nous mourions de faim. Nous fûmes contraints d'ouvrir les goélants pour prendre le poisson qu'ils avaient mangé...

« Nous restâmes cinquante-deux jours sans eau, buvant... ce qu'un homme qui n'a pas d'eau peut boire. Joseph mourut. Nous trempions des linges dans la mer et les appliquions sur nos lèvres rongées de salpêtre... Puis, nous bûmes le sang des tortues.

« Nous n'avions pas eu le courage d'enterrer Joseph. Nous allâmes prier sur son cadavre. Deux jours après la pluie tombait et Landry déclara que, toute sa vie, il croirait en Dieu.

« Nous étions quatre squelettes, habillés de peaux de goélants. Nos yeux, nos lèvres, notre visage étaient brûlés comme par un acide. La viande crue nous avait donné d'horribles maladies de peau. Nous nous laissions mourir...

« Le 4 janvier, un cotre allant aux Chesterfield nous découvrit. Le bague nous reprit. Le

capitaine du cotre avait recueilli nos voiles en peau de goéland. Il paraît qu'elles sont à Sydney, dans un musée...

« Voilà notre histoire...

« Bagnards du monde entier, priez pour Baptiste et Joseph. Et ne vous évadez jamais...»

PROPOS ET SOUVENIRS DU BAGNE

Cette fois après avoir dépassé la pointe des hauts-fourneaux, mon timonier canaque a mis la barre « à gauche toute » et nous filons vers le Nord — vers la presqu'île Ducos.

Comme l'île des Pins, à soixante-quinze milles de Nouméa, au sud, la presqu'île Ducos était le séjour des déportés. Séjour ensoleillé, riant, paisible — à la longue, sinistre. Le soleil n'est rien sans la liberté, ou plutôt si : il est une torture de plus.

La presqu'île Ducos à l'air d'un dromadaire qui se serait accroupi pour prendre un bain. La tête disparaît à moitié sous l'eau au bout d'un long cou, la bosse émerge, ronde et majestueuse. De loin, on distingue des bâtiments collés à

la montagne à la manière des moules sur un rocher. De près, la presqu'île a l'aspect désolé d'un pays perdu, oublié, interdit. Personne ne vient se promener par ici. L'idée seule en serait sévèrement jugée et ferait douter de votre bon sens. Le bout de la Nouvelle-Calédonie, ce n'est pas l'île Paaba, en haut ou l'île Ouen, en bas. C'est la presqu'île Ducos.

C'est là que vivent les lépreux...

Je n'allais pas voir les lépreux. J'en avais vu assez. En Calédonie, il faut bien le dire, il y en a un peu partout. Les tribus canaques en sont peuplées... J'allais voir la maison qu'Henri Rochefort habita et qui fut ensuite le refuge de l'adjutant Châtelain.

Une petite maison bien modeste et qui ne se doute pas qu'elle a joué un rôle dans l'histoire politique de la République troisième.

Mon guide, un vieux Calédonien qui avait vu Rochefort promener dans les rues de Nouméa certains jours, son chapeau à larges bords et sa superbe, reconstitua pour moi la presqu'île des déportés.

— Vous voyez les quatre versants de Ducos. Les déportés en occupaient trois. L'autre était le fief de l'administration et du surveillant mi-

litaire. On avait complètement débroussé la montagne pour que la vue des veilleurs ne fût point gênée. A mi-côte, un chemin de ronde permettait d'embrasser en un quart d'heure, les quatre horizons. Il était garni de guérites et de fanaux et au-dessus de chaque groupe de déportés, il y avait une caserne.

« Les bagnards de l'île Nou étaient, certes, plus libres... Cela n'empêcha pas Rochefort de s'évader.

— Comment s'y prit-il ?

— Quelques déportés étaient autorisés à habiter la grande terre. Nouméa était alors un centre d'intrigues et de machinations politiques. Deux déportés, Jourde et Bastien, recevaient chaque jour des nouvelles des déportés de Ducos. Ils étaient employés chez des commerçants qui les renseignaient.

« Aidés de Ballière, Rousset et Paris, ils combinèrent l'évasion. Un bateau anglais, le *P. C. E.* était en rade. Un nommé Wallestein, un Allemand, alla voir le capitaine. Remarquez bien qu'alors, il n'était nullement question de Rochefort. Je ne sais pas si l'histoire a enregistré ce fait : Rochefort ne s'est évadé que par hasard.

« Donc Wallestein dit au capitaine anglais :

« Nous voulons nous évader. Prenez-nous à bord ». Le capitaine se fit donner les noms des cinq conspirateurs. Il les examina et : « Il faut, dit-il, que je me couvre vis-à-vis de mon pays. Vos noms ne seraient pas pour moi une excuse. S'il y avait parmi vous un personnage important, un adversaire sérieux de votre gouvernement... »

« Rochefort fut alors présenté. Il accepta. Le 19 mars 1874, par une nuit obscure, Bastien et ses deux compagnons allèrent chercher leurs trois complices à Ducos dans un canot appartenant à leur patron. Le lendemain, le *P. C. E.* prenait la mer... L'évasion de Rochefort, l'évadé par persuasion, ne fut connue que quarante-huit heures après... »

* * *

Pour ne pas en perdre l'habitude, je rôdais un matin, par l'île Nou... Comme il faisait chaud, j'allai prendre l'apéritif chez Potel.

— Connaissez-vous, me dit l'ancien surveillant militaire, le cas de Cheikou Cissé ?

— Je l'ai vu au camp Est. Il a l'air d'un bon nègre. Que lui est-il arrivé ?

— C'est un bon nègre, il est vrai. Mais il n'a pas eu de chance et s'il n'est pas aujourd'hui libéré, c'est la faute du député Marty...

« Cheikou Cissé est né en 1892 à Sorobougou, cercle de Kandiagara, dans le Haut-Sénégal. Il avait été tirailleur et bon soldat. Pendant la guerre, il se laissa monter la tête par des agents des Soviets. On lui persuada de se révolter. Le bon nègre se révolta après avoir soulevé la petite garnison d'un poste. Il fut condamné à Dakar. Il avait aussi volé dix-neuf fusils appartenant à l'Etat... Le Conseil de guerre fut impitoyable.

« Malheureusement, le Conseil de guerre se trompa. Cheikou Cissé fut condamné par application de l'article 91, paragraphe 1 du Code pénal. Or, cette disposition pénale prévoit la peine de mort et la peine de mort ne peut être prononcée en matière politique... C'est d'un autre article du Code et d'un autre paragraphe que fut tirée la condamnation appliquée dans le jugement. On aurait dû prononcer contre Cheikou Cissé la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée. Et on n'en a rien fait...

« Cheikou Cissé était à l'île du Diable en Guyane, lorsqu'on s'aperçut de l'erreur du Conseil.

— Il n'y a pas de doute, dit quelqu'un, il faut fusiller Cheikou...

— Mais on ne l'a pas condamné à mort !

— L'article 91, paragraphe 1 du Code est formel !

— Il vaut mieux demander au parquet militaire de réformer la décision entachée de fausse application de la loi...

— Pardon ! le jugement a acquis l'autorité de la chose jugée et doit recevoir son entière exécution. S'il peut être modifié, ce n'est que par une mesure gracieuse en faveur du condamné...

— Il faut gracier Cheikou Cissé !

On envoya le nègre à l'île Nou. Il avait passé sept ans à l'île du Diable. On allait le gracier. C'est alors que Marty intervint...

« Un beau jour, arrive à Nouméa un paquet à l'adresse de Cheikou. On l'ouvre. Toute une série de brochures de propagande communiste s'en échappe. Il y avait aussi un mot signé : Marty, député.

« Cheikou devait mettre les brochures en circulation parmi les condamnés, puis les répandre parmi les immigrants javanais et annamites.

« On fut stupéfait.

— Impossible maintenant, se dit-on, de gracier Cheikou Cissé !

« On envoya pourtant des demandes de recours en grâce, en 1927, 1928, 1929 et 1931. Toutes revinrent avec la mention « refusée » signée : illisible.

« Illisible ne voulait rien savoir...

« Cheikou Cissé est toujours là. Le jugement qui l'a condamné est toujours nul. Et le député Marty est content... »

J'aurais voulu poser une question à Potel. Mais cela m'embarrassait. C'était à propos du camp Brun et des atrocités qu'y avaient commises — c'était prouvé — quelques surveillants militaires...

— Potel... avez-vous été au camp Brun ?

— Non.

— Il s'y passait des choses terribles !... ..

— Vous voulez parler de mes collègues ? Il en est que je n'excuse pas. Mais écoutez. Je vais répondre à l'indignation que je sens en vous par une simple statistique :

« Depuis 1885, beaucoup de surveillants sont morts dans ce pays. En voici quelques-uns :

« Lavergne, assassiné à la vacherie de l'île Nou. Georges, tué d'un coup de pioche. Ra-

doux meurt à la suite d'un coup de couteau entre les deux épaules. Lafaurie et Perraud sont assassinés à l'île Nou. Vannoni, un gendarme, est tué d'un coup de couteau. Naud est assassiné à Pam, Blaise à Thio. Médus meurt d'un coup de tiers-point. Chandonet est tué à Ouega. Havet est blessé grièvement à Koué.

« J'ajouterai qu'en 1888 la femme d'un surveillant est assassinée à Ouatchoué et que Marquelet, un terreur de Paris, assassina en 1889 deux membres de la famille Le Gall près de Ouacco...

« Voulez-vous un commentaire ?

— Merci, les faits me suffisent.

— Le bague, voyez-vous, commença cependant Potel...

PETITE HISTOIRE DE LA COLONISATION PÉNALE

Or, vers 1863, le bruit étant parvenu aux oreilles de l'Empereur que la Nouvelle-Calédonie dont l'amiral Febvrier Despointes avait pris possession dix ans plus tôt était une île enchantresse, au climat doux, émollient et sain, celui qui avait déjà rêvé d'éteindre le paupérisme dans le monde civilisé eut une nouvelle idée de génie : il allait se servir de cette île innocente qui barbotait en paix dans les mers lointaines pour régénérer les criminels !

Incontinent, un décret fut pris qui désignait la Nouvelle-Calédonie comme lieu de transportation et d'amendement des condamnés. Il n'était pas question de bagne. Il ne s'agissait pas de construire des prisons. La philanthropie

la plus élevée allait présider à l'installation de quelques égarés sur un territoire colonial choisi et le climat, la belle nature et la bienveillance des chefs aidant, on allait en refaire d'honnêtes gens.

C'était noble, généreux et nouveau. Cela allait donner lieu à de curieux spectacles et à quelques morceaux d'éloquence dignes de figurer dans les plus joyeuses anthologies.

Quand le premier contingent de transportés débarqua de « l'Iphigénie » en 1884, le gouverneur Guillain entouré de ses gardes et de ses chefs de service se rendit sur le quai. Le cœur gonflé d'espoir, il contempla les forçats, hagards, dépenaillés, abrutis par quatre mois de mer à fond de cale, et il leur parla en ces termes :

« Ouvriers de la transportation !

« Vous êtes envoyés en Nouvelle-Calédonie pour participer aux travaux importants à exécuter dans cette colonie. Je vous y attendais impatiemment, comme des auxiliaires dévoués de cette œuvre et vous ne trompez pas, je l'espère, la confiance que j'ai mise en vous. »

Plus d'un parmi les chenapans éberlués qui écoutèrent le gouverneur Guillain, dut murmurer à part soi dans le langage des bar-

rières : « Mince, alors ! voilà un type qui fait bien les choses ! » Le gouverneur Guillain fit encore mieux.

Un mois plus tard, il réunissait les « ouvriers de la transportation » et s'expliqua :

« Si je vous ai ainsi nommés, dit-il, ce n'est point de ma part un caprice d'esprit, une simple forme de langage : ce nom a, en effet, un sens pratique que je voudrais rendre toujours présent à votre pensée. Si, d'une part, il rappelle votre provenance et les devoirs qu'elle vous impose, de l'autre, il vous ouvre l'avenir avec toutes les espérances. »

Et l'on entreprit naturellement la construction d'une route.

Mais en 1881 sur un effectif de sept mille forçats « installés » en Nouvelle-Calédonie, trois cents seulement travaillent à la route. Les autres sont dans les locaux disciplinaires. Quelques-uns se chauffent le ventre au soleil dans des concessions qu'ils ne cultivent pas. A la grande désillusion de tous, les « ouvriers de la transportation » faisaient la grève des bras croisés !

Sans doute n'avait-on pas su s'y prendre. A Paris, on ne désespérait pas. Si l'on soup-

çonna le vice quelque part, ce ne fut pas le moins du monde dans l'esprit du bagnard mais dans l'application de la méthode. Et l'on envoya en Nouvelle-Calédonie l'amiral Pallu de la Barrière.

Comme son prédécesseur Guillain, il réunit les forçats pour les haranguer, mais sa harangue s'élevait à des hauteurs inconnues jusque-là dans la littérature pénitentiaire.

« Que ceux, prononça l'Amiral, qui aspirent à obtenir des avancements de classe, une nourriture plus abondante, l'autorisation d'aller travailler chez les colons, des concessions de terre et des demandes en grâce cherchent à se faire inscrire sur les listes des travaux de route auxquels je donne la première place pour l'expiation et l'acheminement à une vie que se chercheraient d'honnêtes paysans de France...

« Pour donner à ces exhortations, à ces promesses, une consécration solennelle, je prends une mesure de grande clémence. Je lève les punitions que j'ai eu le droit d'infliger en dehors de l'action de la justice. J'ouvre les portes des cellules.

L'Amiral fit comme il avait dit. Mais les bagnards n'avaient compris qu'une chose dans

ses paroles : ils avaient là un moyen sûr de recouvrer un semblant de liberté. Les listes des travaux de routes se couvrirent de noms. Des chalands chargés de joyeux compagnons s'échelonnèrent entre l'île Nou et les chantiers de la grande terre. Le bagne fut déserté. Une animation extraordinaire régnait partout. Les surveillants des camps établis le long du tracé de la fameuse route furent débordés d'un seul coup. Quelque temps après, la colonie était mise au pillage. Des bandes armées de gourdins et de couteaux fabriqués avec des cercles de barriques terrorisaient les habitants de la brousse, tuaient le bétail, dévastaient les basses-cours, volaient les écus et buvaient le vin. Les forçats avaient dédaigné la pelle et la pioche qu'on leur offrait. Revivifiés par le grand air et le soleil, ils avaient retrouvé leur ancienne destination...

Pallu de la Barrière réfléchit. Si ces gens là, se dit-il, s'attaquent aux fermes et mangent les poulets, c'est qu'ils ont l'amour secret des champs et de la culture. Leurs exploits ? — pure jalousie de leur part. Pour les apaiser, il suffit de flatter leurs penchants. La terre les attire. Je leur donnerai des terres. Les

forçats seront désormais des cultivateurs.

De la terre, il y en avait en Calédonie et de la bonne. Pour les bagnards, la bonne ne suffisait pas : on choisit la meilleure. Les vallées les plus fertiles, les contreforts les mieux exposés furent découpés en parcelles de quelques hectares. Puis on dit aux futurs paysans qui manifestaient quelque impatience à l'idée de vivre en hommes libres : « On s'occupe de vous. Attendez. » Qu'attendait-on ?

La Pénitencière entendait agir de manière à ne point décevoir ses pensionnaires. Elle connaissait les difficultés des premiers colons libres. Elle les avait vus camper dans la brousse vierge, batailler avec la forêt, dépenser leur dernier centime avant d'avoir récolté un sac de maïs ou un kilo de café. Elle s'était consciencieusement nourrie de cette expérience et avait conclu : « J'épargnerai à mes « protégés » ces épreuves trop rudes. Les colons libres, mon Dieu, les ont subies... librement. C'était leur affaire. Quant aux bagnards... nous avons des devoirs envers eux. »

Avant de cultiver, il faut couper la brousse.

On débroussa méticuleusement les terrains réservés aux « paysans de la transportation ».

Pour cultiver, il faut des outils. On leur donna des outils. En attendant la récolte, il faut vivre. On donna aux forçats-villageois cent cinquante francs et trente mois de vivres. Pour qu'ils soient convenables on leur donna des vêtements. Ils étaient tenus de construire une maison. Mais on la leur paya d'avance trois cents francs.

A Bouraïl, à la Foa, à Poëmbout, à Fonvary, à la Tendéa, à Diahot des villages sortirent de terre. Dans les vallées de la Néra, de Boghen, de Téné, de Nessadiou, de Némara, les concessionnaires gonflaient leur poitrine de grand air pur et se grisaient de lumière. Vêtus de toile blanche, coiffés du grand chapeau des planteurs, ils avaient vraiment l'air d'être venus là pour leur plaisir. Ils construisirent des maisons pour dormir plus confortablement. Puis la plupart d'entre eux se mirent à compter sur leurs doigts le nombre d'années qu'il leur restait à tirer au bagne. Beaucoup d'entre eux s'aperçurent qu'ils étaient libérables avant que leurs trente mois de vivres ne soient épuisés. Ils mirent soigneusement dans un coin leurs outils et comme ils avaient un vieux fusil, ils s'en allèrent à petits pas dans la brousse chasser le

cerf ou la roussette pour améliorer leur ordinaire.

Quelques années plus tard, il y avait dans la Nouvelle-Calédonie six mille libérés qui ne savaient plus quoi faire de leurs dix doigts, qui se promenaient du Nord au Sud, s'embauchant à droite, maraudant à gauche, sans ressources, repoussés de partout, avec, dans la tête, des idées pas toujours très belles...

Cette lie mouvante, la Calédonie la charria longtemps à contre-cœur. Cela lui donnait des nausées et il y avait de quoi. Mais le climat du pays purifie tout : elle s'est volatilisée lentement dans l'air léger...

Et les forçats-paysans ?

Je suis allé voir ce qu'il en reste dans la vallée tragique de la Nessadiou.

LA VALLÉE DE LA NESSADIOU

Bourail est le point d'aboutissement théorique du chemin de fer qui part de Nouméa. On dit : le chemin de fer Nouméa-Bourail. Mais la ligne Nouméa-Bourail va jusqu'à Païta. De Nouméa à Bourail il y a cent cinquante kilomètres. Il n'y en a que vingt-sept de Nouméa à Païta. Et vingt mille bagnards se sont tourné les pouces en Nouvelle-Calédonie pendant cinquante ans...

Bourail n'en est pas moins un village agréable. Les maisons de bois sont alignées de chaque côté d'une large route. Il y a des ruisseaux, une rivière, des plaines basses peuplées de bétail qui rappellent les pâturages du bocage normand.

Bourail a un passé chargé. C'était par excel-

lence un centre de colonisation pénale. Il n'en reste rien que les vieux murs délabrés d'un bain en miniature et des souvenirs que chacun s'efforce — sagement — d'oublier.

Là, nous sommes loin de Nouméa et de ses élégances. C'est la brousse. Toutes les vallées environnantes sont peuplées de colons. Mieux vaudrait dire : de paysans. Les colons de Calédonie ne sont pas des colons et la Calédonie n'est pas une colonie. Plus tard, je dirai pourquoi.

Quand il y a bal à Bourail, les gens des vallées viennent danser. L'homme arrive à cheval avec la femme en croupe. L'homme a des bottes de « stokman » et la femme est pieds nus. Derrière la selle, elle a suspendu un paquet où il y a des bas, ses souliers, et sa robe de cérémonie. Le soir de la fête, elle paraît dans tous ses atours. Quand c'est fini, le cheval remporte vers la brousse l'homme, la femme et sa toilette amarrée au portemanteau.

Bourail, au temps de la Pénitencière, avait, parmi les bagnards, la réputation d'un lieu divin. C'était là, en effet, que les concessionnaires en cours de peine — les « paysans de la transportation » — pouvaient se marier...

Une ferme sans femme n'est pas une ferme. Quand on eut donné des terres au bagnards, il y en eut parmi eux qui réclamèrent une compagnie. On fit venir de France quelques centaines de filles perdues. On vida Saint-Lazare et les maisons de correction. Les futures fiancées s'installèrent dans une sorte de couvent dirigé par des sœurs de Saint-Joseph de Cluny qui portaient un revolver à la ceinture à côté de leur chapelet...

Un bagnard voulait-il une femme ? Il se présentait au couvent, disait : « Je veux celle-là ». Celle-là disait : « Ça va », et le bagnard s'en allait. Deux fois par semaine, il venait faire, sous l'œil des sœurs surveillantes, sa cour. Au bout de deux mois, on célébrait la noce. Le bagnard emmenait sa femme sur sa concession. Il arrivait que le lendemain elle n'y était déjà plus...

Tout ce qui reste du Bourail de ce temps-là se tient dans la vallée de la Nessadiou.

Aussi, le lendemain de mon arrivée, je dis au chauffeur :

— Demain, nous partons à 6 heures pour Nessadiou.

Le chauffeur, sans se fâcher, répondit :
« Non » !

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demandai-je.

— Ecoutez, répondit-il, la route — si c'en est une ! — qui va à Nessadiou est tout au plus bonne pour les charrettes à bœufs. Prenez-en une...

— C'est sérieux ?

— Ma voiture a, sur bien des voitures calédoniennes, un avantage : elle marche. Je tiens à conserver, pour quelques temps encore, ma petite supériorité...

Le lendemain, je m'informais.

— Il y a un nommé Jean, me dit-on, qui a une vieille bagnole. Elle ira encore bien jusqu'à Nessadiou. Prenez-la...

Je la pris. Je pris aussi un joli petit chemin bordé de lantanas multicolores. A un carrefour, le joli petit chemin rejoignait une ligne de chemin de fer qui desservait une mine de chrome. Je roulai donc sur les rails et me trouvai nez à nez avec un train. Je n'eus que le temps de foncer dans les lantanas...

La route s'offrit à moi. Les charrettes à bœufs en avaient fait quelque chose de tout à fait bien. La pluie se mit à tomber. Enfin des nuées de moustiques noirs vinrent joyeusement à ma rencontre.

Je roulais dans des marécages. La nature prit un visage lugubre. La pluie voilait de gris les pentes de la montagne dont les sommets couronnés de nuages sombres avaient l'air de fumer comme des volcans. Les moustiques me piquaient les mains, les chevilles, le visage. Ils tourbillonnaient sous la calotte de mon casque.

La vallée s'étrangla puis s'élargit. Je passai des rivières qui grossissaient à vue d'œil. Tout était ruisselant. Une mélancolie poignante s'élevait des marécages avec des vapeurs qui sentaient la terre délayée, l'eau pourrie. Sur les mamelons, la brousse était dense, enchevêtrée, orgueilleuse et puissante.

Nessadiou, c'est le maquis calédonien. Ce maquis a eu ses bandits. Il en a peut-être encore. C'est là que se réfugia Djeloul après ses massacres. Il avait une carabine et un couteau. Les métis arabes à qui la Pénitenciaire, dans sa clémence, avait donné le droit de cultiver des haricots et du maïs le protégeaient. On lui donnait à manger. On lui donnait des cartouches. On le cachait au besoin. Les gendarmes battirent le pays, en vain. Djeloul tint bon pendant des années. Un jour, on le trouva dans le maquis avec un coup de fusil dans le dos. Les

métis arabes sont susceptibles et ne pardonnent pas...

Bouquet tint le maquis de Nessadiou pendant des mois. C'était un évadé de profession. Il avait juré qu'on ne le prendrait pas. On le prit tout de même. Il est à la prison civile de Nouméa, presque fou...

J'avais toujours dans la vallée du malheur. Pas une trace de culture. Pas une âme et toujours les moustiques. Il fallait avoir tué père et mère pour venir habiter là. C'était peut-être le cas pour certains habitants d'autrefois...

Enfin, une maison ! La voiture arrêtée, les moustiques redoublent de fureur. Je me noue un mouchoir jusqu'aux yeux comme un lithan targui. Une femme paraît.

— Je suis l'institutrice, dit-elle.

— Il y a donc une école ?

— La voilà.

L'école était vide.

— Et les élèves ?

— Il en vient... quelquefois.

— Que faites-vous de votre temps ?

— Je pleure... La pluie, la solitude, les moustiques... Il y a deux ans que je suis ici. Je sens que je ne pourrai pas résister un été

de plus. L'été, par trente degrés de chaleur, pour fuir la horde des moustiques il n'y a qu'un moyen : allumer du feu et se mettre devant...

— Vos écoliers sont-ils studieux ?

— Je n'ai même pas le temps de leur apprendre à lire. Je passe tout mon temps à leur expliquer pourquoi il ne faut pas voler, pourquoi il ne faut pas se battre, pourquoi il ne faut pas... Je veux parler des mœurs... Ma leçon finie, si je m'éloigne, je retrouve mon poulailler pillé, ma porte fracturée, mon argent... Mon argent, je ne le retrouve pas...

« Ici, c'est le pays du vice et de la rapine. Du crime aussi, parfois... Il n'y a rien à faire. Allez voir comment vit tout ce monde-là, vous comprendrez...

A trois cents mètres de l'école, il y avait une ferme. Dans la cour, le fermier, un concessionnaire en cours de peine, me regarda venir d'un œil mauvais.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je me promène...

— On ne se promène pas sur les propriétés d'autrui. Allez-vous-en...

Sous une espèce de hangar, étaient assis trois vieillards immobiles. Ils avaient des barbes

sales et tout en eux respirait une paresse et une indifférence totales. Je connaissais ces airs-là : trois libérés. Peut-être même trois évadés...

Au bruit de notre « conversation », deux femmes sortirent d'un réduit et apportèrent avec elles une odeur de viande crue qu'on triture et qu'on hache. Elles étaient vêtues de courtes robes maculées. Leurs jambes nues étaient couvertes de cicatrices.

— Vous avez des enfants ? demandai-je.

— Si vous venez de la part de l'institutrice, vous perdez votre temps. Du reste, on s'arrangera pour qu'elle f... le camp d'ici...

Je repris la route. Je passai devant d'autres concessions. Les maisons rappelaient — en pire — la « zone », une des plus sinistres plaies de Paris... Les enfants grouillaient dans la boue avec les porcs. Devant un des taudis qui insultaient à la verdure des montagnes, à la majesté triste de cette vallée qui fut autrefois féconde, un jeune homme musait, le nez au vent.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Rien...

— Et tes parents ?

— Ils ne font rien...

— Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas... peut-être... quinze ans...

— Tu sais lire ?

— Non.

— Et l'école ?

Le garçon haussa les épaules en souriant de coin. Il avait de beaux yeux, des cheveux bouclés et des pieds énormes, épais, des pieds qui n'avaient jamais su ce que c'était qu'une chaussure.

— On peut entrer chez toi ?

Dans la baraque, il n'y avait que des planches et des vieux sacs. Planches et vieux sacs figuraient suivant les cas, un grabat, une armoire ou une chaise.

— Combien êtes-vous d'enfants ?

— Six...

Six enfants, le père et la mère là-dedans...

J'ai vu à Nessadiou, d'autres taudis, d'autres enfants, d'autres parents, Tous se ressemblaient.

A quelque temps de là, on me dit, à Nouméa :
« Il y a eu un crime à la Dumbéa. On a tué une vieille femme dans d'horribles circonstances. Les assassins sont deux métis arabes de dix-neuf ans... »

Je dis, à tout hasard :

— Ils venaient probablement de la Nessadiou ?

— Tout juste, me répondit-on.

— On a donné repris-je, des femmes aux bagnards paysans. A la rigueur, les bagnards peuvent avoir le droit de posséder une femme. Croyez-vous qu'ils aient celui d'élever des enfants ?

— Comment voulez-vous les empêcher d'en avoir ?

— Je ne leur conteste pas le droit d'en avoir, mais celui de les élever...

« Je vous le dis, le bagne ne sera pas mort tout à fait, en Calédonie, tant qu'il y aura des enfants à Nessadiou...

EN NOUVELLE-CALÉDONIE

LA NOUVELLE CALÉDONIE
DANS LE BAGNE

Les Calédoniens veulent à tout prix que le bagne soit mort. Je dirai donc : le bagne est mort. Ce n'est pas une gentillesse que je fais aux Calédoniens. C'est presque le fait d'une conviction.

Puisque le bagne est mort, il faut en profiter pour l'enterrer. C'est là précisément, que les choses deviennent incommodes. Les Français qui, au point de vue colonial, ignorent l'histoire autant que la géographie ont mis depuis longtemps leur science incertaine en vignettes et en formules. Comme elles représentent pour eux des vérités immuables, ils les admettent sans examen, sans discussion. Elles leur tiennent lieu d'expérience et font partie de leur compréhension du monde.

Ainsi les Français disent-ils volontiers : « Il est parti faire fortune aux colonies » parce que, dans leur jugeotte, le désagrément de s'expatrier comporte une compensation naturelle et indispensable : la fortune. Ils disent encore : « Il a vécu aux colonies, chez les sauvages » parce que, pour eux, à partir du moment où l'on a traversé la Méditerranée ou franchi le canal de Panama, on ne rencontre plus, sur sa route, que des sauvages. C'est dans le même esprit que les Français continuent à dire et continueront à dire longtemps : « La Nouvelle-Calédonie, c'est le bagne »...

Même ceux qui sont ou devraient être instruit des choses coloniales tombent dans ces erreurs-là.

Peu de temps avant mon départ de Nouméa, quelqu'un m'a tendu, avec indignation, un prospectus qui venait de France. C'était un dépliant, tiré sans doute à des millions d'exemplaires, dans le but d'encourager les gens à visiter l'exposition coloniale. On y voyait une carte du monde habitée par de petits personnages symboliques. Chaque colonie, française ou étrangère, était le fief d'un minuscule indigène de bonne mine, d'allure élégante et distin-

guée : un Bambara, un Ethiopien, un Annamite, un Papou, un fakir. Et, les deux pieds bien d'aplomb sur l'image de la Nouvelle-Calédonie, le boulet traînant négligemment dans la mer, un bagnard fluet, coiffé d'un grand chapeau de paille, portait fièrement sur l'épaule la pioche de l'infamie...

Pour les Calédoniens, il y avait de quoi envoyer une protestation soignée au ministère des Colonies. Mettez-vous à leur place...

— Quand je vais en France, me disait un vieux Calédonien, j'évite de dire que je viens de Nouméa. Si l'on m'oblige à des précisions, je déclare que je viens des Nouvelles-Hébrides pour ne point voir l'œil de mon interlocuteur devenir soupçonneux et sa mine inquiète.

C'est exactement comme si l'on vous prenait pour un repris de justice parce que vous habitez rue de la Roquette.

Il y a des morts qu'il faut qu'on tue, le bagne de la Nouvelle-Calédonie est un de ces morts-là. Les Anglais qui savent coloniser et sont des gens positifs ne reprocheront jamais à un Australien d'être né au pays des convicts.

Nessadiou, mis à part — et Nessadiou peut changer si l'en veut — le bagne, en Calédonie

n'a pas laissé de traces. Dans ce pays, on dort portes et fenêtres ouvertes. Faites en autant à Paris et vous vous en repentirez. La police calédonienne est pacifique. A Nouméa, il y a quelques agents qui sont de braves gens. Le commissaire est une espèce de rentier aimable et sans malices. Dans chaque district de la brousse, il y a un gendarme qui est syndic des affaires indigènes, commissaire de police, juge d'instruction, huissier et greffier de paix. Il cultive des légumes, va à la pêche et soigne des poulets. J'en ai trouvé un, à Koné, qui faisait du boudin. Il n'avait, de sa vie de gendarme, jamais vu autant de sang... Je vous ai bien parlé, plus haut, du crime de la Dumbéa. C'est par hasard. Il y a, en Calédonie, un crime tous les dix ans. J'ai eu le tort de débarquer à Nouméa la dixième année, justement.

Il y a longtemps que les Calédoniens réclamaient l'abolition du bagne. De leur part, c'était à la fois du désintéressement et de la révolte. Je m'en vais vous expliquer cela.

Nouméa est une ville de pacotille construite sur un tracé de capitale. Il saute aux yeux qu'on l'a rêvée grande et moderne. Il est flagrant qu'on l'a faite petite et sordide. Tout

en trébuchant dans les trous et les ornières des trottoirs, je me suis bien souvent demandé pourquoi.

Nouméa respire la nonchalance et l'abandon.

Même sous la pluie, les gens ont l'air de flâner. Si l'on jette un coup d'œil entre les portes ouvertes et le paravent de toile qui les masque, on découvre une activité lente, bon enfant, et souvent d'agréables sourires qui n'indiquent nulle tension d'esprit.

Nouméa, les pieds dans l'eau et le dos appuyé à la montagne semble s'être assise un beau jour pour se reposer et avoir tout bonnement oublié de se relever... Depuis ce temps, elle rêve en regardant la mer et se soucie fort peu des fins grandioses qu'on avait préméditées pour elle. Aujourd'hui, heureusement, d'autres s'en soucient à sa place.

Nouméa est l'image de la Calédonie tout entière. Dans la brousse, on ne fait guère d'efforts puisqu'on peut manger sans efforts. Il y a du cerf dans la montagne, du poisson dans la mer, des langoustes sur les récifs et des oranges dans les orangers. Il y a des millions d'hectares cultivables qu'on ne cultive pas. On ne sait même pas au juste combien on a de têtes de

bétail car le bétail vit et se reproduit en liberté dans la plaine.

Quelle est la raison profonde de cette insouciance ? Est-ce le climat ? Est-ce le tempérament plus ou moins créole des habitants ?

— Non, Monsieur, m'a dit un homme fort lucide, une espèce d'original qui employait ses loisirs à penser. Tout cela, c'est la faute de la Pénitencière.

— Mais... elle n'existe plus !

— Elle n'a que trop existé. La Pénitencière, voyez-vous, ce n'était pas une administration mais un régime. Les directeurs qui se succédèrent à la tête de cette puissance, ne formaient pas une continuité mais une dynastie. C'était une dynastie de monarques absolus, je dirai même de tyrans. C'est elle qui a véritablement administré le pays pendant cinquante ans.

C'est vrai. Toute l'activité de la Nouvelle-Calédonie n'a eu, durant une longue période, qu'un seul but : le bagne. Il résumait à la fois la question sociale, la question économique, la question agraire. La majorité de la population d'alors ? — Les bagnards. L'écoulement certain de tous les produits du pays ? Le bagne. L'essentiel de la production agricole ? — Pois,

haricots, maïs dont le bagne avait besoin. La vie de la Nouvelle-Calédonie était ainsi fixée sans évolution possible. Nouméa, la seule ville, avait une source de richesse particulière et bien à elle : les fonctionnaires du bagne qui étaient légion.

Les Calédoniens vivaient du bagne. Ils étaient sûrs du lendemain. Ils s'endormirent... Dans l'intérieur du pays, les colons libres, étouffés par la colonisation pénale qui les encerclait de toutes parts, les empêchait de s'étendre et de progresser, renoncèrent à l'effort, s'en tinrent à leurs bœufs, à leur café, à leur jardin. Le pays stagnait.

Cette stagnation devint une habitude, puis un état d'esprit, puis la nature même des Calédoniens.

La malheureuse réputation de leur pays les inquiétait pourtant. Quelques-uns d'entre eux entrevoyaient que le pays valait mieux que l'idée vague et péjorative qu'on s'en faisait, qu'il était digne d'une meilleure destinée. Ils demandèrent la suppression du bagne. Au bout de quelque temps, on la leur accorda. Le bagne mourut.

Le pays apparut alors brutalement dans sa

nudité, dans son abandon. L'organisation de la Pénitencière démantibulée, tout s'effondrait. Le commerce se rétrécit, s'atrophia. La brousse poussa sur les concessions pénales désertées. Les colons libres avaient perdu l'habitude de l'initiative et de l'effort. On s'aperçut que l'agriculture manquait de bras, que l'écoulement des produits ne se faisait plus, que, réduite à sa plus simple expression, la Calédonie était trop grande pour le nombre de ses habitants.

L'étonnement qui s'ensuivit fit place à de la crainte. Les ressources financières du pays s'avéraient insuffisantes. On n'osa pas bouger, on n'osa rien changer de peur d'aggraver encore la situation.

On avait demandé la suppression du bague pour favoriser l'essor du pays et l'on reculait devant les responsabilités à encourir. Les Calédoniens avaient payé de leur bien-être tranquille la suppression d'une tyrannie stérile qu'ils se sentaient incapables de remplacer par une véritable organisation économique et une prospérité enlevée à la force du poignet.

Voilà où en était la Calédonie, il y a quelques années encore. Il fallait secouer cette torpeur.

L'aiguillon est venu de la Métropole et du

dernier représentant du pouvoir central à Nouméa. On veut faire de la Nouvelle-Calédonie quelque chose. On peut y arriver. Les Calédoniens, par nature, résistent de leur mieux. L'ordre des faits du monde veut qu'ils se soumettent ou qu'ils succombent. Tous les peuples de l'Europe et de l'Asie ont les yeux tournés vers le Pacifique.

Craignons qu'on nous dise un jour : « Vous possédez la plus grande île du pacifique austral. Qu'en avez-vous fait ? »

LES CALÉDONIENS ET LA FRANCE

A Nouméa, les grands événements sont rares. On en compte un, chaque année, qui est immuable parce qu'il est une tradition et qui rallie tous les enthousiasmes, parce qu'il est une fête : c'est le bal du quatorze juillet, au Gouvernement. Ce jour-là, le Gouverneur invite la moitié de la ville à venir piétiner dans ses salons. La moitié de la ville emplit le grand palais de bois qui représente la France lointaine, perdue au milieu du plus beau parc de toute la Calédonie. Les femmes sont vêtues des robes dont les modèles ont débarqué, avec les journaux de mode, du dernier bateau et les hommes sortent toutes leurs décorations.

J'en avisai plusieurs qui portaient la croix de guerre.

— Vous en étiez donc aussi ? demandai-je à l'un d'eux.

— J'en étais. Il m'a fallu de la constance et de la ténacité pour en être. On ne voulait pas de nous. C'est une belle histoire.

— Racontez.

Nous nous assîmes dans un coin du parc.

— En Calédonie, commença mon compagnon, vous ne trouverez pas un homme qui ne soit patriote. C'est une chose suffisamment connue que l'éloignement grandit l'amour du pays aussi bien que l'amour tout court. Quand les Calédoniens apprirent que l'Allemagne attaquait, ce fut, chez nous, une levée en masse.

« Notre masse est modeste. Il y a cinq mille cinq cents citoyens dans le pays, parmi lesquels un bon millier était mobilisable. Le commandement fut débordé.

« — Je n'ai pas de bateaux, disait le grand chef. Il faut attendre.

« On attendit. Les bateaux arrivèrent. Ils étaient bondés de troupes australiennes. On attendit encore.

« Comme le commandement n'avait rien à

faire, il se mit à examiner les papiers des mobilisés. Il découvrit naturellement parmi nous, un certain nombre de Calédoniens d'origine étrangère. Il y avait des noms anglais, italiens, espagnols. Il pointa les noms et fit venir les hommes.

« — Vous êtes Espagnol !

« — Non. J'ai fait mon service à Nouméa.

« — Vous êtes Espagnol. Restez où vous êtes.

« A un autre :

« — Vous êtes Anglais !

« — Non. J'ai opté pour la France.

« — Vous êtes Anglais. Attendez que l'Angleterre vous mobilise.

« Il nous parut étrange qu'en un pareil moment, on eût le souci de raffiner sur des nationalités acquises et de refuser des soldats. Il est vrai qu'après la guerre, plusieurs des « refusés » eurent à fournir des explications sur leur attitude. C'est à peine si l'on voulut bien ne pas les assimiler aux déserteurs...

« Enfin, on embarqua le contingent calédonien. Nous étions affectés au X^e Régiment d'infanterie de Lyon.

« Tandis que nous naviguions, il se passait des choses terribles au X^e Régiment de Lyon. Un

drame naissait dans le bureau du colonel et prenait corps à mesure que nous approchions des côtes françaises.

« Le colonel après avoir lu l'avis qui lui annonçait l'arrivée du contingent de la Nouvelle-Calédonie, donna un violent coup de poing sur sa table et lança aux échos stupéfaits de son bureau, habitués au ton du commandement qui ne servait jusque-là qu'à des commandements de bon ton, un formidable : « Tonnerre de Brest ! »

« Puis, il murmura d'un air sombre : « On m'envoie des bagnards ! »

« — Mon colonel, dit doucement le capitaine, il est impossible qu'on nous envoie des bagnards. Il existe pour eux des régiments spéciaux. On ne peut faire à une unité qui se respecte, une pareille injure...

« — C'est vrai, répondit le colonel. Mais si ce ne sont pas des bagnards, alors, nierez-vous que ce soient des nègres ! Des Calédoniens, voyons, ça n'a jamais eu la peau blanche, jamais !

« — Evidemment, dit le capitaine, des Calédoniens, ce sont des nègres.

« — Et quels nègres ! surenchérit le colonel.

Des nègres du Pacifique ! Ils doivent en être encore au dernier stade de la sauvagerie. Ça va être affreux ! Ils vont tout piller, tout mettre à sac. Et les femmes ! Je songe aux femmes, avant tout. Quelle responsabilité, capitaine !

« Il s'interrompit un instant et :

« — La valeur morale de mon régiment, déclara-t-il d'une voix tragique, va se trouver diminuée à tel point que je ne sais si l'on peut encore en parler...

« On décida de nous faire cantonner hors de la ville, dans le petit village de Z. Le fourrier qui prépara les cantonnements, se crut obligé, en conscience, de prévenir les habitants.

« — Joli cadeau que vous fait le commandement ! Des Papous ou des Zoulous, je ne me rappelle plus. Ils ont des plumes dans le nez et dévorent les petits enfants...

« — Est-ce Dieu possible ! s'écrièrent les mères de famille, tremblantes. Qu'avons-nous fait pour cela !

« Le village, deux jours plus tard, était en état de siège. Les hommes y travaillaient des barres pour condamner les portes. On reléguait les jeunes filles dans les pièces les plus reculées des maisons. On faisait des provisions d'eau

pour n'être pas obligé d'aller à la fontaine. Les plus intrépides et les plus décidés fourbissaient des fusils de chasse. On enferma l'argent et les souvenirs de famille.

« Quand nous fûmes signalés à Marseille, quelqu'un qui avait lu le journal courut, de maison en maison en criant : « Voilà les peaux-rouges qui arrivent ! »

« A Lyon, l'état-major nous reçut, en tenue de campagne.

« — Mais... mais... d'où venez-vous ? s'écria le colonel.

« — Mon colonel, nous venons tout droit de Nouvelle-Calédonie...

« — Et vous n'êtes pas noirs ? C'est une plaisanterie... Voyons, voyons...

« Il en prit quelques-uns à part :

« — Où êtes-vous né ?

« — A Pouëmbout.

« — Vos parents ?

« — A Orléans, mon colonel.

« Un grand mystère colonial naquit dans l'esprit du chef.

« — La France, dit-il, est un pays extraordinaire...

« Le village de Z. nous reçut, toutes portes

barricadées. Les routes étaient vides. Un vent d'effroi et de réprobation soufflait sur nos têtes. Derrière les rideaux des fenêtres, timidement levés, des yeux agrandis d'épouvante, puis d'étonnement, regardaient défilier le contingent du Pacifique, aussi pacifique certainement, que son nom l'indiquait...

« Mais dès le lendemain, les ménagères lavaient, comme de coutume, les trois marches de leur perron. Puis les jeunes filles osèrent sourire aux Calédoniens, qui fumaient tranquillement à la porte des granges. Et bientôt les vieux les appelèrent familièrement :

« — Allons, poilu, viens boire un coup !

On s'expliqua.

« — Alors, comme ça, vous êtes Français ?

« — Tout comme vous !

« — Ce que c'est tout de même ! Et vous avez dû mettre au moins quinze jours pour venir !

« — Cinquante, la mère...

« — Cinquante ! Malheur ! Et qu'est-ce que vous avez donc été faire si loin ?...

« Dès lors, le petit village de Z. fut pour nous un paradis. Je suis sûr qu'il n'a pas encore oublié les Calédoniens... »

Le village de Z. était bien excusable. Je sais plus d'un Français de France qui, après avoir lu cette histoire demeurera rêveur et comprendra soudain tout un monde inconnu.

Ce seront sans doute les mêmes Français qui écrivirent un jour sur l'enveloppe d'une lettre :

« Monsieur Y., Nouméa (Guyane) ».

Ou encore :

« Monsieur X., Nouvelle-Calédonie. Aux bons soins du Consul de France... »

Mais non ! Il n'y a pas de Consul de France en Nouvelle-Calédonie, parce que la Nouvelle-Calédonie c'est la France. C'est la France au même titre que l'Algérie du Nord, que Saïgon et que Dakar, mais une France plus vieille, moins coloniale.

C'est la province française d'il y a cinquante ans, confite dans les traditions, animée d'un esprit de clocher, comme celui qu'on aime à trouver dans nos petites villes.

La Nouvelle-Calédonie, c'est un département français dans le Pacifique.

UNE PROVINCE FRANÇAISE DANS LE PACIFIQUE

Deux jours après avoir quitté Marseille, le voyageur peut, s'il y met un peu de bonne volonté, s'imaginer qu'il ne s'éloigne pas dans l'espace mais dans le temps et qu'à chaque tour d'hélice, il plonge dans le passé des siècles.

En traversant le détroit de Messine, on ne manque pas de lui indiquer du doigt un petit rocher cylindrique et paisible que nul ne songerait à remarquer et on lui dit : « C'est Scylla... » A ce moment, il n'est pas un voyageur ayant eu, dans des temps très anciens, une vague idée des programmes de l'enseignement secondaire qui ne s'écrie immédiatement : « Et Charybde ? » On lui répond que Charybde, qui n'était qu'un tourbillon d'eau quelque part dans le détroit, a disparu et l'ancien élève de seconde en est déçu à jamais.

Bientôt, on frôle les sables des déserts égyptiens. On navigue sur les flots qui, jadis, s'ouvrirent comme une porte à glissières pour laisser passer Moïse et ses gens. Puis, il y a toujours à bord un missionnaire pour vous indiquer la direction du Mont Sinaï.

On se sent pénétré des fastes de l'histoire sainte et l'on arrive aux Indes et à Ceylan où, pour couronner l'ensemble de vos impressions merveilleuses, on vous montre Kandi et son lac qui furent, dit-on, le fameux paradis terrestre dont on parle.

Dix-huit jours après, brutalement, vous entrez dans des brumes nordiques. Vous pensez : « Nous voilà revenus à Dunkerque ! » Ce n'est que Melbourne. Mais il y a tant et tant de cheminées au-dessus de Melbourne qu'on ne voit plus le bleu du ciel. De Melbourne, on passe dans un petit coin d'Amérique qu'on a construit là pour montrer au monde que les Australiens savent s'inspirer des bons exemples et que les bons exemples ne se trouvent pas en Angleterre : c'est Sydney.

Quatre ou six jours plus tard, vous êtes en France de nouveau. Vous êtes dans les Vosges ou dans le Jura. La ville française que vous habi-

tez a un nom quelque peu bizarre : elle s'appelle Nouméa. Mais, si vous levez les yeux vers les sommets verdoyants des montagnes, si vous savez goûter la tiédeur légère d'un soleil méridional, si vous entendez parler autour de vous les gens :

— Je vous assure, Monsieur le Conseiller général, qu'il y a le plus grand intérêt...

... Vous ne doutez pas un seul instant que vous êtes bien en France, dans une petite ville que vous ne connaissiez pas encore, qui ressemble à Narbonne, à Castellane ou à Draguignan et qu'on vous a trompé sur la longueur de la circonférence terrestre.

Bien sûr, vous avez remarqué quelques canaques majestueux qui font des effets de torse sur les quais de débarquement. Mais ils viennent des Iles Loyalty, de Lifou ou de Maré et il y a aussi des nègres à Montparnasse.

En vain parcourez-vous les rues à la recherche d'une impression coloniale. Les maisons de Nouméa sont en bois ou en tôle, mais au bout de huit jours, on ne le remarque plus. Nouméa, du reste, s'enrichit de solides monuments en pierre. La cathédrale projette sur la ville l'ombre de ses deux tours carrées. L'hôpital massif obstrue tout un pan d'horizon.

L'atmosphère du pays est ancienne et provinciale. Le mouvement des rues est campagnard plutôt que citadin. Il comporte une lenteur faite du souci de voir en passant, de commenter si l'on rencontre quelqu'un et d'être remarquée si l'on a une robe neuve. L'industrie de la mode, ici, ne chôme pas ; les femmes de Nouméa ont un parti pris d'élégance fort disproportionné avec le cadre où elles évoluent — ce qui est un trait provincial de plus...

Quiconque viendrait en Nouvelle-Calédonie pour rêver sous les cocotiers, vêtu d'une culotte courte et d'une chemise ouverte jusqu'à la ceinture ; pour mener une existence pleine de laisser-aller, vide de préjugés et faite de cette indépendance supérieure que certains Européens aiment à trouver sous les tropiques se tromperait lourdement. Ce n'est pas la mode en Calédonie, même dans ce qu'on y appelle la brousse et qui n'est en réalité que la campagne.

A Nouméa, par trente degrés de chaleur, on est tenu de mettre une cravate, parce qu'il faut être correct tout comme à Paris. Le nouveau débarqué qui passe sur la place des cocotiers est véritablement disséqué par le regard en scalpel des promeneurs, tout comme à Catillon-sur-

Soulque, sous les tilleuls du Mail. Et l'on salue très bas Monsieur le Maire, ce qui, du reste, n'est que pure politesse et respect de l'autorité.

Les jeunes filles vous disent :

— Je prépare mon bachot.

Tout en servant le thé, les maîtresses de maison, vêtues de mousselines, vous demandent :

— Avez-vous entendu la dernière plaidoirie de Maître X. aux Assises? Quel talent! Quelle allure!

Et plus bas, avec un sourire complice :

— Savez-vous qu'il fait la cour à ma fille?...

Et les hommes qui fument dans une pièce à côté, comme en France il y a vingt-cinq ans, déclarent :

« Mon cher, le gouverneur à raison : cet emprunt est nécessaire au pays. Que diable ! Il n'y a pas de politique là-dedans ! C'est le mot : intérêt pris au pied de la lettre... »

Pendant mon séjour à Nouméa, il y a eu le bal du Gouverneur, le bal de la Mairie, la fête du Conseil Général, celle de la société de gymnastique et bien d'autres encore.

Au bal, on danse vertueusement le quadrille des lanciers et des messieurs paraissent dignement dans les habits à queue de sifflet avec une paire de gants blancs glacés dépassant de l'ha-

tus du gilet, tout comme au temps de M. Thiers ou du général Boulanger.

Loin de moi l'intention de les en blâmer. Mes remarques, ô Calédoniens, sont plus attendries que moqueuses. A vingt-deux mille kilomètres de son pays, on n'est point fâché, je vous l'assure, de retrouver les mœurs, les idées, les coutumes qui caractérisaient si franchement nos provinces d'autrefois. La proximité de l'Australie m'avait fait craindre, pour la Nouvelle-Calédonie, une emprise victorieuse des peuples neufs. Eh ! bien, non. Les Calédoniens s'attachent fermement à un passé qui leur est cher. Car ce passé-là représente souvent le dernier visage de France qu'ils aient vu de leurs yeux — avant de s'expatrier pour toujours...

Les souvenirs des vieux Calédoniens se sont cristallisés une fois pour toutes à l'heure où ils ont franchi — voilà combien d'années ! — la passerelle du bateau. Ils vous parlent des fiacres de Paris, du Président Grévy, de l'exposition de 1875.

L'un d'eux m'a dit avec une lueur dans les yeux :

— Le bal du Moulin Rouge existe-t-il toujours ? La Goulue...

— Elle vient de mourir...

— Figurez-vous...

Et le vieux Calédonien se pencha vers mon oreille et m'en raconta « une bien bonne » du temps de ses jeunes années...

Les Calédoniens ont conservé jusqu'à certain sentimentalisme aboli, une sorte de penchant pour ce qui est poétique et tendre dans le cadre de la nature. Les promenades de l'anse Valà, au soir tombant, en font foi. Les jeunes gens vont voir couler le soleil derrière le phare Amédée, tandis que les vagues mordent la plage de leurs minces lèvres écumeuses.

Et l'on vous dit : « Prenez garde. Il y a un dicton Calédonien...

— Lequel ?

— « Nul ne quitte la Nouvelle-Calédonie sans que quelqu'un aille pleurer pour lui au rocher à la voile d'où l'on voit les bateaux franchir la passe des récifs et s'évanouir à l'horizon... »

Quand j'ai quitté Nouméa, j'ai, du pont du bateau, regardé, à la jumelle, du côté du rocher à la voile.

Il n'y avait personne...

PAYSANS CALÉDONIENS

Depuis qu'un jour bleuâtre a baigné la plaine comme une eau transparente d'où les sommets voisins émergent lentement, nous parcourons la brousse qui déferle au fond des vallées, s'agrippe aux flancs des mamelons, ceinture les marais et tapisse de son désordre têtue jusqu'aux pentes de l'horizon.

Six hommes bottés jusqu'au milieu des cuisses d'un cuir farouche et râpé, coiffés de larges feutres froissés et serrant dans leur poing les spires d'un long fouet, m'accompagnent.

Ils montent de petits chevaux jaunes avec une désinvolture qui révolterait plus d'un maître de manège. Buste en arrière, jambes allongées sur les étriers chaussés à fond, ils se laissent

balancer au pas de leur monture en lorgnant vaguement la grande steppe verte.

Deux immenses cornes en forme de lyre pointent soudain au-dessus des lantanas.

— Au taureau !

Les six hommes s'enlèvent comme des flèches en un demi-cercle ramassé et disparaissent dans la pétarade des sabots et les cris hachés du claquement des fouets...

Ce sont les « stockmen », les cow-boys de la Nouvelle-Calédonie qui font le recensement de leur bétail. Quinze cents bêtes lâchées sur deux mille hectares. Il s'agit de les découvrir, de les poursuivre et de les pousser en troupeau vers un vaste enclos où elles seront comptées, marquées, castrées, s'il y a lieu, « travaillées », adoucies. Puis, on les relâchera dans leurs domaines... Huit jours de travail si le bétail ne se montre pas trop rébarbatif. Huit fois douze heures sans décrocher de la selle, des galopades à tombeau ouvert, droit devant soi, sans souci des arbres, des branches basses, des rivières ni des ravins. Il y aura peut-être des pieds foulés, des genoux écrasés, des clavicules brisées. On mangera sur le pouce, la jambe droite repliée sur le pommeau de la selle pour se reposer un peu. Le

soleil aura le temps de cuire les peaux et les figuiers de barbarie de déchirer les bottes... On est « stockman » ou on ne l'est pas...

J'ai arrêté ma petite jument — une jument qui me terrifie un peu et s'envole vers les pires obstacles aussitôt que je me penche sur l'encolure en élevant les coudes — au sommet d'une colline. La plaine ondoie sous mes yeux. Très loin, les cavaliers ne sont plus que des points noirs poursuivant des points plus clairs qui s'agglomèrent en troupe et se laissent aller nonchalamment, caressés par la mèche des lanières. L'air est chargé de feu. La terre s'évapore en buées tièdes. On aperçoit au diable le clocher de Poëmbout. Et je me prends à fredonner un vieux refrain des gauchos du Mexique :

« Dans la pampa
Bravez encore le taureau
Tout en chantant gaiement
Allez ! Vaquero... »

La Nouvelle-Calédonie est pleine de surprises. On s'attend à y trouver des colons. Ce ne sont que des paysans. On vient visiter des éleveurs et ce sont des cow-boys authentiques qui ramassent un mouchoir au galop, coupent une ciga-

rette en deux d'un coup de fouet et ne craignent pas de chevaucher un taureau sauvage.

Nouméa est une petite ville de province. La campagne est peuplée de fermes familiales comme notre Normandie. Les plaines du Nord ont l'air d'avoir été découpées dans un pan de Far-West, tandis que les cocotiers, au contact des campagnards à l'accent breton ou lorrain, prennent un petit air tout à fait gaulois...

J'ai visité Bourail où des paysans font du fromage dans de petites laiteries bien propres, où la femme va traire les vaches et couper de l'herbe pour les lapins. A Moindou, le maire m'a fait visiter ses propriétés. L'atmosphère de la ferme et l'allure des gens ne me laissaient aucun doute : on allait me montrer des champs de blé ou d'avoine, peut-être des betteraves... Non. C'était du café et du coton ; du beau café calédonien dont les cerises rouges laissaient échapper, sous une pression du doigt, deux grains énormes et visqueux ; du coton mousseux et blanc qui garnissait les arbustes de fleurs aériennes.

Dans la vallée de la Saraméa, fichée au flanc de la montagne, une ferme de bois tombe de vétusté. Tout autour, la nature a l'air inculte et sauvage. Pour arriver jusque-là, il faut passer

des torrents dont les gués deviennent impraticables par temps de pluie. Cette ferme est-elle abandonnée ? Non pas. C'est la propriété du père Bonnard qui a une femme et dix enfants. Il a aussi cent mille pieds de café, un jardin, du bétail et même des vignobles. Il vit d'une vie simple et rustique. Et comme il le dit d'un air modeste et satisfait, il a « toujours mangé du pain ». Il n'en demande pas plus.

Le père Bonnard est venu à Saraméa il y a quarante ans.

— Pour faire fortune ?

— Peut-être. Nous étions encore assez naïfs, à cette époque, pour nous imaginer qu'on fait fortune en Nouvelle-Calédonie... Entendez-moi bien : on peut y faire fortune comme partout ailleurs, mais c'est une erreur de se figurer que le seul fait de vivre ici vous assure de compter un jour parmi les millionnaires. En Calédonie, comme dans tous les pays du monde, la vie est faite de triomphes et de déboires. Entre les deux, il y a de la place pour une existence paisible, heureuse et douce.

« Ce fut mon sort. J'ai beaucoup travaillé. J'ai débroussé moi-même la forêt. Cette vieille maison fut construite de mes mains. Après deux

ans de travail, j'avais soixante mille pieds de café. L'année d'après je n'avais plus rien. Un cyclone avait tout emporté. J'ai recommencé...

« Ma maison est loin d'être luxueuse. Elle n'est même pas confortable. Nous faisons notre pain, notre charcuterie, nos conserves. Nous allons nu-pieds, le plus souvent. C'est comme cela que j'ai pu mettre de l'argent de côté. Après quarante ans de labeur, j'ai pu placer quatre-vingt mille francs chez X... Vous savez l'histoire. X. a sauté et mes économies aussi... Je continue à travailler... et « je mange toujours du pain ».

Le père Bonnard est président de la commission municipale de Saraméa et président de la Chambre d'Agriculture...

Il y a comme cela des centaines de paysans en Nouvelle-Calédonie.

D'où viennent-ils ? Quelles sont leurs origines ? Ils descendent d'émigrants français de la première heure, de navigateurs qui étaient venus faire, d'île en île, avec de petits bateaux, le trafic des produits canaques. Ils descendent de quelques marins de la division navale, des militaires du corps d'occupation, des officiers, des premiers fonctionnaires. Ils viennent de

Tahiti ou de La Réunion, d'où les chassèrent les dévastations et les ruines. Ils ont parfois, parmi leurs aïeux, des Anglais, des Italiens, des Allemands. Ils sont les fils ou les petits-fils des « filleules de l'Impératrice », ces orphelines qu'on maria en Calédonie, sous l'Empire, pour peupler les foyers déserts. Enfin, ils ont fait partie des derniers contingents d'émigrants venus de nos provinces après 1871 et après 1918...

Tout ce monde a débroussé, planté, peiné, récolté, quelquefois. Ils se sont improvisés cultivateurs. Ils étaient... tout autre chose.

Je connais un centre calédonien qui naquit vers 1897 des efforts d'une vingtaine de colons, parmi lesquels on trouvait : un pharmacien de Saint-Quentin, un brasseur de l'Est, un camionneur parisien, un ouvrier ciseleur, un capitaine au long cours, deux ou trois jeunes gens de familles bourgeoises, un jeune vicomte de fort vieille noblesse, un colonel en retraite, deux employés de banque, un accordeur de pianos, un instituteur, un maraîcher... Dix ans après, il n'y avait plus que des paysans...

Ont-ils tous fait fortune ?

Cette formule me revient à l'esprit parce que je sais qu'elle hante encore bien des Français

pour qui nos lointaines colonies constituent toujours un mirage...

Non. Ils n'ont pas tous fait fortune et il s'en faut. Mais ils ont vécu. Peut-être mieux qu'ailleurs...

Et voici mes compagnons, les « stockmen », qui approchent. Le pas de leurs chevaux me tire de ma rêverie. Le soir tombe. Les hommes sont las, mais ils chantent. Ils ont rentré au paddock trois ou quatre cents bêtes. Ils ont, tout en galopant, forcé des cerfs qui ne sont plus maintenant que des viandes ballantes à l'arçon des selles.

Nous reprenons le chemin de Poëmbout. La nuit est parcourue d'un parfum de foin coupé. L'ombre efface les cotonneraies d'alentour. Les « stockmen » fredonnent des chansons de nos vieilles provinces qui sont là-bas, au delà des mers, dans le pays où naquirent leurs parents.

Et je goûte soudain tout le charme puissant d'une belle nuit de France...

LES EXPÉRIENCES DE COLONISATION EN NOUVELLE-CALÉDONIE

L'histoire est simple.

On est fonctionnaire, industriel, commerçant. On a vécu tant bien que mal. Des hauts et des bas. On a lutté, comme tout le monde, contre un sort parfois contraire. On a espéré. On a attendu, patiemment. Un beau jour, rien ne marche, on se décourage. Il y a une pensée qui, à ses heures-là, vient tout naturellement à l'esprit :

— Fiche le camp !

Où ça ?

— Le plus loin possible !

On veut fuir quelque chose. On ne sait pas exactement quoi. On se figure que la distance efface tous les maux, que la vie prend, ailleurs,

des contours plus nets, que les hasards s'évanouissent sur d'autres courbes du globe.

Pour la première fois de sa vie, on se loge dans le crâne un mot qui contient tout l'inconnu de la terre et tout l'espoir des hommes désenchantés : Colonie !...

Le mot s'agite, tourne, vibre, résonne. Un insecte sous un verre. On a entendu parler d'un pays... là-bas... Des cocotiers, un climat splendide, une vie saine, la nourriture à portée de la main... On étudie, on creuse. L'imagination remplace toutes les certitudes. C'est fait. On vend tout ce qu'on a. On part... Dans dix ans, on sera riche. On reviendra la tête haute, l'air assuré, une certaine désinvolture dans le geste...

Ils sont tous partis comme ça...

De 1895, à 1902, cinq cent vingt-cinq familles françaises vinrent s'installer en Nouvelle-Calédonie. C'étaient les « colons Feillet ». Feillet, le gouverneur du moment, avait, par une propagande habile, favorisé, sinon créé, ce vaste mouvement d'émigration.

Les colons débarquaient pleins d'un enthousiasme farouche. On leur avait dit que la Calédonie était un pays de chasse. Les hommes

étaient donc vêtus de vert, guêtres jusqu'au torse, coiffés de chapeaux ornés d'une plume de faisan. Bardés de cuir, ils portaient à la bretelle, deux ou trois fusils, des cartouchières, des poignards longs comme des sabres...

La colonisation pour eux était une belle attitude. Ils allaient connaître la brousse, ses mystères et ses dangers. Ils iraient à l'affût des cerfs dans la nuit hostile. Il y aurait des retours triomphants avec des bêtes sanglantes portées sur une branche d'arbre par les serviteurs canaques... Tout homme a, au fond de lui, un grand désir inassouvi d'aventures, de communion avec des natures sauvages dans le libre accomplissement de nobles tâches. Les colons Feillet étaient comblés...

On vous dit maintenant, en Nouvelle-Calédonie, que la colonisation Feillet a « réussi » dans la proportion de trente-trois pour cent. Autrement dit, sur cent colons Feillet, trente-trois seulement ont réussi à se fixer au sol et à prospérer...

Est-ce donc un échec ?

Un vieux colon Feillet m'a dit :

— La plupart d'entre nous n'ont pas réussi parce qu'on ne nous a jamais donné l'étendue

de terrain à laquelle nous avons droit. Pendant vingt-cinq ans les colons ont passé leur temps à tâcher d'éliminer leurs voisins pour arrondir leur propriété. Ceux qui ont résisté le plus longtemps ont maintenant des situations convenables parce qu'ils ont pu profiter, dans une certaine mesure, du travail des autres.

« Nous devons apporter cinq mille francs chacun. On devait nous donner vingt-cinq hectares de terre. Feillet prétendait qu'avec cela, nous pourrions avoir cinq mille francs de rente au bout de cinq ans.

« On ne nous a donné que treize hectares. Nous avons compté sans les cyclones et les inondations. Et au bout de six ans nous n'avions obtenu aucun résultat, parce que, manquant d'expérience, nous avons planté du café dans des terres où il ne pouvait pas pousser...

« J'ai tenu pendant vingt-cinq ans. Aujourd'hui, j'ai pris du service dans l'administration...

En 1926 arrivèrent en Nouvelle Calédonie les « colons nordistes ».

Gens du Nord de la France, rudes au travail, ardents à l'effort, ils avaient cru trouver à la colonie une rapide fortune. On leur avait assuré qu'ils gagneraient au moins quarante mille

francs la première année en plantant du coton ! Ils ne doutaient de rien : leur intention était de fonder une ville dont le nom, bien entendu, était déjà trouvé.

Leur débarquement fut triomphal.

Le gouverneur, entouré de ses chefs de service, des corps constitués et des membres de la Presse, les reçut à la coupée. L'Union musicale joua la *Marseillaise*. Il y avait des larmes dans tous les yeux... On prononça des discours. On assura les nouveaux venus qu'on « aurait à cœur de faciliter l'installation des représentants de la vaillante et patriotique population du Nord. »

Les temps avaient changé depuis Feillet. Les « nordistes » débarquaient avec eux tout un matériel. Ils avaient acheté des tracteurs, des machines agricoles, un camion, des motocyclettes. Avec un certain orgueil, ils firent défiler dans les rues de Nouméa ces engins bruyants. Les Calédoniens demeuraient sceptiques.

Il fallait choisir des terres. On les choisit au petit bonheur, conseillé par les uns, trompé par les autres. Les « nordistes » avaient hâte de planter leur coton et de le voir pousser.

Malheur ! Ils arrivèrent en pleine forêt. On

avait oublié de leur dire qu'il fallait d'abord débrousser !

Ils débroussèrent avec une belle énergie. Mais cela leur demanda deux ans. Leurs économies s'épuisèrent. Ils n'en avaient pas beaucoup. Ils comptaient ne pas en avoir besoin, puisqu'ils devaient gagner quarante mille francs la première année !

D'autres s'étaient établis en pleine chaîne centrale. Il leur fallait traverser treize rivières pour atteindre la route. Au bout d'un an, ils cherchèrent ailleurs. C'était un an de perdu. D'autres encore s'établirent aux environs de Nessadiou, dans une vallée infestée de moustiques. Ils luttèrent héroïquement, la tête protégée de masques, les jambes dans des sacs... Au bout de deux ans, ils s'enfuirent...

Les mieux partagés étaient les colons de Gouaro. La forêt abattue, ils creusèrent des puits, bâtirent des maisons et plantèrent — enfin ! — le fameux coton. Il était à peine sorti de terre que le parasite s'en empara. La récolte fut à peu près nulle. On leur dit : « Plantez du café. » Ils n'avaient plus d'argent. Et puis le café ne se plante pas comme cela.

Les colons « nordistes » désertèrent en masse

leurs propriétés. La plupart d'entre eux rentrèrent en France. Les autres reprirent, à Nouméa, leur ancien métier. A Gouaro, une douzaine d'hommes tenaces essaient encore de lutter. La colonisation nordiste a laissé vingt pour cent de Français sur la terre calédonienne.

Est-ce un second échec ?

C'est ici qu'il s'agit de bien s'entendre.

J'ai visité les colons « nordistes ». Ils m'ont naturellement entretenu de leurs déboires. J'ai compati à leur peine. Mais au risque de leur paraître sévère, je crois devoir dire aujourd'hui : Qu'importent leurs déboires. Je veux dire que ce n'est point sur la nature de ceux-ci qu'il nous faut raisonner. Les péripéties de la colonisation « Nordiste » ne peuvent constituer des arguments pour ou contre la colonisation en Nouvelle-Calédonie. Il faut considérer les choses de plus haut, ne pas s'attacher au détail des faits mais tirer de ceux-ci une leçon d'ordre général. Il s'agit en somme de faire la philosophie pratique de la colonisation. C'est détruire bien des préjugés, bien des légendes, c'est vider de leur magie bien des formules.

Quelle qu'elle soit, la propagande qui a déterminé un homme à se faire colon n'a pas eu la

prétention de mettre un pactole à portée de sa main. Elle n'a fait miroiter à ses yeux que des espoirs. Si elle a eu l'audace de mettre en avant des précisions et des chiffres, qui, d'instinct, ne s'en méfierait pas ? On dit à un monsieur et même — ce qui est plus fort — à deux cents messieurs : « Allez en Calédonie. Plantez du coton. Vous gagnerez quarante mille francs la première année ». Si les deux cents messieurs gagnent véritablement quarante mille francs la première année, j'appelle cela un cadeau. Or chacun sait que, dans la vie, il n'y a pas de cadeaux de cette espèce.

Les colonies n'ont jamais été terres de certitudes. On n'y vit point sous la protection de divinités bienveillantes qui éloignent des colons le mauvais sort. Le Gouverneur lui-même n'est là que pour administrer. Et ce n'est pas une raison parce qu'on a été reçu au son de la *Marseillaise* pour supposer que la République a pris la responsabilité de votre avenir.

Les lois naturelles de l'existence sont les mêmes sous toutes les latitudes. En France ou aux Antipodes, chacun court sa chance. Il n'est pas de colonie, il n'est pas de pays au monde où le travail ait été autre chose qu'une con-

dition de succès. Mais ce n'est pas la seule.

On va aux colonies dans l'espoir de faire fortune. Cela est permis à tout un chacun. Mais si l'on n'a pas un sou devant soi au bout de cinq ans, on est extrêmement déçu. Pourquoi ? De vieux colons vous diront que si l'on a vécu pendant ce temps-là, c'est déjà bien joli et ce seront des sages. Si, examinant, dans notre pays, le sort d'une génération, nous constatons qu'elle n'a produit qu'un petit nombre de millionnaires, dirions-nous que cette génération n'a pas « réussi » ?

Quel est le but de la colonisation ? Fixer au sol, dans une colonie, un certain nombre d'éléments métropolitains. Or, depuis qu'il y a des colonies et des colons, on compte que sur cent individus qui émigrent, une vingtaine, pas plus, réussissent à s'adapter à une existence nouvelle. C'est la proportion moyenne qui fait la part des découragements, des accidents, des aléas de toutes sortes inhérents à l'existence même.

De tous temps, on a voulu pour contrebattre l'influence du bague, peupler la Nouvelle-Calédonie de bons éléments métropolitains. Or, grâce aux apports successifs de la Métropole, le chiffre de la population française de Calédonie

est passé de 8.000 en 1895 à 17.000 en 1928. Sans tenir compte un seul instant de ceux qui ont fait fortune et de ceux qui ont mangé de la vache enragée, je dirai que la colonisation a réussi dans ce pays dans une proportion fort honorable et que le but est atteint.

J'ajouterai qu'il y a encore, en Nouvelle-Calédonie, de la place pour trente mille personnes, qu'on se le dise !

Est-il besoin de répéter qu'il n'y a point en Calédonie trente mille millions à la disposition des trente mille audacieux qui prendront le bateau ?

Ils pourront néanmoins vivre là-bas d'une vie honorable, saine et libre — et ils paieront beaucoup moins d'impôts...

L'AVENIR DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE

Grâce aux fêtes du centenaire de l'Algérie, les Français de France ont découvert, tout récemment, l'Afrique du Nord. Grâce aux derniers événements de l'Indo-Chine, certains de nos compatriotes commencent à soupçonner que nous pourrions bien avoir, en Extrême-Orient, une colonie d'importance. Grâce à l'exposition coloniale, des familles entières ont appris, par les belles après-midi du dimanche au bois de Vincennes, à épeler le nom de Madagascar, de la côte des Somalis, de la Réunion et peut-être de la Nouvelle-Calédonie. Pourtant le pavillon calédonien ne leur a laissé, j'en suis sûr, qu'un souvenir déformé par des souvenirs plus anciens et sans doute les visiteurs ont-ils été secrètement déçus de n'y point découvrir la

trace de ce bas romantisme qui fut cher à Eugène Sue comme à Victor Hugo : le romantisme du bagne. Car, en dehors de cela, je le répète, la Nouvelle-Calédonie, pour la masse, n'existe pas. De tous les magazines qui ont consacré des numéros entiers à l'Exposition Coloniale, il n'en est pas un qui ne se soit fait un scrupule d'en parler...

Ceux qui, dans notre petite France — si grande quand on la voit de loin ! — ont sur la Nouvelle-Calédonie quelques lumières les tiennent de ceux qui en sont revenus. Et ces lumières éclairent le pays d'un assez mauvais jour, ceux qui en sont revenus étant bien entendu, ceux qui n'y ont point réussi.

Ceux-là, je les avais entendus, avant mon départ. J'avais visité quelques-uns de ces colons « nordistes » dont j'ai parlé.

— Vous verrez, m'avaient-ils dit, cette colonie désastreuse. Rien que des montagnes, quelques « cuvettes » de terre difficilement cultivables, des vallées infestées de moustiques, des cerfs qui vous dévastent une plantation en une nuit. Il est impossible de faire là-bas quelque chose d'utile et de profitable. Nous sommes rudement contents d'être partis !

Je regrette de dire que tous ces braves gens dont certains ont déployé en Nouvelle-Calédonie toute les qualités de leur race — et elles sont nombreuses ! — n'ont jugé l'ensemble du pays que sur des cas particuliers, les leurs. Je crois comprendre que s'ils n'ont pas persisté dans leur effort de colonisation, c'est qu'ils ont trouvé une grande déception à l'origine même de leur aventure et que cela leur a enlevé une partie de leur courage. Ils étaient allés faire fortune en Nouvelle-Calédonie. On ne fait pas fortune dans un pays comme celui-là. On y vit. Un point, c'est tout.

Comment y vit-on ? Modestement sous un climat qu'on peut estimer un des plus sains du monde. On y travaille autant que partout ailleurs à la campagne. On y jouit d'une liberté plus grande que dans notre Europe mécanisée. L'effort y est sans doute moins accablant et si les profits y sont moindres, ils suffisent largement à des besoins que la facilité de l'existence rend presque nuls.

Dans la campagne Calédonienne, un colon valide n'a pas à acheter un gramme de viande et il mange de la viande tous les jours. Il fait pousser les légumes qui lui sont nécessaires.

Il peut fabriquer lui-même sa boisson. S'il récolte cinq ou six tonnes de café par an, il lui reste, sa main-d'œuvre payée, un honnête bénéfice. Et la vie, sous le grand soleil, lui a été clémente.

On peut prétendre que c'est là un idéal capable de séduire des gens qui ne vivent pas exclusivement pour se payer un jour un yacht ou un château à tourelles et consentent qu'une existence dont les plus gros soucis matériels sont exclus, c'est tout de même quelque chose.

C'est pourquoi on peut dire que la Nouvelle-Calédonie, avec son climat, sa structure et ses possibilités est essentiellement un pays de peuplement.

J'ai dit qu'il y avait encore, dans cette île grande comme trois départements français, de la place pour trente mille habitants. J'aurais pu dire pour cent mille. D'autres n'hésitent pas à aller jusqu'au million.

— Où mettez-vous tous ces gens-là, me dirait-on, dans un pays où il n'y a pas de terre ?

Où avez-vous pris qu'il n'y eût pas de terres en Calédonie ? Le pays a une superficie d'un million d'hectares sur lesquels trois cent mille

hectares environ sont cultivables. Or la Guadeloupe et la Martinique ne nourrissent-elles pas quatre cent mille habitants avec cent mille hectares de bonne terre ? Vous voyez que le million d'habitants serait facile à caser en Calédonie...

La plupart des terres sont absorbées là-bas par l'élevage.

On procède actuellement à un reclassement sévère de la propriété. Tout ce qui est cultivable et n'est pas cultivé sera légalement repris ou échangé avec les éleveurs contre du terrain d'élevage, divisé par lots et mis à la disposition des cultivateurs. La Calédonie n'est pas et ne peut pas être un pays de grandes propriétés. Il y faut développer la culture familiale et y favoriser la prospérité de la ferme française. Là est l'avenir.

— Fort bien. Mais une fois dans sa ferme, que fera le cultivateur ?

Ce qu'il fait aujourd'hui. Il cultivera avant tout du café. La culture du café est une culture qui a fait ses preuves en Calédonie. Or la France consomme annuellement 175.000 tonnes de café. N'est-ce pas un marché tout trouvé ? Le pays peut produire quinze mille tonnes de

grains, soit cent cinquante millions de produits en valeur marchande.

— Savez-vous qu'il faut cinq ans pour qu'un pied de café commence à rapporter ? Que fera votre cultivateur en attendant ?

Il profitera du crédit que l'Etat mettra à sa disposition. Car il faut aussi que l'Etat intervienne. La France a le plus grand avantage à posséder en plein Pacifique une population française importante qui soit pour elle un élément de prospérité et une manifestation de son influence. Si l'on veut donc peupler la Calédonie, il ne faut pas y envoyer inconsidérément des colons en nombres massifs qui, faute de ressources pour attendre la récolte, ne tarderaient pas à se décourager comme un certain nombre de colons Feillet, comme un certain nombre de colons « nordistes » — et à quitter le pays. Toute expérience de colonisation laisse un déchet, c'est une chose entendue, mais il est permis de réduire au minimum les chances d'insuccès. On les réduira en instituant aux colonies le crédit agricole tel qu'il existe chez nous. Et puis, il y a le coton.

— Le coton n'a pas réussi en Calédonie.

Il peut réussir. Le coton calédonien est d'une

qualité recherchée. Il est solide et de fibres longues. Quand il valait deux francs cinquante, il y a deux ans, tout le monde en plantait. C'est une culture qui demande peu de soins et le coton rapporte, dès la première année, à raison de deux récoltes par an. Au prix où il est tombé, il ne paie plus. Mais pourquoi ne pas employer pour le coton la méthode qu'on a employée pour le café. Pourquoi ne pas imposer d'un droit léger — 0 fr. 10 du kilo — l'entrée en France ? Il entre en France chaque année pour six milliards de cotons étrangers. On pourrait ainsi distribuer aux planteurs cent millions par an. La culture du coton se généraliserait, les bénéfices du coton seraient reportés sur la culture du café. Et les colonies comme la Nouvelle-Calédonie pourraient se rire de la crise actuelle qui les ruine. Elles seraient sauvées.

Il est une dernière question que vous fera toucher du doigt la nécessité de peupler la Nouvelle-Calédonie. C'est celle de l'élevage. Le pays compte un cheptel de quatre-vingt-dix mille têtes. On n'en tue pas trois mille par an. Les éleveurs ne s'y retrouvent pas, sont dans l'impossibilité d'entretenir leurs pâturages et de « faire » du beau bétail. S'il y avait trente

mille habitants de plus en Calédonie, le bétail s'écoulerait et tous les autres produits à l'avenant. S'il y avait un million d'habitants en Calédonie, le pays serait riche.

Mais le peuplement de la Nouvelle-Calédonie implique la nécessité absolue d'organiser le pays, de développer sa production, d'assurer l'exportation. Tout est à faire. Etouffée pendant cinquante ans par la Pénitencière, la Nouvelle-Calédonie s'éveille seulement. C'est une colonie qui ne fait que naître à la vie libre. Elle est pleine d'avenir. Elle mérite tous nos soins. Mais que de soins !

Peuplons-la. Ne nous pressons pas de la peupler. Et surtout, ne cachons rien à ceux qui manifestent l'intention de s'en aller là-bas. Mettons-les en garde contre l'enthousiasme et les idées fausses aussi bien que contre les cyclones et les orages. Surtout, assurons-les bien que la vie, même aux antipodes, conserve ses droits et qu'elle est, comme elle l'a toujours été partout, pleine d'embûches et de hasards.

C'est ce que j'ai essayé de faire ici.

J'ai sous les yeux la liste de treize anciens combattants français qui ont, moyennant certains avantages à eux consentis par l'office

national du combattant, manifesté le désir d'aller s'installer en Nouvelle-Calédonie.

Ce n'est qu'une première liste. Ce n'est que le premier résultat d'une propagande — au demeurant excellente — en faveur du peuplement de la Nouvelle-Calédonie par les anciens combattants.

L'œuvre de peuplement est donc déclenchée.

J'arrive à temps pour dire ce que j'ai cru indispensable de dire après trois mois passés dans le Pacifique. Je l'ai fait sincèrement.

J'espère avoir pu balayer de certains esprits quelque doute. Qu'on ne m'en veuille pas si j'ai favorisé l'envol de quelques illusions.

AUX NOUVELLES-HÉBRIDES

UN MATIN A PORT-VILA

Le « Lapérouse » est à quai.

Le « Lapérouse » est un stationnaire du Pacifique qui, sans jamais s'octroyer le moindre repos, promène de Sydney aux Nouvelles-Hébrides, en passant par Nouméa le souvenir d'un des plus grands navigateurs de tous les temps. Il arrive aussi qu'il promène, le long de son immuable itinéraire, quelques passagers.

Le « Lapérouse » va partir. C'est une attraction bien calédonienne qui se renouvelle deux fois par mois. Nul ne songerait à la manquer. Toute la ville est le long des docks. On cause, on se salue gracieusement. Les femmes exhibent des toilettes nouvelles. Le quai de Nouméa, les jours de « Lapérouse » est un petit pesage de Longchamp.

Voici le procureur général, très affairé. Je soupçonne qu'il n'est point, cette fois, simple spectateur.

— Vous partez, Monsieur le Procureur ?

— Je vais à Port-Vila. Une... petite fête. J'ai quelques amis à bord. Je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant. Mais je vous invite. Venez. Le bateau ne part que dans une heure...

— Ce sera gai ?

— Heu... Oui... Non... Enfin cela vaut la peine.

Une heure après, j'étais sur le pont et le « La-pérouse » décostait.

Port-Vila, capitale des Nouvelles-Hébrides, sise dans l'île Vaté est à moins de trois cent milles de Nouméa, dans le Nord. Une nuit à bord, une journée à Lifou, cette île des Loyalty qui a la forme d'un canard sans pattes, une autre nuit et nous y serons.

Nous passons le Porc-épic, les montagnes calédoniennes font défiler devant nos yeux des croupes duvetées. On distingue, là-bas, le profil aplati de l'île Ouen. Le soleil est chaud et la houle, brisée par les récifs écumeux comme les bords d'une coupe de champagne, n'arrive point jusqu'à nous.

— Monsieur le Procureur, où sont donc vos amis ?

— Ils dorment...

Les amis du Procureur dormirent toute la journée et toute la nuit. Au matin Lifou apparut. Cette île est exclusivement peuplée de canaques qui sont d'excellents garçons et chantent des chœurs avec les voix les plus justes du monde. Ils chantent, ils sommeillent sur la plage, ils font la cour à leur fiancée et tressent pour elle des guirlandes de fleurs et des colliers de plumes. C'est toute leur vie. Pour le reste, ne leur demandez pas comment ils s'appellent. Ils n'en savent rien. Ne leur demandez pas : « Où est ta case ? » Ils n'en ont point. Si vous leur dites, en désignant leur compagne : « C'est là ta femme ? » ils ne savent pas ce que cela veut dire. Lifou est une île heureuse où les gens n'ont pas de personnalité civile et où la propriété est inconnue. On avait essayé de doter chaque habitant de Lifou d'une plaque d'identité sur laquelle un nom était gravé. Ils les échangeaient entre eux. Quand ils viennent travailler sur les bateaux, on leur donne un numéro pour quelques jours. Après quoi ils oublient leur numéro et ne savent plus qui ils sont...

Les gens de Lifou chantèrent pour nous une chanson en français :

« Le soir du mariaage
Nous coucherons dans un lit blanc
Garni de feuilles de rooose... »

Ils ne pensent qu'à cela. C'est l'état de nature le plus absolu. Avant le départ, en notre honneur, les canaques se peignirent le visage en blanc et se garnirent le front de feuillages. C'était poétique et touchant.

Je retrouvai le Procureur à la coupée.

— Et vos amis ?

— Ils dorment...

Les amis du Procureur dormirent encore toute la nuit. Lorsque la colline de Port-Vila offrit à mes regards sa pente verte comme un glacis de rempart sur laquelle on a lancé une poignée de maisons qui sont restées accrochées au hasard dans la broussaille, le Procureur m'entraîna vers le canot en me disant :

— Laissons-les. Ils nous rejoindront...

Toute la journée, sous un soleil impitoyable qui ne vous faisait pas grâce d'une goutte de sa douche de lumière, je réfléchis que les amis du

Procureur étaient de singuliers personnages et que, vraisemblablement, la petite fête ne serait pas drôle.

Au soir tombant, nous faisons, dans la salle fraîche du Cercle de Port-Vila, une curieuse partie de bridge. Il y avait là le Procureur, le Docteur, le Président du tribunal français et moi. Les esprits étaient loin des « sans-atout » demandés d'une voix molle et sans accent. Je remarquai que Manivelle, le barman tonkinois, nous considérait d'un œil plein de trouble et de respect.

Soudain, le Procureur sortit discrètement et se dirigea vers le warf où l'on entendait un vacarme inaccoutumé. Quand il revint je lui demandai :

— Ce sont vos...

— Oui, ce sont eux. Mais vous ne les verrez que demain matin.

Et il ajouta :

— Couchez-vous de bonne heure. Le docteur vous donnera un lit et vous réveillera à quatre heures.

Je crus que je commençais à comprendre.

Pendant le dîner, le docteur me raconta une histoire hébridaise.



A l'occasion de la parution
de *L'ÂME DES GUERRIERS*
d'Alan Duff,
voici 5 titres
du fonds Actes Sud qui,
sur le thème
de la violence, ont marqué
notre vie d'éditeur

Drames intimes, 1987
GIOVANNI VERGA

Affliction, 1992
RUSSELL BANKS

Un enfant de Dieu, 1992
CORMAC McCARTHY

Funérailles à midi, 1994
YESHAYAHU KOREN

Chiens de Dieu, 1994
PINCKNEY BENEDICT

ACTES SUD



— A Malo-prospect, dans l'île Aoré, il y avait un colon nommé Chevallier. Il dirigeait à lui seul une cinquantaine de tonkinois qu'un précédent directeur de plantation traitait si mollement qu'ils n'arrivaient plus à faire vingt kilos de coprah par jour. Chevallier serra la vis et joua peut-être de la cravache. Un soir, vingt Tonkinois se réunirent dans une case. L'un d'eux avait apporté une bouteille de vermouth et des verres. Chacun prit un verre, le remplit de vermouth, puis, d'un doigt fendu d'un coup de canif, quelques gouttes de sang coulèrent dans les breuvages... C'était le serment du sang.

« Le lendemain, Chevallier gisait dans sa case, la tête fendue, le corps percé de dix-huit coups de couteau... Il y eut six condamnations à mort.

— Et...

— C'est pour demain matin. C'est la première fois que la machine va fonctionner à Vila. On craint des troubles. Les Tonkinois sont quinze cents dans la région. S'ils voulaient... Vous êtes armé ?

— Non...

— Tant pis. Il vaut mieux être armé.

Et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain au petit jour, tandis que les cocotiers faisaient sur le ciel pâle comme d'énormes étoiles sombres, nous nous acheminions vers la cour de l'hôpital. Sur la route, la foule se massait déjà derrière les fils de fer. Il y avait des Tonkinois et des Tonkinoises. Tous étaient en deuil.

Dans la cour, la milice canaque au grand complet faisait la haie, l'arme au pied. Quand nous eûmes dépassé une petite cabane de bois où dormaient les condamnés, la guillotine apparut. C'était la vieille guillotine de l'île Nou que si souvent manœuvra Massé, le bourreau du bagne. Le bourreau, cette fois, était un condamné militaire qui avait accepté cette besogne contre la remise de sa peine.

Un camion avait amené des caisses rougeâtres. Le prêtre et l'interprète étaient là. Les condamnés s'étaient convertis à Nouméa.

— Ils sont réveillés !...

Nous entrons dans la baraque. Six hommes, chaînes aux mains, sont accroupis sur le sol. Ils sont impassibles et indifférents. L'interprète leur parle. Ils écoutent et hoquètent quelques mots.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils disent qu'ils acceptent leur sort et sont « contents comme ça »...

— Cette race-là est déconcertante...

C'est le Procureur qui commente le fatalisme de ses anciens clients.

— ...Déconcertante... Après le meurtre de Chevallier, on en avait arrêté vingt. Six furent condamnés à mort. On les remit tous ensemble en prison. Sachant qu'un Français reconnaît difficilement les Tonkinois les uns des autres, ils jouèrent aux cartes les six qui se présenteraient à l'échafaud. Nous avons eu toutes les peines du monde à retrouver les six véritablement condamnés...

Tout est prêt. Le jour s'est levé brusquement sur la baie dont on aperçoit le croissant bleuâtre à travers les arbres. Il fait aussi chaud qu'en plein midi. Le couteau de la guillotine, frappé par les rayons du soleil, vous aveugle comme un fer rougi à blanc. On sort le premier condamné. Les aides le portent jusqu'à la bascule et, tout en marchant, le malheureux lève vers cette étrange machine qu'il voit pour la première fois des regards stupéfaits. Un long frisson lui parcourt le corps. Quelques secondes après, on entend un roulement de galets suivi d'un choc.

Puis les marteaux travaillent sur les planches...
Au suivant...

La foule est muette et figée. Tous les Européens présents ont un revolver sous leur manteau. Dans la grande lumière coloniale, ces opérations de justice, plus ou moins improvisées, prennent une signification particulière de défense sociale un peu rude et d'intimidation farouche.

Le quatrième condamné vient d'y passer...

La foule frémit. Les têtes jaunes s'agitent derrière la haie des miliciens noirs. Rien pourtant...

Voici le « dernier ». Un choc... Les marteaux. C'est fini. Le camion s'éloigne chargé de six caisses tachées de roux. Vingt-deux minutes... La foule en deuil se disperse.

Dans l'après-midi, le docteur et moi nous allons faire un tour au cimetière. Tout y est en ordre. Les tombes des décapités sont couvertes de fleurs.

— Mauvais signe, dit le docteur. Les Tonkinois semblent ne pas accepter l'acte de justice des Français...

— Que peuvent-ils faire ?

— Ce sera pour demain, dans huit jours ou

dans un mois... Une maison qui saute, un incendie qui s'allume, un homme qui tombe au bord d'un chemin...

« Aux Nouvelles Hébrides, voyez-vous, la mort est une grande dame puissante qui a plus d'un auxiliaire... »

LE PAYS DE LA MORT QUI RODE

Lorsqu'on dit à un Calédonien : « Je vais aux Hébrides », il vous regarde comme si vous aviez manifesté l'intention de tirer votre coupe au milieu des requins ou d'expérimenter sur vous les poisons des takatas canaques. Vous êtes un homme qui renoncez brusquement aux joies de l'existence et consentez au besoin à abréger des jours qui vous pèsent.

A la vérité, les nouvelles des Hébrides qui parviennent en Calédonie sont souvent empreintes d'on ne sait quoi de mystérieux et de trouble qui laisse une impression de drame et de fatalité.

Les colons, dans le langage bref des gens qui vivent seuls, évoquent de sombres complots de

Tonkinois, le soir, au fond des cocoteraies. En se promenant dans leur plantation, ils ont reconnu à des signes, des menaces canaques. Ils savent que des malédictions s'incantent dans les villages de la brousse auxquels ne conduit aucun chemin et que défendent mieux que des flèches ou des sagaies, la lèpre, le pian et le tétanos.

On chuchote que le docteur de Mallikolo vient de découvrir le fameux poison des Man-Am-bryn, qu'à la baie du Suroit deux enfants sont morts après avoir bu du lait de coco offert par un indigène, que le boy d'Huntel qui avait regagné son village avec un petit pécule a été mangé.

D'autres ont vu, dans l'île Aoba, le rebelle canaque Aru-Lombani la carabine braquée sur un canot qui accostait. On dit que, depuis peu, Aru ne laisse plus débarquer un blanc dans son île et qu'il en coûtera cher à celui qui voudra passer outre...

On précise que dans l'île Tongoa, une goélette inconnue a débarqué soixante fusils qui ont immédiatement disparu dans les villages canaques et qu'on n'a pas pu remettre la main dessus...

J'ai entendu raconter toutes ces histoires et

bien d'autres. Sont-elles vraies ? Ne sont-elles que le fruit de l'imagination parfois délirante des colons solitaires de ce pays bizarre qui vivent des mois et des années dans un bain de lumière fatale, ballottés d'un accès de fièvre à l'autre, en proie au spleen et au découragement dans une nature agressive peuplée d'indigènes sournois ?

Le fait est qu'on meurt facilement aux Nouvelles Hébrides. Un dicton hébridais qui court les îles dit : « Aujourd'hui vous chantez, demain on vous enterre. » Le dicton n'a pas assez tort.

Mon arrivée à Espiritu Santo fut marquée par trois enterrements. De quoi étaient morts les trois colons ? La fièvre, une bilieuse hématurique et puis... on ne savait pas quoi... Dans ce pays, il arrive qu'on se couche plein de bonne humeur, à la nuit tombante, et qu'après un sommeil profond, on se lève brisé, courbatu, la tête lourde et la pensée chancelante. Il faut réagir. Il faut que les nerfs reprennent le dessus. Qui-conque se laisse aller est un homme fini.

— Allons, un petit whisky ?

— Merci. Jamais d'alcool...

— Partout ailleurs qu'ici je vous approuve-

rais. Vous êtes aux Nouvelles-Hébrides. Il est nécessaire de boire un peu d'alcool.

Le whisky absorbé, cela va mieux. Oui, vraiment mieux. On fait un tour dans la plantation. On va visiter les nouveaux débroussés. L'homme a vaincu la brousse à coups de tamioes et de sabres d'abatis. Elle achève de brûler. La fumée monte, droite dans l'air figé. Plus loin, il n'y a plus trace de brousse et la terre apparaît nue. Une terre sombre, lourde, chargée de suc. Un terreau noir, humide, fumant. Oui, fumant, car si l'on regarde au loin dans la lumière on voit, sur le fond uni de la forêt, l'air vibrer de bas en haut. Le soleil distille les poisons de la terre. Ce sont ces poisons là qui font pousser les plantes et qui tuent les hommes...

En Europe, on se dit, la main tendue : « Comment allez-vous ? » mais on pense toujours que vous allez bien. Aux Nouvelles-Hébrides, ce salut banal prend toute sa signification. Il veut dire : « Et votre foie ? Depuis quand votre dernière bilieuse ? Vos accès de fièvre ne sont-ils pas trop pénibles ? Et la plaie canaque que vous aviez à la jambe ? » Dans aucun pays je n'ai entendu les gens parler de la santé des autres avec autant d'anxiété.

— Sur Santo, ça ne va pas fort. Encore quatre cas de tétanos cette semaine.

— On vient d'enlever deux kilos de viande à X. Gangrène gazeuse...

— Et le jeune Y. ?

— Il est mort.

Je n'exagère pas. De Vaté à Epi, d'Epi à Pentecôte, d'Aoba à Mallikolo, on n'entend que cela. On me dira que dans nos villes c'est bien la même chose. Sans doute. Les malades ne se comptent pas en France et tous les hôpitaux sont pleins. Mais la moindre de nos villes compte dix à quinze mille habitants. Dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides les colons ne sont pas... un millier.

Et ces mille colons ne sont que les survivants de l'armée des chercheurs d'aventure et des perceurs de brousse qui sont venus tenter la fortune dans ces îles de malheur depuis trente ans.

J'ai passé huit jours dans l'île Epi, chez Lanson. Lanson, un beau matin de 1900 débarqua dans la baie Nelson avec sa femme et un associé. Il n'y avait devant lui que le sable de la plage et la forêt. Aujourd'hui, il y a, chez Lanson, deux cent mille cocotiers et du cacao à ne savoir qu'en faire.

Un soir, sur la terrasse de sa maison à la mode saïgonnaise, nous parlions de ses premières batailles avec la brousse et les canaques.

— Combien étiez-vous sur l'île à cette époque ?

— Une trentaine... Maintenant nous sommes six...

— Et les autres ?

Lanson prit un crayon et écrivit sur un bout de papier qu'il me tendit.

— Faites l'appel.

Je lus :

— Blanc...

— Mort brûlé avec la brousse qu'il défrichait...

— Fascio...

— Mort par accident. Un coup de dynamite malheureux.

— Beaulieu...

— Mort des fièvres.

— Patient...

— Parti mourir en France.

— Frisson...

— Mort des fièvres... avec sa femme et un enfant.

— Bousquet...

— ... Les fièvres...

— Prieu...

— Noyé.

— Swallow...

— Mort avec ses trois frères. Passez-moi la liste. J'en ai oublié. Il y a encore Trumble, mort assassiné, Mull qui s'est suicidé, trois missionnaires anglais morts du « black water fever », Berger mort tuberculeux, Collet de la Bergerie, Naturel. Coups de fusil, tétanos, accidents... Moi, j'ai échappé à tout. Et Dieu sait !...

Lanson est chevalier de la Légion d'Honneur. Il n'a pas volé sa croix.

A quelque temps de là, je passais le long de la côte Nord de Mallikolo, sur un cotre. Le paysage n'était point folâtre. De hautes falaises qui se laissaient tomber à pic sur du sable noir comme de la suie.

— Voulez-vous que nous abordions là, me demanda le patron. Cela s'appelle Laüma. Vous verrez quelque chose.

Nous abordâmes après une demi-heure d'efforts pour passer la barre. Contre la falaise, une vieille baraque appuyait sa décrépitude. Devant ce tas de planches croulantes, bien alignées, valonnant la plage de leurs six bosses oblongues, six tombes apparaissaient encore.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les six colons qui se sont succédé ici. Il en est venu un septième. Quand il a vu cela, il est remonté sur son brick et on ne l'a plus revu...

Je suis passé dans les soixante-dix plantations des Nouvelles-Hébrides. Il était bien rare qu'on n'y vît point des gens dont les mollets et les chevilles s'ornassent de pansement épais. Ils avaient des « plaies canaques ». Vous ne savez pas ce que cela veut dire ? Voilà : Vous vous écorchez la jambe à une branche d'arbre. L'écorchure est minuscule et vous n'en souffrez pas. Deux jours après, elle a doublé. Trois jours après, c'est une plaie grande comme une pièce de cent sous. Au bout d'une semaine, elle couvre toute la jambe. Se soigner ? On n'a pas encore trouvé de remède aux plaies canaques. J'en ai une petite sur le tibia. Je pourrais vous la montrer. Elle n'a guéri que du jour où j'ai eu quitté les brouillards invisibles et malsains des Hébrides.

Comme les Nouvelles Hébrides sont un archipel, on y vit beaucoup en bateau. Des cotres, des lougres, des goélettes, des bricks. Il y en a quelques-uns au fond de la mer.

Quand je rentrai des Hébrides à Nouméa

avec l'inévitable *Lapérouse*, on me montra sur le pont un colon blanchi sous le casque de liège qui semblait porter dans le regard une tristesse infinie.

— Cet homme-là, me dit-on, a fait naufrage, une nuit, dans la cuvette d'Ambrym. Sa femme s'est noyée. Il avait un enfant. Accompagné d'un canaque de l'équipage, il a nagé tant qu'il a pu. Le canaque et lui se passaient et se repassaient l'enfant. Soudain — un requin sans doute — le canaque a disparu avec le gosse dans les bras. Celui que vous voyez là a nagé en rond pendant longtemps en appelant dans la nuit. Puis il a atterri, seul, aux Maskelynes. De la cuvette d'Ambrym aux Maskelynes, il y a quelque chose comme dix milles.

Croyez-moi. J'aime beaucoup les gens qui parlent d'aller coloniser quelque part comme on parle d'aller à la pêche.

Mais j'admire profondément ceux qui y vont, tout de bon...

GENS DES ILES

Un soir, à la lueur d'une torche, quelque part aux Nouvelles-Hébrides, nous étions six autour d'un cochon grillé.

Pour tout le monde, mes cinq compagnons étaient des colons. Ils étaient colons puisqu'ils avaient des cocotiers, des bananiers, du cacao, une maison de bois flanquée d'une caisse à eau, des coolies et des congais pour les servir et qu'ils parlaient bichlamar avec les canaques aussi couramment que le patois de leur village.

Mais, justement, où était leur village ? Colon hébridais, ça n'est pas une nationalité. C'est une qualité qu'on acquiert à force d'avoir débroussé, planté, recruté des nègres avec un méchant bateau sur les côtes les plus sinistres des

îlots déserts, grelotté de fièvre dans les draps humides d'un lit de camp, méprisé la mort sous toutes ses formes. Colon hébridais, c'est un titre de noblesse sous lequel il est souvent difficile de découvrir la roture originale...

Qui étaient mes cinq compagnons qui, de la pointe de leur couteau et de leur ponce, tiraient des lamelles de viande du cochon retenu au sol par une fiche de bois ?

Le père de celui-ci était au Cap pendant la guerre des boers. Il s'était battu contre les dolmans rouges. A la veille d'être fusillé, il avait pris la mer sur un boutre et avait atterri aux Nouvelles-Hébrides.

Cet autre est né en Nouvelle-Calédonie, d'un père qui avait fait dix ans au « grand collège » pour des « fautes de jeunesse ». Mais nul n'a le droit de dire qu'il est le fils d'un bagnard. Il est le fils d'un réhabilité.

Celui-ci n'est là que par suite d'un sombre drame de la mer. Des marins qui se sont emparés de leur bateau, ont enlevé des femmes à Tahiti et sont allés peupler l'île Norfolk. Il vient de là...

Le petit, là-bas, est un « fils de famille » qui avait mal tourné. Les parents l'avaient envoyé

autour du monde, pour qu'il tournât mieux.

Enfin le dernier a dû désertier d'une colonie étrangère pour échapper au recrutement.

Tous les cinq sont des hommes braves, rudes, gais et accueillants. Ce sont des colons hébridais.

Il y en a d'autres qui ont des origines plus paisibles. Mais les origines, est-ce que cela compte ? Le soleil, la fièvre, les balles des fusils Snider chers aux canaques ont tôt fait d'effacer les nuances, d'estomper les tares, de refaire un homme de tel qui ne l'était plus. On n'a pas à demander de compte à celui qui peut dire : « Je n'avais rien. Je suis venu dans un pays où il n'y avait rien. Avec rien j'ai fait une plantation qui vaut ce qu'elle vaut. Je fais travailler de la main-d'œuvre. Je suis un représentant de la France dans un coin du Pacifique. »

Comment, me dira-t-on, peut-on faire quelque chose avec rien ? Le fait est que c'est possible. Même aujourd'hui. Aujourd'hui peut-être plus facilement qu'hier.

A Paris, sans un sou dans votre poche, vous êtes sûr de coucher au poste, puis au Dépôt où l'on prendra les empreintes de vos doigts et votre photographie de face et de profil. A la

campagne, sans un liard, vous êtes un cheminéau. Mais vous pouvez, à l'occasion, travailler dans les fermes au moment de la moisson. Aux Nouvelles-Hébrides, vous débarquez d'un bateau, les mains vides. Le soir même, vous trouvez un gîte, une table et le lendemain, sans doute, du travail. Celui qui vous accueille ne vous demande ni qui vous êtes, ni d'où vous venez. Tout juste vous demandera-t-il votre petit nom pour pouvoir vous appeler. Si vous avez des bras solides, de la bonne volonté, une tête qui résiste aux coups de soleil et aux coups de bambou, vous pourrez faire votre chemin dans la culture. Si vous avez, par hasard, de l'instruction, des notions de Droit ou de Médecine, vous pourrez rendre des services. Rien ne vous empêchera, si vous avez une maison, de mettre dessus une plaque avec cette inscription : « avocat-défenseur ». Dans les îles, vous donnerez des ordonnances, tout comme un professeur de Faculté. Si vous ne tuez personne, nul ne vous réclamera vos parchemins. S'il arrive malheur à un de vos malades, il n'est pas sûr qu'on vous cherche noise...

Dans ce pays, les règles les plus rigides s'amollissent, les préceptes les plus solides se désa-

grègent, la loi des hommes flanche devant les caprices et les rigueurs de la nature. Les Nouvelles-Hébrides ne sont pas une île mais un archipel. Les plantations ne sont pas des agglomérations, mais des propriétés isolées. Donc, aucun fait social. Rien que des faits individuels. Tout notre système de civilisation collective se disloque en donnant du nez sur la Pointe du Pain de Sucre ou la Pointe de l'Eléphant...

C'est pourquoi les choses ne vont pas ici comme ailleurs. C'est pourquoi il est beaucoup de choses, aux Hébrides, qu'on tait ou qu'on ignore. C'est pourquoi les gens des îles ne comptent pas pour le présent ou par leur passé, mais pour ce qu'ils représenteront dans l'avenir. On conviendra qu'il est déjà fort beau de tenir l'emploi de pionnier et de précurseur.

Les colons hébridais n'avaient pas de métier ou n'en avaient plus quand ils ont débarqué sur la côte. Maintenant ils en ont plusieurs. Ils savent planter un cocotier, un pied de café ou de cacao. Ils savent construire une maison, dessiner un jardin, castrer un taureau, dresser un cheval, gréer un bateau, tenir la barre et lire une carte. Ils tuent les bœufs à coups de mousqueton, les cochons sauvages à coups de sabre

d'abatis. J'en connais un qui a tué un homme d'un coup de poing. C'est une exception.

Je débarquai un jour chez l'un d'eux. Il crut que j'étais le représentant d'un de ses créanciers et voulut m'étrangler. On s'expliqua. Ensuite, il me raconta son histoire :

« Je suis tahitien et neveu de la reine Pomaré. J'étais fiancé à une fille de Prince qui avait la peau claire et des cheveux sombres qui lui pendaient jusqu'aux talons. Elle avait seize ans. J'étais un esclave pour elle, plus faible qu'un petit de perruche verte, plus doux que le lait d'une pomme canelle. Elle en profita lâchement. Je sus qu'elle aimait chanter, le soir, sur la plage avec un étranger qui lui jouait de la guitare. Je lui fis des reproches. Elle en rit. Alors, une nuit qu'elle sommeillait, je lui pris les chevilles dans mes poings et, lentement, j'écartai les bras. Je ne rejetai sur le lit qu'un pauvre petit paquet sanglant. Le matin je m'enfuis sur un bateau qui partait vers l'ouest. »

Je regardai les bras nus du conteur. Ils étaient formidables et articulés comme des bielles. Et comme il avait bu beaucoup de rhum et ne trouvait plus très bien ses mots, je m'en fus dormir sur mon cotre.

Quand l'ombre s'étend sur les plantations et que le large éventail de l'arbre du voyageur toujours orienté d'Est en Ouest, s'infléchit sous la brise de mer, on entend, aux Hébrides, bien des histoires racontées avec des voix chargées de mystère. Et ce n'est point un vain artifice de conteur. Au fond de la cocoteraie, la brousse dresse à pic une muraille épaisse et vivante. Nul n'a jamais vu ce qu'il y avait derrière. On dit que c'est là, dans les villages, que vivent les sorciers qui président aux rites funèbres et aux sacrifices humains. Dans le silence des nuits, parfois, le martellement sourd des tabous parvient jusqu'à la terrasse des colons. Des pères, dignes de foi, prétendent même avoir senti, venant des profondeurs de la forêt, de sinistres fumets de viandes interdites...

Le soir où, à la lueur d'une torche, quelque part aux Hébrides, nous étions six autour d'un cochon grillé, nous parlâmes, chacun à notre tour, jusqu'au petit matin.

A LA RECHERCHE DU COPRAH

— Qu'est-ce qu'il fabrique donc le subrecargue ?

Depuis un quart d'heure, la vedette monte et descend, au gré du flot, le long de la coque du « Saint-André » qui donne de la gîte à babord suivant une habitude ancienne.

— Le subrecargue change de chaussettes...

— Encore !

Cela fait la troisième fois aujourd'hui et il n'est que onze heures du matin. Il est vrai qu'au premier mouillage, à Mahé, le subrecargue a manqué la planche et a sauté à pieds joints dans trois pieds d'eau. A Tongoa, le canaque qui le portait sur ses épaules l'a malencontreusement basculé dans les coraux. Enfin, à Valesdir, première escale de l'île Epi, la vedette a embarqué trois coups de lames qui sont venus

fort à propos remplacer l'hydrothérapie défail-
lante du petit « Saint-André ».

Pour moi, dès le départ de Vaté, j'ai coupé
en deux mon pantalon de toile et rayé de mes
papiers les chaussettes et les sandales. Mais je
regarde encore avec envie les vingt-cinq cana-
ques à peu près nus qui se balancent dans la
remorque. Ceux-là ne sont point obligés de faire
des ponts d'or à des boys tonkinois pour faire
laver leurs chemises.

Depuis trois jours, l'administrateur en mis-
sion, le subrécargue, l'agent commercial et moi
nous collectionnons les coups de soleil. Chacun
de nous effectue la tournée des îles dans un but
particulier. L'administrateur va inspecter la
main-d'œuvre étrangère. Le subrécargue sur-
veille le fret pour le compte d'une grande société.
L'agent commercial achète tout ce qu'il peut
et paie le moins possible. Et moi je les regarde
faire par curiosité. Mais tous les quatre, en réa-
lité, comme le capitaine et l'équipage, comme
les canaques du pont, comme le bœuf et le co-
chon qui constituent nos provisions de bouche,
comme le « Saint-André » tout entier, nous som-
mes partis à la recherche du coprah !

Dans toutes les foires de France, on vend aux
badauds, très cher, des petits morceaux de noix

de coco. Les badauds avalent ça comme une
friandise. Il m'est arrivé d'en manger. Jamais je
n'en mangerai plus. Car je sais maintenant que
c'est avec cela qu'on fait le savon de Marseille.
Ce n'est pas de la noix de coco. C'est du coprah !

A peine avez-vous mis le pied sur une plan-
tation qu'une odeur tiède et rance vous prend
à la gorge. Cela sent à la fois la graisse, le sa-
von, la bougie brûlée. L'odeur vient d'une bâ-
tisse remplie d'une matière jaunâtre, concassée,
mise en tas. C'est du coprah !

Sur quelque bateau que vous montiez, si vous
approchez des cales, la même odeur vous en-
toure et vous poursuit. En ce moment même où
j'écris dans ma cabine, à douze jours de Mar-
seille, l'odeur lourde et tenace m'arrive du pont
par l'escalier en vis. Du coprah ! toujours du co-
prah...

Le coprah, c'est toutes les Nouvelles-Hébrides,
tout le Pacifique... Il y a quatre ou cinq ans,
j'aurais pu dire : c'est la fortune des colons. Au-
jourd'hui malheureusement, il faut mettre le
verbe au passé...

Tous les jours, après le branle-bas du matin —
quatre heures et demie — l'agent commercial se
précipite dans le réduit de la T. S. F. Il inter-
roge les papiers de la nuit.

— Le coprah a encore baissé de vingt-cinq francs !

Depuis trois jours que nous avons quitté Port-Vila, il a baissé de cinquante francs. Le coton et le cacao suivent le mouvement. Les colons qu'on met au courant des prix laissent tomber les bras.

— On finira par donner tout pour rien !

Ils jettent un regard navré sur les pentes de la montagne où des milliers et des milliers de cocotiers s'alignent jusqu'aux horizons de brousse impénétrable qui limitent leurs domaines. C'est le fruit de quinze, vingt ou trente années de labeur. L'histoire de ces années-là s'inscrit sur leur visage, en rides escarpées, en brûlures de soleil qui leur font le teint sombre et les yeux clignotants. Ils ont des mains courturées, des bras noueux et des poitrines recuites. Ils haussent des épaules découragées.

— Enlevez tout de même !

Et les sacs s'enlèvent sur le dos des canaques, emplissent la remorque que la vedette tire vers le bateau.

Quand le coprah va, tout va. Quand il ne va pas...

A sept ou huit mouillages par jour, nous allons vite. Nous avons « fait » l'île May, l'île

Tongoa. Nous buvons du lait frais à Valesdir, nous déjeunons à Nelson-bay. Le colon de Nelson nous dit :

— Il y a six ans, je pouvais vendre ma plantation cinq millions. Aujourd'hui, étant donné le prix des produits, je n'en tirerais pas trois cent mille francs. Je mange deux cents francs par jour avec mon coprah et mon cacao. Comme il faut vivre, je fais des dettes. Est-ce que l'Etat ne va pas s'occuper de nous ?

Et puis voici Bouté-bouté, cap Foreland, Ringdove-Bay. La nuit tombe comme un rideau sur la côte d'Oué-la-Wéa. Le « Saint-André » mouille et s'endort. Déjà le vent nous apporte la cendre du volcan de l'île Ambrym. La mer est plate et noire comme une plaque d'acier bruni...

A six heures le lendemain, nous touchons l'île Pau-Uma. Finie la belle verdure nette, les plages éblouissantes d'Epi et de Tongoa. Ce ne sont que rochers à qui les herbes et les coquillages font une lèpre verdâtre. Des nègres sales, couverts de plaies humides traînent le long d'une brousse enchevêtrée comme une tignasse de pouilleux. Le ciel est bas et la mer livide. Nous fuyons vers Ambrym dont le volcan n'est qu'un cône de brume sur des coulées de laves durcies.

Mouillage de Bowe. Mouiller est facile. Abor-

der est une autre affaire. La mer roule sur le sable noir une barre de deux mètres de haut. La vedette se cabre. La barre recule. Nous allons nous écraser sur la côte.

— En arrière !

Il était temps. Nous faisons des rondes dans l'eau, secoués par la houle.

— En avant !

La vedette embarque deux coups de mer, manœuvre mal, perd du temps.

— En arrière !

Nous sommes trempés. Il faut lâcher la remorque. Un homme, plonge pour détacher la corde. Et, pendant une heure, ce sont des : « En avant » et des : « En arrière ! » tandis que le vent se lève et que la mer nous ballote furieusement de la pointe au creux de ses lames. Il faut y renoncer.

Nous filons vers Craigs-Cowe. En passant devant les rochers de Napo qui tombent à pic dans l'écume, le volcan nous lance des jets de soufre qui retombent en pluie rousse sur le pont. Un colon, perché sur la falaise, nous fait des signes désespérés. Nous lui répondons : « Impossible ! » et l'homme nous regarde passer, les mains sur les hanches, l'air résigné. Il y a trois mois que personne n'a pu aborder là...

Craigs-Cowe, Rhanon, Olal... Nous avons parcouru les coulées de lave encore fumantes et visité la mission — un père et deux bonnes sœurs — dont le volcan a respecté jusqu'ici l'abnégation et le courage. A Olal, les canaques nous ont entourés, sur la plage, de leur troupe crasseuse et mercantile. Depuis qu'on leur a montré des livres sterling, ils vendent tout ce qu'ils ont, leurs armes, leurs tabous, les dents de leurs cochons sacrés pour acheter du gin sur les cotres qui font la contrebande de l'alcool. Pour nous amadouer, un grand barbu au visage peint en rouge nous a joué de la flûte à trois trous...

Le lendemain à bord, l'agent commercial déclara : « Le coprah vient encore de baisser de quinze francs !... »

Nous voici longeant les côtes de l'île Aragh-Aragh, l'île des missions. Dans tous les trous de la brousse, il y a un missionnaire dans une minuscule maison de bois. Il a réuni autour de lui quelques canaques. Il les catéchise, il les fait travailler, il les soigne. Ils en ont besoin. Tous ou presque tous sont couverts de plaies. Ceux qui n'ont pas la peau trouée de cratères rosâtres et suants ont les pieds ou les mains gonflés d'éléphantiasis. Dans leurs villages puants les

cochons seuls, en liberté dans la brousse, font le nettoyage. Quand un cochon a suffisamment avalé d'horreurs et de détritrus, quand il est bien gras, on le mange. Les canaques en meurent. La dysenterie les décime. Il y avait autrefois six mille habitants à Aragh-Aragh. La plupart des villages ne sont plus peuplés que de tombes...

Trois jours après, nous nous tordions les pieds dans les rochers de Lolopuépué, sur Aoba, l'île des lépreux. La vedette encaissait de rudes chocs sur les récifs mauves qui défendent cette côte effondrée habitée de colons métis peu loquaces et pauvres comme Job. Dix sacs par ci, cinq par là et le « Saint-André », indifférent aux plaintes, aux récriminations, aux menaces continuait son périple interminable.

Un soir pourtant, nous nous reposâmes chez l'administrateur délégué de Port-Sandwich, à Mallikolo. Il y avait vingt jours que nous bourlinguions dans les îles. Nous avons raflé le coprah à Port-Olry, sur Santo, pêché des poissons bleus dans la baie des Requins, marché prudemment sur les côtes de la baie des Tortues infestée de tétanos, reçu pendant des heures une pluie préhistorique au Canal du Segond, chez Ratard, le seul colon des Hébrides qui se vante de ne pas avoir de dettes. Ayant

raté le « Saint-André » de quelques minutes à Sarmettes, j'avais dû le poursuivre à cheval sur la plage jusqu'à Bushmann Bay... Nous avons, à Port-Sandwich, effectué notre soixante-dixième mouillage et nous avons le droit de souffler une heure avant de remettre le cap sur Port-Vila...

— Vous avez tort de partir, me dit l'administrateur de Mallikolo.

— Pourquoi ?

— Vous n'avez rien vu.

— Cependant...

— Vous avez vu les colons. Restez quelques jours, je vous montrerai les canaques.

— En liberté ?

— En liberté. Le « Rara » est au mouillage. Le temps d'y embarquer des conserves et des fusils et nous levons l'ancre.

A la tombée du jour, nous faisons, du haut de la falaise de Port Sandwich, au pied du mât dont on venait d'amener le pavillon tricolore, des signes d'adieu au « Saint-André » qui s'éloignait. Sur les récifs s'allumaient les feux des pêcheurs de langouste. A l'horizon, le cratère de l'Ambrym rougeoyait.

La nuit s'étendit sur Mallikolo, l'île des mangeurs d'hommes...

MISSIONNAIRES

Tout le jour, les deux sœurs, le visage grave au fond de leur cornette, demeuraient sur le rouf du *Saint-André* comme de grands oiseaux noirs, pensifs, immobiles, dominant l'agitation des casques blancs et des manous multicolores qui secouait le pont étroit et les échelles.

Le soir, elles se glissaient dans leur cabine sans même avoir jeté les yeux sur la mer au clapotis léger qui s'éteignait lentement avec le ciel.

Il y en avait une jeune et une vieille. On le remarquait, par habitude, et puis on l'oubliait. Leur foi, leur sacrifice existaient hors du temps. Leurs pensées devaient avoir le même âge. Leur sérénité, depuis longtemps ou depuis peu avait atteint le même absolu.

Elles allaient à Namaram, sur l'île Pentecôte. Un missionnaire les attendait. Pêle-mêle, sur les plages désertes qu'anime parfois le salut ou l'adieu d'un colon, le *Saint-André* débarquait du riz, du vin, de la farine, des médicaments, des prières et des consolations...

La plantation et la mission voisinent sur les côtes. Le travail et le recueillement y font bon ménage. Le colon habite la même maison de bois que le père et les bonnes sœurs. La même brousse sauvage, sur laquelle le blanc n'a remporté que de maigres victoires traque l'homme de l'aventure et l'homme de Dieu. Pourtant, l'aspect de chaque pan de forêt varie suivant qu'on y trouve un bungalow ou une église.

Perchée sur un mamelon au-dessus d'une baie douce et bleue inutilement; enfouie au cœur des bois crépusculaires où la chanson des vagues n'arrive plus, où la nature impose à l'intrus son silence mortel; sertie des laves grises qui coulent des volcans, la mission respire partout une félicité qui n'est ni des Nouvelles-Hébrides, ni de ce monde. Les pères aux robes lustrées et verdies qui vivent avec cent francs par mois au milieu des Canaques convertis, soignant les plaies des corps et priant pour les âmes, ont le visage souriant et les yeux enfantins.

Leur mémoire a gardé, frais et vivace, le souvenir des spectacles anciens. Les quelques instants de nos visites n'étaient point mornes. Et nos hôtes, bien plus que nous-mêmes, parlaient de la France, des chemins qu'on suit à travers les océans avec une gaîté candide, une joie pure que n'altérerait pas le regret.

— Monsieur, vous venez de France et je n'ai rien à vous offrir ! Il faut pourtant que nous trinquions ensemble. Dieu aime qu'on respecte la loi de l'hospitalité. Ici, tout est à vous, mais nos verres sont vides ! Que faire ? Si j'osais... Oui ! le vin de la messe est un bon petit vin aigrelet. Je vais en chercher. Nous le boirons en pensant à Notre Seigneur et à nos santés. Puis, nous visiterons mon Eglise...

Si les pères vivent dans des baraques de bois nu, les Eglises des Missions sont, pour le pays, somptueuses. Elles élèvent au-dessus de la marée verte des arbres un clocheton modeste, si l'on songe aux pauvres matériaux qui le composent, mais plus glorieux que cent cathédrales si l'on regarde, un instant, la brousse livide et coagulée, la mer immense aux courants impuissants contre les croisières de l'esprit.

— Avez-vous remarqué mon autel ? me dit un vieux père à barbe blanche qui avait essuyé,

quelques mois auparavant, une fusillade nourrie des « man-bush » enivrés de gin et de victuailles. Regardez. N'est-ce pas que c'est une idée ?...

L'autel, une longue table de bois blanc, avait pour nappe un drapeau français. Le ciboire étincelait sur le blanc. Sur le bleu et sur le rouge, il y avait un petit chandelier de cuivre...

Le long de l'île Pentecôte, nous allions, de missions en missions...

Un matin, le bateau stoppa devant trois rochers sombres.

— Namaram !

Toujours silencieuses et graves, les deux sœurs descendirent dans la vedette. Elles n'eurent pas un regard pour le *Saint-André* vagabond qui verrait, lui, d'autres cieux et d'autres rives. Leurs yeux se tournèrent vers la plage où le père les attendait, entouré des petits Canaques de l'école. Alors, seulement, on vit qu'elles souriaient.

Dans une salle, à peine meublée, dont les murs s'ornaient d'images de la Vierge et de cartes où le nom de toutes les missions du Pacifique s'inscrivait sur la mer, le père parla longuement à voix basse, le doigt levé, le visage empreint de joie et de respect.

— Depuis quelques jours, Messieurs, il se passe à Namaram, d'étranges choses. Je ne sais ce que je dois en penser. J'ai mis au courant des faits — car ce sont bien des faits — Monseigneur qui est à Port-Vila. Sans doute ses méditations lui permettront-elles de comprendre... Ma mission, semble avoir été choisie par Dieu pour des interventions célestes. Ecoutez...

« La dysenterie décime mes Canaques. Il en est mort beaucoup tous ces temps-ci. Cela fait mon désespoir. J'ai prié pour eux des nuits entières. Je priais pour les morts et pour les agonisants. Pourtant, les agonisants mouraient. Nous les conduisions en terre et mes enfants de la mission psalmodiaient le chant des morts.

« Un soir — écoutez, Messieurs, écoutez !... — je rentrais de voir un malade. J'allais me mettre, pour lui, en prières. Soudain, un chant doux et triste monta dans la nuit, un chant à plusieurs voix. C'était comme si toute une Eglise chantait.

« Je reconnus le chant des Morts. Mais ce chant n'était pas immobile. Il « marchait » lentement, tournait autour de la mission, s'apaisait derrière le rideau de la brousse et reprenait corps devant ma maison.

« Je sortis. La nuit était épaisse et vide. Le chant des Morts « était » sur la plage. Pourtant, sur la plage, il n'y avait personne. Dans leur dortoir, mes petits Canaques dormaient. Le chant des Morts tournait toujours. Je l'entendis toute la nuit. Au petit jour, j'allais voir mon malade. Sa femme me dit qu'il était mort un instant avant.

« Deux fois l'étrange et divin concert plana sur la mission. Deux fois, au matin, un Canaque mourut. »

Comme nous allions quitter notre hôte, au pied des rochers sombres de la plage, une voile apparut sur la mer. Une petite goélette cinglait vers nous. Bientôt, nous aperçûmes, debout sur le pont incliné, entourant le grand mât d'un de ses bras, élevant l'autre en un geste de victoire, un père athlétique dont la barbe longue et légère s'épanouissait dans le vent.

Le bateau mouilla et envoya son dingy. Le père Durand, vicaire général de Port-Vila, sauta prestement sur le sable.

— Je vous apporte l'opinion de Monseigneur sur les voix de Namaram, dit-il au missionnaire. Ce sont là des manifestations angéliques. La mort de nos frères noirs ne doit plus nous attrister. On ne peut douter qu'ils soient au

Ciel, puisque la voix des Anges eux-mêmes les accompagna au tombeau.

Le père Durand navigua longtemps d'île en île. La voilure de son petit *Saint-Joseph* apparaissait le soir au creux d'une baie. On la voyait descendre, se replier comme une aile et le bateau s'endormait. Quand la nuit s'en allait, laissant sur le flot une cendre grise, il avait disparu.

Je retrouvai le père à Norsup le jour de l'Ascension. On pouvait à peine entrer dans la petite Eglise envahie par les Tonkinois qui s'étaient accroupis partout, à même le sol et chantaient, dans leur langue, la louange de Dieux inconnus. L'autel était recouvert d'un drap propre. Dans des vases dépareillés, des fleurs en papier penchaient leurs corolles mortes. Le père officiait revêtu d'une chasuble éteinte et sa barbe inculte depuis des jours, voilait, sur sa poitrine, tout le haut de la croix.

On célébra six mariages. C'était une grande fête. Aussi les Tonkinois avaient-ils préparé des réjouissances particulières, ce jour-là. On leur avait donné la permission d'acheter du vin et ils avaient extrait de leur bagage des pans de soie, des vêtements cocasses, toutes sortes de trésors bigarrés, des tambours et des clochettes.

Et, tandis, que nous parcourions la plantation, nous vîmes déboucher, en haut d'un chemin, à travers les cotonniers neigeux, un cortège qui semblait venu du fond de l'Asie mystique et belliqueuse, confondant, au terme d'un voyage épique, les Dieux, les cultes, les prières et les chants.

Devant les tambours ballants sur un bambou flexible entre deux épaules, des hommes, à faces de démons défigurées de rictus, hérissées de poils, fardées de peinture, mimaient avec de longs bâtons des combats à la lance. La danse et le saut accompagnaient leur curieuse escrime. Les tambours battaient le rythme des feintes et des passes. Quand les bâtons volaient en éclats, les combattants en ramassaient d'autres le long de la route.

Puis, venaient les bannières déchiquetées en queue de dragon. Leur soie mouvante étincelait. Jamais, sans doute, le ciel blasé des Hébrides n'avait connu pareille allégresse. Les hommes d'ici enlisés pour toujours dans la brousse monotone ignorent le chrome et l'écarlate. Les Tonkinois en fête bariolaient la nature.

Il y avait d'autres tambours, d'autres bannières. Des fous, guêtrés de rouge agitaient des marottes. Derrière eux, les couples de la noce

marchaient gravement. Des porteurs de cymbales éperdus venaient enfin.

Mais au milieu du cortège tonnante et tintinnabulant, sous un dais de pourpre porté par quatre horribles masques, le père Durand, à cheval, hiératique et solennel, dominait les ébats et les ris. Il avait relevé sa robe jusqu'aux hanches sur son pantalon de lustrine. Casque en tête et le poing sur la hanche, il présidait orgueilleusement aux réjouissances païennes de ses jaunes convertis...

Le père ne détourna pas même les yeux en passant devant nous et le défilé, magnifique, étrange, insensé se perdit au loin dans la cotonneraie que balaya longtemps la soie magique des bannières...

LA LÉGENDE DES MANGEURS D'HOMMES

Un des plus beaux épisodes de l'occupation de la Nouvelle-Calédonie par les Français est l'entrevue du commandant Tardy de Montravel et du Chef de la Tribu de Pouma, Filipo Boueone, en 1854.

Tel qu'il est raconté dans les récits officiels, il constitue l'événement le plus surprenant et le plus susceptible d'éclairer les profanes sur l'esprit pacifique des hautes personnalités canaques de l'époque. Mieux, il révèle chez elles une moralité élevée, un grand désir d'ordre et de civilisation, même une connaissance très exacte du style administratif, de ses nuances et de la vertu persuasive des formules de convention.

Quand on a vécu quelque temps dans les îles

canaques, on peut facilement reconstituer la scène.

Le commandant Tardy de Montravel, revolver et sabre au côté, entouré de ses officiers et suivi de sa compagnie de débarquement s'entretient, sur la plage, avec les émissaires de la tribu de Pouma. Le chef va venir. On l'attend. Il paraît. Filippo Boueone est vêtu d'une plume de coq blanc qu'il porte dans les cheveux. Il a le casse-tête en bois de fer, la sagaie à trois pointes, l'arc et les flèches à pointe d'os humain. On se salue et l'on s'assied sur le sable pour la palabre.

— Reconnais-tu, dit le commandant, la souveraineté de la France ?

Filippo regarde la compagnie de débarquement, les fusils et les baïonnettes des marins. Il jette un regard vers le bateau de guerre mouillé non loin de là et dit :

— Je la reconnais.

Invisible, l'Histoire symbolique plane au-dessus des acteurs de cette scène.

— Nous allons faire un traité, ajoute le commandant et tu me demanderas des lois. J'attendrai tes ambassadeurs.

Le commandant et ses hommes regagnent leur bord et Filippo sa brousse. Le lendemain, le

chef canaque envoyait au représentant de la France le document ci-après que je recopie fidèlement :

« Filippo Boueone au commandant Tardy de Montravel :

« Désireux, d'une part d'obéir à la France, d'avoir à ne plus appliquer à mes sujets les lois et coutumes de mon pays et de l'autre de ne pas laisser ma tribu dépourvue de toute espèce de code, je demande au capitaine de vaisseau Tardy de Montravel: 1° de vouloir bien édicter des peines contre les auteurs des crimes suivants qui désolent principalement la Nouvelle-Calédonie. Savoir : le meurtre suivi d'anthropophagie, l'anthropophagie, le meurtre des vieillards et des infirmes, la guerre, le vol, le viol, etc...

« 2° de nommer plusieurs gendarmes pour l'arrestation des coupables et l'exécution des peines.

« 3° De décerner des peines sévères contre tous ceux qui résisteraient à ces agents de police et de donner à ceux-ci un « habit pour les distinguer ». »

On ne peut nier que la France venait de gagner en la personne de Filippo Boueone un sujet d'élite. Le commandant de Montravel répondit au chef soumis en ces termes :

« Prenant considération de la lettre que vous m'avez adressée le 7 courant... »

Et ce fut à la suite de cet échange courtois de correspondance que fut rédigé le Code de la Tribu de Pouma appliqué suivant un édit qui commençait, ainsi qu'il se doit depuis Henri IV, par ces mots : « Nous, Filipo Boueone, chef de la Tribu de Pouma... »

A dire vrai, tout cela n'empêcha pas les canaques de la Nouvelle-Calédonie de manger, en 1878, la femme d'un employé des postes, lors de la fameuse révolte où périt le colonel Gally. Mais on peut affirmer que les principes du code de Pouma étaient bons, car, les gendarmes aidant, les tribus paraissent avoir à tout jamais perdu le goût de la chair humaine. Dans les villages, quand les hommes et les femmes se sont longtemps nourris d'ignames, de manioc et de lait de coco, on entend bien dire parfois :

— Na — mat Kaëo !

— J'ai envie de manger de la chair !

On s'empresse alors de donner aux canaques des boîtes de conserve, ou bien on leur met un fusil entre les mains et on leur dit : « Va tuer un cerf ou une roussette. »

Ceci ne vaut du reste que pour les tribus du Nord, plus isolées dans la brousse, moins sou-

vent en contact avec les blancs. L'absence de routes, la difficulté des communications rendent l'évolution des canaques du Nord plus lente et plus difficile sans doute que celle de leurs frères du Centre ou du Sud. C'est du Nord toujours que partirent les révoltes, celle de 1878 comme celle de 1916...

Mais je vous affirme que les canaques de la Nouvelle-Calédonie sont, en général, des gens tout à fait bien...

Je suis allé voir le grand chef Paul à Ponérihouen. Averti de ma visite, le grand chef Paul avait revêtu son uniforme de colonel. Non pas un uniforme de colonel d'opérette avec le bicorne et les plumes. Non. Un costume blanc immaculé, des bottes et cinq galons d'or sur les manches. Paul a une maison, couche dans un lit, et fait écrire ses lettres par un secrétaire. On boit chez lui des apéritifs de grande marque. Il reçoit comme un prince, parle avec aisance et règne sur toute la côte Est.

Dans l'île de Lifou, j'ai rencontré un jeune chef par intérim. Il remplaçait le chef Boula délégué au jardin d'acclimatation de Paris pour représenter les « anthropophages » de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances. Le jeune intérimaire était bien triste.

— Donne-moi vite des nouvelles de Boula et de tous ceux qui sont à Paris, m'a-t-il dit.

— Hélas ! Je suis parti avant leur débarquement...

— Il paraît qu'il leur est arrivé malheur. On dit partout qu'ils sont devenus anthropophages dans ton pays ! Mais je ne le crois pas. Je ne peux pas le croire !

— Il ne faut pas le croire, affirmai-je. Personne ne le croit et les Parisiens non plus. Seulement, comprends-tu, ils font semblant... ça les amuse...

Une après-midi qu'il tombait sur toute la Calédonie une pluie renouvelée du déluge et que j'avais cru, perdu dans la Chaîne centrale, pouvoir gagner un village distant d'une vingtaine de kilomètres, mon cheval — un vieux cheval de voiture — me lança philosophiquement dans une rivière. La rivière était grosse et le courant majestueux. Accroché à une branche basse j'appelai au secours parce qu'il est désagréable de se noyer à vingt mille kilomètres de chez soi. Deux canaques d'une tribu voisine accoururent. L'un rattrapa le cheval, l'autre l'homme. Je me confondis en remerciements dans un langage petit nègre tout à fait approprié aux circonstances. Les canaques me regardaient, surpris. Ils

acceptèrent néanmoins quelque argent et comme, ruisselant et transi, je remontais à cheval et leur adressais un dernier salut, le plus jeune me fit signe de la main et dit avec un sourire légèrement goguenard :

— A la prochaine !...

Mais on m'avait dit que je rencontrerais des mangeurs d'hommes aux Nouvelles-Hébrides.

Comme le *Saint-André* était mouillé devant Malo-Kili-Kili, à Mallikolo, une pirogue à balancier accosta tandis que le soir tombait. Dans un vague remous, on vit un homme accrocher son embarcation à l'échelle. Bientôt, il fut sur le pont. C'était un magnifique échantillon de canaque. Laid comme le péché, son front s'auréolait d'une haute chevelure en tête de loup. Il portait autour des reins une ceinture en écorce de pandanus large de dix centimètres et le petit « nambas » — small-nambas — qui représente pour les indigènes des îles le maximum de décence, le grand « nambas » — big-nambas — n'étant que du superflu... Passé dans la paroi médiane de son large nez, un éclat de bambou paraissait lui servir de balancier et dans le lobe de son oreille gauche, démesurément agrandi, on voyait une pipe, un morceau de tabac-figue et quelques allumettes.

Ainsi paré, l'homme s'avança la main tendue :

— Bonjour Bil-Bil, dit l'administrateur en tournée qui connaissait son monde. Qu'est-ce que tu veux ?

Un étrange dialogue s'engagea dans une langue inconnue. Puis, après de longues poignées de main, Bil-Bil s'en retourna comme il était venu.

— Est-ce un mangeur d'hommes ? demandai-je.

— Non, Bil-Bil est un élégant small-nambas qui vient de se marier. Pour plaire à sa femme, il voulait trouver ici des fixe-chaussettes avec ornements de cuivre. Nous n'avons pas pu le satisfaire.

J'étais secrètement déçu, mais je ne me décourageai pas. Le lendemain dans l'îlot Vao, nous visitâmes les villages ornés de « tabous » qui sont d'assez vilaines têtes de bois sculptées en haut d'un tronc d'arbre évidé.

— Sommes-nous cette fois chez les mangeurs d'hommes ?

— Regardez !

Un beau canaque s'avançait vers nous. Il avait revêtu un maillot rayé bleu et blanc. Je m'en étonnais, mais ce ne fut pas pour longtemps. Si le natif de Vao avait un vêtement sur

le torse, ce n'était que pour y pouvoir accrocher une médaille de sauvetage chèrement gagnée !

Nous arrivâmes à l'îlot Atchin.

— Bonjour, Monsieur, me dit un canaque aux yeux intelligents. Vous venez de Paris ? Vous m'avez vu probablement au cinéma. Je suis un des principaux acteurs du film que des messieurs français sont venus tourner chez nous. J'ai organisé toutes les danses avec le père Godefroy de l'îlot Walla. J'ai même participé à la tempête représentée dans le film. Je manœuvrais l'appareil à douche tandis qu'un métis de Norsup « faisait » les coups de mer avec des seaux d'eau... Tenez, le vieux là-bas qui fume la pipe, si vous avez vu le film, vous devez le reconnaître...

Ma parole, je l'ai reconnu ! Je me suis avancé vers lui et je lui ai dit en bichlamar :

— You caïcaï man ?

— C'est toi le mangeur d'homme ?

Le vieux canaque a souri et comme je voulais le photographe, il m'a tendu la main :

— Ce sera un shilling, m'a-t-il dit.

Le soir même, chez le père Godefroy, à l'îlot Walla, je ne cachais pas ma mauvaise humeur. Alors, le père me dit doucement :

— Il ne faut pas dire que l'existence des

mangeurs d'hommes soit une pure légende. Mais tout ce qu'on a écrit, tout ce qu'on a représenté des mangeurs d'hommes, jusqu'ici, n'est que légende pure. Cette nuance, croyez-moi, contient l'expression de la vérité.

« Les anthropophages existent sans doute à Mallikolo et ailleurs. Peut-être y en a-t-il pas très loin d'ici. Mais personne, vous entendez bien, personne ne les a jamais vus chez eux. Aux Nouvelles-Hébrides, il n'y a pas eu de conquête. Les opérations de police sont difficiles. J'en sais qui ont tourné fort mal pour les marins qui y participèrent. On connaît, des îles, certaines côtes. L'intérieur est inexploré, plein de menaces et de dangers. Les canaques de la montagne sont libres chez eux. Sont-ils anthropophages ? — Eh ! pourquoi ne le seraient-ils pas ? Pourquoi leurs mœurs auraient-elles évolué ? Au contact de quelle civilisation ?

« Selon ma conviction profonde, celui qui s'aventurerait dans l'intérieur des îles risquerait fort d'être mangé.

« Il y a une légende des mangeurs d'hommes. A côté de la légende, il y a la réalité. Nul n'a jamais essayé de l'approcher... »

CHEZ LES « BIG-NAMBAS »

J'étais à peine éveillé. De mon lit j'avais vu, par la fenêtre ouverte sur le ciel et la mer que soudait, à l'horizon, le profil brumeux de l'île Ambrym, le pavillon tricolore monter au mât de la Résidence. Une voix sèche, hachée, rapide, emplissait l'air calme de détonations de salpêtre.

— Douze prisonniers à la route ! Le débroussé n'avance pas. Qu'est-ce qu'ils ont fichu hier ! Mahi-Makao, tu me répondras du travail de tes hommes. J'en ai vu un qui travaillait assis. S'il recommence, tu lui donneras un fauteuil, tu m'as compris ? Il me faut cent mètres de débroussé aujourd'hui. Je t'ai dit douze hommes, les autres, au corail !

Je sautai de mon lit. Devant la maison, la « queue de raie » à la main, ses épaulettes d'ar-

gent de travers, le casque sur l'oreille, l'administrateur Pétrignani, délégué de Mallikolo, donnait ses ordres pour la journée. Quand Pétrignani donne un ordre à Port-Sandwitch, l'île tout entière tressaille.

Le délégué est un petit homme sec, aux yeux de flammes. Il est toujours en mouvement. Une étincelle électrique entre deux pôles qui ne seraient point contraires : celui du devoir et celui de l'action. Rien ne l'arrête. Ni les canaques, ni les fusils Snider, ni la tempête. Quand il a quelque chose à faire quelque part, il monte sur son bateau et en route ! Sans adjoint, sans interprète, il s'arrange. On l'aime et on le craint.

Il lui fallait un jour arrêter le fils du chef indigène de Vao, par représaille. Le chef refusait de livrer son fils. Pendant deux jours, sur le pont de son brick, le mousqueton à la main, Pétrignani monta la garde entre Vao et la grande terre pour empêcher les canaques d'aller se ravitailler à leurs jardins. Une pirogue montrait-elle le nez ? Une balle bien placée y ouvrait instantanément une voie d'eau. Le canaque n'avait que le temps de tirer son embarcation sur le sable. Le troisième jour, le chef, en personne, vint livrer son fils...

Il arriva, naguère, que, devant une situation

grave, le délégué hésita. Il lui fallait un conseil du gouverneur. Il alla le chercher. Sur son bateau, sans voile, sans cartes, sans boussole et sans montre, il parcourut cent milles, en pleine nuit à travers les récifs. Au matin, il était à Port-Vila.

C'est avec cet homme que j'allais m'embarquer pour la pointe de l'Eléphant.

Il existe, bien sûr, des cartes de l'île Mallikolo. Les côtes y sont assez exactement dessinées du côté de la mer intérieure. De l'autre, des pointillés imprécis remplacent souvent le tracé géographique. On sait que la pointe de l'Eléphant est une pointe. On ignore comment elle est faite. Rares sont ceux qui ont débarqué dans ces parages. C'est le domaine des Big-nambas. Les Big-nambas, paraît-il, mangent les hommes...

Nous verrons bien.

Le « Rara », petit brick de dix mètres de long, gréé en lougre avec deux mâts, une grande voile, une trinquette, un foc et un tape-cul, se balance dans la baie de Port-Sandwitch. Le patron, c'est Sandy, le métis. L'équipage, cinq canaques habillés de loques multicolores, entasse, pour le moment, dans la cale, des boîtes de conserves, du vin, du tabac-figue et des fu-

sils. Quand tout sera prêt, nous monterons dans le « dingy », petite embarcation spécialement construite pour chavirer au moindre mouvement..., et rejoindrons le bord.

Pétrignani confie à sa femme sa « queue de raie » et son revolver. C'est elle qui, en son absence, fera manœuvrer les prisonniers. Ils manœuvreront bien, je vous l'assure.

Le moteur du « Rara » pétarade. On a hissé le pavillon au grand mât. L'air est saupoudré de soleil et la brousse s'immobilise dans la chaleur du jour.

— Embarquez ! En avant doucement !

Sandy est à la barre. Le « Rara » vire et glisse vers la haute mer. En passant devant la Résidence, le pavillon s'abaisse et se relève trois fois...

* * *

La houle a transformé la mer en une infinité de petites flaques bleues qui s'agitent entre quatre pointes d'écume. Nous venons de passer à travers les Maskelynes, une poignée de cailloux qu'on a lancée, fort inconsidérément, à un mille des côtes. De l'un à l'autre, les madrépores ont étiré des récifs mauves, murailles surnoises, cavernieuses, habitées de bénitiers sanglants,

d'efflorescences livides, et dont le reflet assombrit la surface du flot.

Le « Rara » pique du nez dans les vagues, se cabre comme un cheval sous l'obstacle et roule d'un bord à l'autre, sur sa petite coque cuivrée. Pour « l'appuyer », on a mis toutes voiles dehors. Les côtes désertes passent lentement devant nos yeux. La brousse monotone, épaisse, peinte au couteau, s'accroche à la plage par les mille doigts griffus de ses palétuviers. Pas une voile sur la mer, pas une silhouette sur la côte. Un petit bateau que le vent pousse et que maltraite la vague. Dedans, huit hommes...

De longues heures... Des marsouins qui nous font escorte, une tortue qui plonge, une raie géante qui dresse hors du flot sa nageoire dorsale comme un foc de proue... L'flot Toman, le pays des momies de glaise et des têtes séchées. La mer...

Le soir tombe. On allume un phare.

— Y a-t-il des récifs, Sandy ?

— Je les connais...

Le « Rara » n'est plus qu'une ombre qui glisse et regarde la nuit par trois petits hublots...

A neuf heures du soir, un rocher noir apparaît à droite. Nous arrivons. La côte est là. Qui va nous recevoir et comment serons-nous reçus ?

— Un coup de « houbou », Sandy !

Sandy approche de ses lèvres une énorme conque marine. Un gémissement doux, prolongé, angoissant comme un appel de détresse, retentit trois fois. Et puis trois fois encore...

Nuit totale et silence. Le « Rara » semble hésiter devant l'inconnu... Soudain, une lumière s'allume dans l'épaisseur de l'ombre, vers la côte. Deux, trois, quatre lumières. Elles se balancent, se promènent, descendent vers la plage et là, fixent la nuit, interrogent la mer.

— Doucement, le moteur. En bas, les voiles !...

On entend maintenant des voix, des cris. Les tribus réveillées s'agitent. Les émissaires nous attendent. Le « Rara » mouille sa petite ancre rouillée. Le « dinguy » nous rapproche de terre. Nous sautons dans l'eau... Cinquante ombres canaques nous entourent, prudemment, à bonne distance. Les feux cherchent nos visages.

Pétrignani, qui, sur le « Rara » paraissait rêver, retrouve en un instant ses esprits.

— I am French capman, you know ?

— Je suis le « capman » français, vous comprenez ?

De sa lampe électrique, il éclaire ses épau-
lètes d'argent.

— French capman of Mallikolo. My flag is on my ship. You understand ?

— « Capman » français de Mallikolo. Mon drapeau est sur mon bateau. Vous comprenez ?

Les canaques restent silencieux dans l'ombre. On entend les casse-tête qui se heurtent entre eux. Est-ce que ça va durer ? Pétrignani s'énerve. Il attrape un homme par le bras.

— Où est ton chef ? Je veux lui parler. Va le chercher. Je ne partirai pas avant de l'avoir vu.

Très dignes, nous nous asseyons sur le sable. Il fait noir comme dans un four canaque. Dans le « dinguy » à trois brasses de la côte, Sandy veille avec son mousqueton.

Une heure après, les feux qui s'étaient éloignés se rapprochent. Ils escortent un groupe majestueux. Six canaques immenses, poilus comme des singes, sans armes, s'arrêtent devant nous. L'un d'eux fait un pas de plus vers Pétrignani. Nous nous levons.

— Tu es le chef ?

— Je suis Kaouïen.

— As-tu quelque chose à reprocher aux Français ?

— Rien. Nous pouvons être amis.

Kaouïen tend la main.

Puis il se tourne vers ses gardes du corps, dit

un mot. Les cinq géants s'avancent et tendent la main. La paix est faite. On va pouvoir parler.

— Combien as-tu d'hommes ici ?

Kaouïen ne sait pas. Il fait un geste. Aussitôt des hululements s'élève dans la nuit. La brousse tressaille. Des pas froissent des feuillages. On entend des branches qui se cassent. Une foule s'agglomère lentement sur la plage. Des feux de pirogues piquent l'ombre dense. Il arrive des canaques de partout. En quelques heures, ils sont cinq cents. La lune se lève sur tout un peuple noir, nu, immobile et silencieux.

Alors, la voix tonnante de Pétrignani retentit. En bichlamar, il s'adresse aux canaques :

— My boys !

« I glad to mutch you fallah but you kam to mi... »

— Je suis content. Vous êtes venus nombreux me souhaiter la bienvenue. Avant moi, vous vous sauviez dans la brousse. Mais vous savez maintenant que le capman français ne vous veut pas de mal. Vous savez que le bateau de guerre français n'est pas fait pour vous envoyer des obus. Il a pour mission de vous secourir et de vous aider. Les gens d'Ambrym manquaient de riz après l'éruption du volcan. C'est le bateau de guerre qui est venu leur en apporter...

« Avant l'arrivée des Français, vous étiez livrés à vous-mêmes, à vos haines de clans, à vos luttes intestines. J'ai pu vous mettre d'accord.

« Un envoyé de France, celui qui est avec moi, a voulu vous voir. Il dira en France que vous n'êtes plus des anthropophages. Car vous n'en êtes plus, n'est-ce pas ? C'est à cette seule condition qu'on vous enverra des médecins et des médicaments. Comprenez-vous ?

La foule des canaques ondoie. Des murmures s'élèvent, approbateurs :

— Yes, yes, yes, yes...

— Blanc ou nègre, continue Pétrignani, catholique, protestant ou païen, c'est la même chose pour le capman français. La France veut le droit et la justice égaux pour tous. On vous fera des routes, des cases. Quand je partirai, je ne les emporterai pas sur mon dos. C'est votre propriété, votre bien.

« Continuez à vivre en paix. En cas de difficultés, venez me voir. Le jour ou la nuit. Ma maison est la vôtre. Nous partons maintenant pour Toman. Je ne vous dis pas adieu, mais à bientôt. Rappelez-vous que le pavillon qui flotte sur mon bateau est le pavillon français ! »

D'un geste, Pétrignani balaye le peuple noir

qui l'entoure. Les canaques s'en retournent dans leurs forêts. On entend les pagaies des pirogues battre l'eau en cadence.

Nous sommes seuls sur le sable. Les hublots de « Rara » clignotent non loin de nous.

— En route pour Toman !

...Toman, l'île des momies de glaise et des têtes séchées...

A TOMAN, L'ILE DES MOMIES DE GLAISE

Tout le monde a lu des récits d'aventures dans lesquels un Européen, jeté sur une côte inconnue à la suite de quelque drame marin, voit venir à lui des nègres hostiles et nus. C'est ce qu'on appelle aborder une île déserte. L'orgueil des hommes blancs est si grand qu'une île exclusivement peuplée de noirs ne peut être considérée par eux comme une île habitée...

Toman est, à ce compte, le prototype de l'île déserte.

Nous arrivâmes en vue de Toman, alors que le ciel pâlisait, alourdi d'une chaleur humide comme un front déjà moite.

La brousse d'un vert monotone, dressée comme un rempart le long du flot désenchanté, arrêtait net le regard et décourageait l'imagination. Que ceux qui espèrent aller rêver un jour

au bord des mers du Sud m'entendent : dans les îles canaques, plus cadenassées qu'un cœur égoïste et qu'une prison, il n'est à la longue, pour l'esprit, qu'hallucination et folie...

Dans la brousse de Toman, verte, verte à vous faire fuir pour toujours dans un désert pâle et brûlé, une petite plage découpait un triangle clair entre deux roches.

C'est là que nous abordâmes dans le « dingy » chargé de provisions et de tabac. Les canaques de l'équipage n'avaient pas voulu débarquer. Par-dessus tout, les canaques des bateaux et des plages craignent leurs frères des îlots dont l'existence, masquée par le voile des forêts, demeure pour eux pleine d'une étrangeté qu'ils ne précisent jamais. Et cet effroi des boys pour les « men bush », les hommes de la brousse, entre pour une bonne part dans l'inquiétude des blancs. Les boys ne parlent pas, mais ils ont peur. Ils savent...

Sandy, le métis, est avec nous. Sur un lit de feuilles, il étale les provisions. Nous avons jugé plus habile de laisser nos armes à bord et n'avons gardé qu'un long couteau. Un couteau, dans ce pays-ci, n'est pas une arme.

Pétrignani jette autour de lui, dans la brousse, des regards inquisiteurs. Je le sens nerveux.

Cette solitude sournoise ne lui plaît pas. Et dans les forêts hébridaises où il n'y a pas un oiseau, pas une bête rampante, pas un insecte, le silence stagne entre les lianes immobiles comme une présence muette et surnaturelle.

Nous mangeons. Sandy fait du café entre les contreforts d'un nakatambol, un de ces arbres au tronc fortifié qui résistent aux cyclones. Et soudain, sans avoir entendu le plus petit froissement, nous nous sentons environnés de présences réelles, absolues.

Pétrignani me fait un signe qui veut dire : « n'ayons pas l'air de nous agiter ». Tranquillement, il se lève et regarde entre les feuillages du côté de la mer. Il écarte les branches : trois pirogues, montées chacune par deux hommes glissent vers le sable. Derrière nous, du côté de la terre, il y a des yeux qui regardent. Alors Pétrignani regarde lui aussi du côté des yeux invisibles.

— Eh bien ! les man-Toman ne viennent pas saluer leur capman ?

En une seconde, nous sommes entourés de dix immenses small-nambas, taillés dans du bois de fer, solides sur des jambes longues et musclées. Leur visage apparaît à peine entre le casque des cheveux et la broussaille des barbes. Ils portent le casse-tête orné de poil de rous-

sette. Leur peau noire a des reflets sauriens. Mais ils sourient...

— Je ne suis pas encore venu vous voir, clame Pétrignani. Mais vous me connaissez sans doute. Je suis celui que la France envoie pour vous demander : « De quoi avez-vous besoin ? » Si vous avez des malades, on les soignera, si vous avez besoin de riz, vous en aurez. S'il y a parmi vous des malfaiteurs, je les jugerai. Parlez. Je suis là pour vous entendre.

Nous sommes tous assis en rond. Les canaques nous ont donné de vigoureuses poignées de main. Nous leur avons donné du pain qu'ils mangent avec délice. Puis, le plus vieux, arrivé le dernier, et qui marche sur des fémurs énormes à peine recouverts d'une peau froissée et pustuleuse, touche le bras du capman :

— Tu vas venir au village.

Par un étroit sentier, à travers les bananiers, les fougères arborescentes et les lianes géantes, nous partons à la file canaque... Comment les « man-Toman » marchent-ils donc pour faire si peu de bruit ? Sur la terre du sentier on n'entend que deux pas, celui de Pétrignani et le mien. Et pourtant quinze hommes nous accompagnent. Le chemin est long, plonge dans des ravins, contourne des pics. De temps à autre,

celui qui marche devant fait entendre un cri :

— Ou-wai-ou...

Aussitôt à droite ou à gauche, la brousse s'écarte et un canaque apparaît qui se joint aux autres. Nous sommes bientôt cinquante... Bien encadrés, les deux blancs ! Il suffirait, ma foi, au village, là-bas, d'un four canaque bien rouge... Mais Sandy le métis marche à côté du vieux, lui a pris le petit doigt dans le sien en signe de grande amitié et lui parle dans son dialecte... Pétrignani murmure :

— Un malin, Sandy !

Et le village apparaît, planté sur un grand terre-plein dénudé. Les cases pointues sont saupoudrées de poussière et tissées de toiles d'araignées, de ces toiles épaisses et lourdes avec lesquelles les indigènes font des bonnets à leurs momies...

Les momies de Toman !

Le sanctuaire, le « nakamal », est là. C'est cette longue case sans porte dans laquelle les femmes n'entrent pas sans risquer la mort. Les blancs y entreraient-ils ?

— Sandy, parlemente pour que nous puissions entrer au « nakamal »...

Sandy est un excellent diplomate. Mais, pour entrer dans le « nakamal », il faut ramper dans

la poussière et se glisser sous le toit de la case qui pend jusqu'à terre.

Une odeur de fumée, de corne brûlée, et de cadavre vieilli nous torture les narines. Dans l'ombre, on se sent frôlé par d'invisibles choses qui pendent aux parois. J'avance la main et j'en rencontre une autre. Elle est sèche et craque sous ma pression. Pétrignani qui a tendu le bras devant lui a touché je ne sais quelle forme répugnante. Il hurle :

— Faites de la lumière, nom d'un macaque ! Je ne suis pas froussard, mais je n'aime pas cela !

Sandy allume une torche électrique. Le « nakamal » apparaît. C'est un sépulcre hideux et sinistre. Le long des murs gris d'une poudre organique et centenaire, les momies sont rangées, toutes droites dans leur robe de glaise. Leurs yeux sont vides, mais leurs bouches grimaçantes ont des dents déchaussées et les crânes ont encore des cheveux roussâtres. Derrière elles, tout un enchevêtrement de squelettes démantibulés, d'ossements brisés et jaunis tapissent la muraille : reliques de chefs ou reliefs de monstrueux festins ?

Au plafond pendent des têtes séchées, enveloppées d'un parchemin piqué de taches rouges. Et tout au fond du sanctuaire, à la place d'hon-

neur, une statuette de bois aux jambes torses dont la bouche rit d'un rire extatique et singulier nous regarde au milieu d'un fouillis d'accessoires votifs parmi lesquels il y a des doigts fumés encore ornés de leurs ongles...

— Le Dieu des Toman !...

Le Dieu des vengeances inéluctables... le Dieu qui a dit : « Pour humilier ton ennemi mort, tu lui mangeras la main gauche... »

Nous sortons. Les femmes ont fui à notre approche. Eblouis, sous le grand soleil, nous reconnaissons notre escorte de canaques silencieux. Pétrignani s'avance vers le vieux décharné.

— Tu avais à me montrer quelque chose au village ?

— Viens !...

Le vieux nous conduit loin des cases. Il y a là, à gauche du sentier, une chose surprenante : un mannequin en feuilles de pandanus assis sur un tronc d'arbre, les mains sur les genoux, la tête droite. Manifestement la pose est celle d'un homme qui attend. Les membres sont tendus par l'impatience. La tête interroge le chemin.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Notre frère Elloën, dit le vieux. Un blanc l'a tué. Nous savons où il est. Il n'a pas payé le

sang. Elloën attend qu'on paie son sang à la tribu. Il restera là jusqu'au jour où le blanc viendra avec des cochons ou des monnaies d'Angleterre. Ou bien jusqu'au jour où nous rencontrerons le blanc. Car ce jour-là...

— Je suis capman français, dit Pétrignani. Tu ne vas pas dire devant moi des choses... Prends garde à toi !

Les hautes chevelures des canaques s'agitent derrière nous. Sandy s'approche du vieillard et lui reprend le petit doigt dans le sien...

— Tu es capman français. Tu peux dire au blanc, tu peux forcer le blanc à payer le sang. Cela vaudrait mieux. Tu connais les lois des man-Toman... Ecoute, je vais te dire le nom de celui qui a tué Elloën. Son igname est planté. Il doit être gros déjà...

Les canaques nous ont reconduit sur la plage. Ils nous ont apporté des souvenirs : des flèches à pointe d'os humain, des casse-tête, un morceau de fémur poli... et des noix de coco.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'igname planté et qui est déjà gros, dis-je à Pétrignani ?

— L'igname, c'est le légume canaque par excellence. Quand une injure grave est faite à un canaque, et qu'on projette de manger l'in-

sulteur, on plante un igname qu'on... mangera avec lui, le moment venu... Plus l'igname grossit, plus le jour de la vengeance approche...

Au moment où nous allons quitter la rive dans notre dingy, le vieux rejoint encore Pétrignani.

— Il faut que tu reviennes bientôt, dit-il. J'ai épousé une jeune femme et les jeunes hommes de Toman voudraient bien me la prendre... Comprends-tu ?

— Je veux bien mettre ordre à cela, dit le capman. Mais Elloën attendra encore un peu au bord de sa route ?...

— Il attendra...

Quand le « Rara » s'éloigna dans la pétarade de son moteur, les man-Toman, dressés sur la petite plage, nous saluèrent longuement, des deux bras.

Nous arrivâmes en vue des Maskelynes. Le soleil disparut. Une heure après, le revêtement de cuivre du « Rara » éclatait sur les récifs. Nous avions manqué la passe. Et, cette nuit-là, notre petit bateau, peureux et meurtri, alla chercher refuge à la côte...

FIN.

TABLE DES MATIERES

AU BAGNE

	Pages
La mort du bagne.....	9
Vers l'île Nou.....	17
A Nouville.....	24
Au camp Est.....	31
Les fous.....	39
Chabaud ou la fatalité.....	46
La fin d'un viveur.....	56
Souvenirs du camp Brun.....	64
Une ancienne terreur.....	72
Intelligences avec l'ennemi.....	80
Les évadés des îles Belep.....	89
Propos et souvenirs du bagne.....	98
Petite histoire de la colonisation pénale.....	106
La vallée de la Nessadiou.....	114

EN NOUVELLE-CALÉDONIE

La Nouvelle-Calédonie dans le bagne.....	127
Les Calédoniens et la France.....	136
Une province française dans le Pacifique.....	144
Paysans calédoniens.....	151
Les expériences de colonisation en Nouvelle-Calédonie...	159
L'avenir de la Nouvelle-Calédonie.....	169

AUX NOUVELLES-HÉBRIDES

Un matin à Port-Vila.....	181
Le pays de la mort qui rôde.....	191
Gens des îles.....	200
A la recherche du coprah.....	207
Missionnaires.....	216
La légende des mangeurs d'hommes.....	225
Chez les Big-Nambas.....	235
A Toman, l'île des momies de glaise.....	245

COLLECTION " LA VIE D'AUJOURD'HUI "

Émile CONDROYER		
	Dans les houles d'Islande.....	12 fr.
Léo GERVILLE-RÉACHE		
	Autour du Monde en Zeppelin.....	12 fr.
Xavier DE HAUTECLOCQUE		
	Le Secret des Hordes.....	12 fr.
COSTES et CODOS — COSTES et BELLONTE		
	Deux Records du Monde.....	12 fr.
Xavier DE HAUTECLOCQUE		
	Grand-Nord.....	12 fr.
Émile CONDROYER		
	Les Hommes dans la Tempête.....	12 fr.
Robert POULAINÉ		
	Étapes africaines.....	18 fr.
COSTES et BELLONTE		
	Paris New-York.....	8 fr.
Jean DORSENE		
	La Noire idole.....	12 fr.
Camille MAUCLAIR		
	Les Môtèques contre l'Art Français.....	12 fr.
Jean LASSERRE		
	Au bar de la Mort.....	12 fr.
Xavier DE HAUTECLOCQUE		
	Le Turban vert.....	12 fr.
Robert TOURLY		
	Derrière les brumes de la Vistule.....	12 fr.
Émile CONDROYER		
	L'Ermite de l'Atlantique.....	12 fr.
Georges FERRÉ		
	Le Sahara sur quatre roues.....	12 fr.
Xavier DE HAUTECLOCQUE		
	La Guerre en masque noir.....	12 fr.
Jean PERRIGAULT		
	Bêtes et Gens de Brousse.....	12 fr.
Capitaine Jean BRUNETEAU		
	Des pyramides au " Guébi " du Négus....	12 fr.
Xavier DE HAUTECLOCQUE		
	Les Mangeurs d'or.....	12 fr.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE

16, rue José Maria de Heredia, PARIS (VII^e)